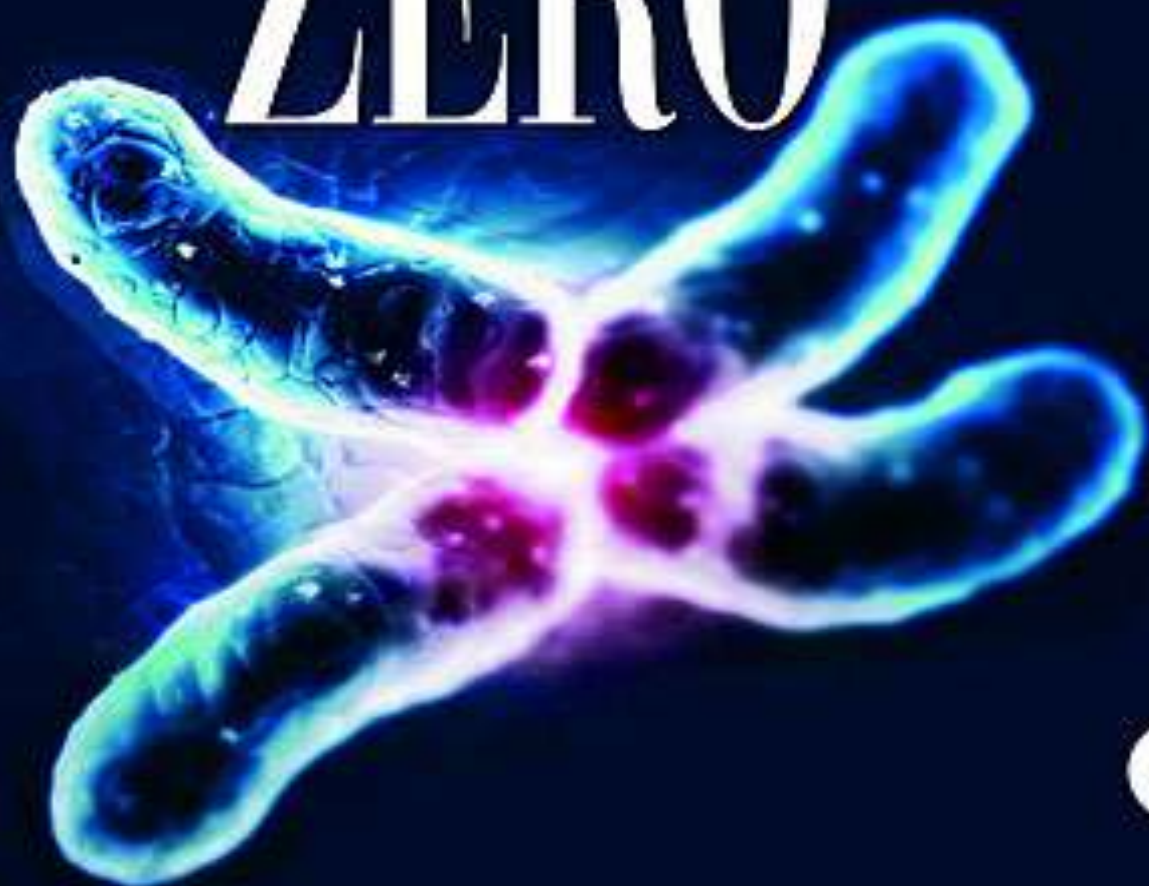


PATRICIA
CORNWELL

TOLERANCE
ZERO



PATRICIA CORNWELL

Winston Garano-1

TOLÉRANCE ZÉRO

(At Risk, 2006)



CALMANN-LÉVY

CHAPITRE PREMIER

Un orage d'automne a pilonné Cambridge toute la journée et il s'apprête à exécuter un bis tonitruant une bonne partie de la nuit. Un éclair s'enflamme et un coup de tonnerre retentit, alors que Winston Garano (« Win » ou « Geronimo », comme l'appellent la plupart des gens) marche à grands pas au crépuscule en longeant Harvard Yard.

Il n'a pas de parapluie. Il n'a pas d'imperméable. Son costume Hugo Boss et ses cheveux bruns dégoulinent, ses chaussures Prada sont trempées et tachées depuis qu'il a marché dans une flaque en descendant du taxi. Évidemment, ce foutu chauffeur l'a déposé à la mauvaise adresse, non pas au 20, Quincy Street devant le Harvard Faculty Club, mais au Fogg Art Museum, à cause d'une erreur d'appréciation de Win. En montant à bord du taxi à l'aéroport international Logan, il a dit au chauffeur : « Au Harvard Faculty Club, c'est près du Fogg », en pensant que, s'il mentionnait les deux endroits, il pourrait peut-être passer pour quelqu'un qui fréquentait Harvard ou qui collectionnait les œuvres d'art, et non pas pour ce qu'il était : un inspecteur de la police du Massachusetts qui avait voulu entrer à Harvard dix-sept ans plus tôt, sans succès.

Les énormes gouttes de pluie ressemblent à des doigts horripilants qui lui pianotent sur le crâne, et l'angoisse le submerge tandis que, arrêté dans cette vieille allée en briques rouges, il contemple Quincy Street d'un bout à l'autre et regarde filer les gens autour de lui, dans des voitures ou à bicyclette, à pied pour certains, le dos voûté sous leurs parapluies. Des privilégiés qui se déplacent sous la pluie et dans la brume, des gens d'ici, qui savent ce qu'ils font et où ils vont.

— Excusez-moi, dit Win à un type vêtu d'un coupe-vent noir et d'un jean informe délavé. La question banco du jour.

— Hein ?

Le type prend un air renfrogné. Il vient de traverser la rue à sens unique et un sac trempé goutte dans son dos.

— Où est le club de l'université ?

— C'est juste là, répond l'homme avec une morgue inutile.

Sans doute se dit-il que, si Win était un enseignant ou quelqu'un d'important, il saurait où se trouve le club de l'université, forcément.

Il se dirige vers une ravissante construction de style néo-géorgien, avec un toit en ardoise et un patio de briques fleuri de parapluies blancs mouillés. Des fenêtres éclairées réchauffent l'obscurité naissante et le clapotis d'une fontaine se mêle au bruit de la pluie, tandis que Win marche sur les pavés luisants, vers la porte d'entrée, en passant sa main dans ses cheveux mouillés. Une fois à l'intérieur, il regarde autour de lui comme s'il venait d'arriver sur une scène de crime ; il observe les lieux, il évalue ce qui devait être, il y a plus d'un siècle, le salon de quelque riche aristocrate. Il examine les lambris en acajou, les tapis persans, les chandeliers en cuivre, les affiches de théâtre victorien, les portraits à l'huile et le vieil escalier ciré qui conduit à un endroit où il ne mettra sans doute jamais les pieds.

Il s'assoit dans un vieux canapé inconfortable, et une horloge rustique lui rappelle qu'il est parfaitement à l'heure et que la procureur Monique Lamont (« Money Lamont », comme il la surnomme), la femme qui, en fait, gouverne sa vie, est introuvable. Dans l'État du Massachusetts, les procureurs enquêtent sur les homicides et disposent de leurs propres forces de police ; cela signifie que Lamont peut recruter qui elle veut dans sa brigade personnelle, cela signifie également qu'elle peut renvoyer qui elle veut. Win lui appartient et Lamont sait comment le lui rappeler.

C'est sa dernière manœuvre politicienne en date, la pire, un nouvel exemple de ses raisonnements parfois à court terme, ce qu'il considère dans certains cas comme des fantasmes, nés de son ambition insatiable et du besoin de tout contrôler. Elle décide brusquement de l'expédier dans le Sud, à Knoxville, Tennessee, pour assister au congrès national de médecine légale, en lui expliquant qu'à son retour il pourra faire partager à ses collègues les toutes dernières innovations en matière

d'analyse des scènes de crimes ; il leur montrera comment s'y prendre, précisément. Il leur montrera comment faire en sorte qu'aucune enquête criminelle « ne soit jamais, je dis bien jamais, compromise par un mauvais maniement des indices, un défaut de procédure ou l'absence d'analyses qui auraient dû être effectuées », lui a-t-elle dit. Win ne comprend pas. La police du Massachusetts possède une équipe d'experts scientifiques. Pourquoi ne pas envoyer l'un de ses membres ? Mais Lamont n'a rien voulu entendre. Et elle n'a pas voulu s'expliquer.

Win regarde les chaussures trempées qu'il a achetées vingt-deux dollars dans un dépôt-vente. Il remarque l'apparition de quelques auréoles sur le costume gris payé cent vingt dollars dans la même boutique, où il s'est procuré une grande quantité de vêtements de créateurs pour une bouchée de pain, car tout a déjà été porté, puis jeté par des gens riches qui se lassent rapidement des choses, à moins qu'ils ne soient devenus handicapés ou qu'ils ne soient morts. Il attend et il s'inquiète ; il se demande ce qu'il y a de si important pour que Lamont l'ait fait remonter de Knoxville jusqu'ici. Roy, son attaché de presse mollasson et dédaigneux, l'a appelé ce matin, il l'a arraché à son cours pour lui ordonner de sauter dans le premier avion à destination de Boston.

— Tout de suite ? Pourquoi ? a protesté Win.

— Parce qu'elle l'a demandé, a répondu Roy.

À l'intérieur du bâtiment en béton du Cambridge District Court, Monique Lamont sort des toilettes privées de son vaste bureau. Contrairement à de nombreux procureurs et à d'autres personnes évoluant dans le monde de la justice pénale, elle ne collectionne pas les casquettes et les écussons de la police, ni les uniformes étrangers, ni les armes, ni les photos de célèbres représentants de l'ordre. Ceux qui lui offrent de tels souvenirs ne recommencent jamais, car elle n'hésite pas à les leur rendre ou à les jeter. En revanche, elle aime le verre.

Le verre taillé, les vitraux, le verre vénitien, le verre nouveau, le verre ancien. Quand le soleil envahit son bureau, celui-ci se transforme en incendie prismatique ; il crépite, scintille,

rayonne, étincelle dans un spectre multicolore qui déstabilise les visiteurs et les stupéfie. Elle accueille les gens déstabilisés et stupéfaits dans son arc-en-ciel, avant de leur faire découvrir le vilain orage qui l'a précédé.

— Pas question !

Elle reprend la conversation là où elle l'a laissée, en se rasseyant derrière son grand bureau en verre dont le plateau transparent ne l'empêche nullement de porter des jupes courtes.

— Je ne veux pas d'une nouvelle vidéo éducative sur les dangers de l'alcool au volant ! Je suis la seule à réfléchir ici ?

— La semaine dernière, à Tewksbury, une famille entière a été tuée par un conducteur ivre, dit Roy, installé dans un canapé disposé en diagonale par rapport au bureau. (Il reluke les jambes de Lamont quand il pense qu'elle ne s'en aperçoit pas.) Pour les citoyens, c'est beaucoup plus frappant qu'un vieux meurtre commis dans un bled du Sud et dont tout le monde se fiche ici...

— Roy. (Lamont croise les jambes et regarde Roy qui la regarde.) Vous avez une mère ?

— Oh, allons, Monique !

— Oui, vous avez une mère, évidemment.

Elle se lève et fait les cent pas, en regrettant que le soleil se cache.

Elle déteste la pluie.

— Ça vous plairait, Roy, que votre vieille mère de quarante-cinq kilos soit sauvagement agressée chez elle et qu'elle agonise seule ?

— Allons, Monique ! La question n'est pas là. On devrait se focaliser sur un meurtre non élucidé commis dans le Massachusetts, pas à Plouville. Combien de fois faudra-t-il revenir là-dessus ?

— Vous êtes ridicule, Roy. On envoie un de nos policiers là-bas, on résout l'affaire et on attire...

— Oui, oui, je sais. On attire l'attention au niveau national.

— La main puissante et ferme de la justice tendue vers ceux qui ont moins de chance, qui ont moins de... moins de tout. On reprend les anciens indices, on les réexamine...

— Et on fait la publicité de Huber. D'une manière ou d'une autre, c'est lui et le gouverneur qui en tireront profit. Si vous pensez le contraire, vous vous faites des illusions.

— C'est *moi* qui en tirerai profit. Et vous ferez en sorte que...

Elle s'interrompt brusquement au moment où la porte de son bureau s'ouvre et, par une étrange coïncidence peut-être pas si étrange d'ailleurs, son clerc entre sans frapper. C'est le fils de Huber. Une pensée traverse l'esprit de Lamont : peut-être écoutait-il aux portes ?

— Toby ? lui lance-t-elle. Est-ce que je deviens psychotique ou bien vous êtes encore entré sans frapper ?

— Désolé. Ah, la vache ! J'ai trop de trucs en tête. (Il renifle, secoue sa tête rasée ; il semble à moitié défoncé.) Je voulais juste vous rappeler que je me barre.

Pour de bon, espère-t-elle.

— J'en ai pleinement conscience.

— Je reviens lundi prochain. Je vais me tanquer au Vineyard pour décompresser. Mon père sait où me joindre si vous avez besoin de moi.

— Vous vous êtes occupé de toutes les affaires en souffrance ?

Toby renifle de nouveau. Lamont est quasiment certaine qu'il prend de la cocaïne.

— Euh... genre ?

— Euh, genre tout ce que j'ai posé sur votre bureau, répond-elle en tapotant sur son bloc avec un stylo en or.

— Ah, ouais, bien sûr. Et j'ai tout nettoyé, comme un gentil garçon. J'ai tout bien rangé pour vous éviter d'avoir à le faire derrière moi.

Il lui adresse un sourire en coin ; le ressentiment qu'elle lui inspire transparaît dans son regard embrumé. Il sort et ferme la porte.

— C'est une de mes plus grosses erreurs, commente-t-elle. Il ne faut jamais rendre service à un collègue.

— Il est évident que vous avez pris votre décision, et elle est aussi irrévocable que la mort, dit Roy en reprenant le cours de leur discussion. Mais je réaffirme ma conviction selon laquelle

vous faites une très grosse erreur là aussi. Peut-être même fatale.

— Arrêtez avec vos métaphores morbides, Roy. Ça m'agace. Je boirais bien un café.

Le gouverneur, Miles Crawley, est assis à l'arrière de sa limousine, la vitre de séparation est levée, son garde du corps ne le voit pas et ne peut l'entendre parler au téléphone.

— Ne soyez pas sûr de vous jusqu'à l'imprudence, dit-il en contemplant d'un air vide ses chaussures noires brillantes au bout de ses longues jambes drapées d'un tissu à fines rayures. Et si jamais quelqu'un parle ? D'ailleurs, on ne devrait pas évoquer ce...

— Le *quelqu'un* en question ne parlera pas. Je vous le garantis. Et je ne commets jamais d'imprudences.

— Rien n'est jamais garanti, à part la mort et les impôts, réplique le gouverneur en termes sibyllins.

— Dans ce cas précis, vous avez une garantie, vous ne pouvez pas perdre. Qui ne savait pas où il était ? Qui l'a perdu ? Qui l'a caché ? Quoi qu'il arrive, sur qui ça va retomber ?

Le gouverneur regarde, à travers la vitre, l'obscurité et la pluie, transpercées par les lumières de Cambridge, et il se demande s'il a bien fait de se lancer là-dedans, puis il prend une décision :

— Impossible de faire demi-tour de toute façon, puisque la presse est au courant. Priez pour avoir raison, car c'est vous que je tiendrai pour responsable. Cette fichue idée venait de vous.

— Croyez-moi, vous n'aurez que des bonnes nouvelles.

Le gouverneur a bien besoin d'une bonne nouvelle. Sa femme est une véritable emmerdeuse en ce moment, il a les intestins détraqués et il doit encore assister à un dîner. Au Fogg Art Museum cette fois-ci. Il va devoir se promener devant des tableaux de Degas, puis prononcer quelques mots pour bien rappeler aux philanthropes amoureux d'art et aux snobs de Harvard combien il est cultivé.

— Je ne veux plus parler de ça, dit le gouverneur.

— Miles...

Il déteste qu'on l'appelle par son prénom, même quand il connaît la personne depuis longtemps. C'est *gouverneur Crawley*. Et un jour, ce sera *sénateur Crawley*.

— ... vous me remercirez, je vous le promets...

— Ne m'obligez pas à me répéter, lâche le gouverneur Crawley d'un ton menaçant. C'est la dernière fois que nous avons cette conversation.

Il met fin à la communication et glisse son portable dans la poche de sa veste.

La limousine s'arrête devant le Fogg. Crawley attend que son garde du corps le fasse descendre et le conduise vers sa prochaine prestation politique, seul. Maudite soit son épouse, avec ses foutues migraines dues à la sinusite. On lui a fait un topo sur Degas il y a une heure ; il sait au moins prononcer le nom correctement et il sait que c'était un peintre français.

Lamont se lève et marche lentement de long en large en contemplant par la fenêtre le crépuscule désespérément sombre et humide, buvant à petites gorgées un café qui a un goût de brûlé.

— Les médias commencent déjà à appeler, annonce Roy en guise d'avertissement.

— C'était l'objectif, il me semble, répond-elle.

— Il nous faut un plan pour limiter les dégâts.

— Roy, je n'en peux plus d'entendre ça !

Quel trouillard, ce petit prodige ! pense-t-elle en lui tournant le dos.

— Monique, je ne vois pas comment vous pouvez croire qu'un projet élaboré par le gouverneur peut vous être bénéfique à l'arrivée.

— Si on reçoit cinquante millions de dollars pour bâtir un nouveau laboratoire de médecine légale, répète-t-elle lentement comme si elle s'adressait à un idiot, on doit attirer l'attention, montrer au public et à l'administration qu'on est tout à fait en droit d'améliorer la technologie, d'engager des scientifiques, d'acheter du nouveau matériel et de construire la plus grande banque de données d'ADN du pays, voire du monde entier. Si

on résout une ancienne affaire que ce cher vieux Sud a laissée moisir dans un carton pendant vingt ans, on devient des héros. Les contribuables nous soutiendront. Il n'y a rien qui marche mieux que le succès.

— C'est encore du bourrage de crâne signé Huber. N'importe quel directeur de laboratoire de médecine légale essaierait de vous convaincre, malgré les risques que vous encourez.

— Pourquoi refusez-vous de voir que c'est une bonne idée ? rétorque-t-elle avec irritation, en regardant la pluie, incessante et monotone.

— Le gouverneur Crawley vous hait, répond Roy, catégoriquement. Demandez-vous pourquoi il vous confie ce dossier.

— Parce que je suis le procureur le plus en vue de l'État. Et parce que je suis une femme. Comme ça, il ne passe pas pour l'individu sexiste, réactionnaire, sectaire et mesquin qu'il est en réalité.

— Et si vous vous présentez contre lui... le moindre échec vous retombera dessus, pas sur lui. C'est vous qui serez dans la peau de Robert E. Lee qui rend les armes, pas lui...

— Ah, parce que maintenant c'est Ulysses S. Grant ! Win réglera ça.

— Je crois plutôt qu'il va vous régler votre compte.

Elle se retourne lentement, face à Roy, et le regarde feuilleter son calepin.

— Que savez-vous sur lui au juste ? demande-t-il.

— C'est le meilleur enquêteur de la brigade. Politiquement, un choix parfait.

— Vaniteux, obsédé par les fringues. (Il lit ses notes.) Costumes de créateurs, un Hummer, une Harley. De quoi s'interroger sur ses revenus. Une Rolex.

— Une Breitling. Titanium. Sans doute *ayant à peine servi*, provenant d'une de ses nombreuses boutiques d'occasion, dit-elle.

Ray lève les yeux, impressionné.

— Comment savez-vous où il effectue ses achats ?

— Je sais reconnaître les belles choses. Un matin, je lui ai demandé comment il avait pu se payer la cravate Hermès qu'il portait ce jour-là.

— Il arrive constamment en retard sur les scènes de crimes, reprend Roy.

— D'après qui ?

Il tourne plusieurs pages de son calepin et fait courir son index sur l'une d'elles. Lamont attend de voir ses lèvres remuer pendant qu'il lit. Ça y est, elles ont remué. Mon Dieu. Le monde est rempli d'imbéciles.

— Apparemment, il n'est pas gay, ajoute Ray. C'est une bonne nouvelle.

— À vrai dire, nous ferions preuve d'une extraordinaire ouverture d'esprit si notre inspecteur modèle était homo. Que boit-il ?

— Il n'est pas homo, c'est certain, dit Roy. C'est un homme à femmes.

— D'après qui ? Qu'aime-t-il boire ?

Roy marque un temps d'arrêt, perplexe.

— Euh... Ce qu'il boit ? Il n'a pas ce problème, en tout cas...

— Vodka, gin, bière ?

Elle est sur le point de perdre patience pour de bon.

— Aucune idée.

— Alors appelez son pote Huber pour le savoir. Avant que j'aille au Faculty Club.

— Parfois, je ne vous comprends pas, Monique. (Il replonge le nez dans ses notes.) Narcissique.

— Qui ne le serait pas avec son physique ?

— Imbu de lui-même. Un beau gosse sans rien à l'intérieur. Vous devriez entendre ce que les autres flics disent de lui.

— Je crois que je viens de l'entendre.

Win Garano pénètre dans les pensées de Lamont. Ses cheveux bruns ondulés, son visage parfait. Un corps qui semble sculpté dans un bloc de pierre mate et veloutée. Et ses yeux... il y a quelque chose dans ses yeux. Quand il la regarde, elle a la sensation troublante qu'il voit en elle, qu'il sait tout d'elle, peut-être même des choses qu'elle ignore.

Il sera parfait à la télé, parfait sur les photos.

— ... Sûrement les deux qualités que je peux lui reconnaître, c'est qu'il présente bien, dit ce pauvre Roy complexé. Et il appartient plus ou moins à une minorité. Même s'il est plutôt mulâtre.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? (Lamont le foudroie du regard.) Je ferai comme si je n'avais rien entendu.

— Comment on définit ça, alors ?

— On ne le définit pas.

— Afro-italien ? Oui, pourquoi pas ? (Il répond à sa propre question en continuant à feuilleter son calepin.) Son père était noir, sa mère italienne. Apparemment, ils ont décidé de lui donner le nom de la mère, Garano, pour des raisons évidentes. Ils sont décédés tous les deux. Chauffage défectueux. Dans un taudis où il a vécu enfant.

Lamont va chercher son manteau suspendu derrière la porte.

— Son éducation est un mystère. On ne sait pas qui l'a élevé, on n'a aucun nom de parent proche. La personne à contacter en cas d'accident est un certain Farouk ; son propriétaire, semble-t-il.

Elle prend ses clés de voiture dans son sac.

— Parlons moins de lui et plus de moi, dit-elle. Son passé n'est pas important. Le mien, si. Mes réussites. Mon palmarès. Ma position sur les problèmes cruciaux. Le crime. Pas uniquement le crime d'aujourd'hui. Pas uniquement le crime d'hier. (Elle sort.) N'importe quel crime, n'importe quand.

Roy lui emboîte le pas.

— Eh ! Vous venez de trouver un sacré slogan de campagne.

CHAPITRE 2

Lamont ferme son parapluie d'un geste brusque et déboutonne son long imperméable noir en apercevant Win assis dans un canapé ancien qui semble aussi confortable qu'une planche de bois.

— J'espère que vous n'avez pas attendu trop longtemps, s'excuse-t-elle.

Si elle rechignait vraiment à le déranger, elle ne lui aurait pas ordonné de sauter dans le premier avion pour être ici à l'heure du dîner, l'obligeant à interrompre sa formation à l'Académie nationale de médecine légale et à perturber son existence, une fois de plus. Elle tient un sac en plastique portant le nom d'une boutique d'alcools.

— J'ai eu des réunions et ça roulait affreusement mal, donne-t-elle comme justification pour ses trois quarts d'heure de retard.

— En fait, je viens d'arriver.

Win se lève. Son costume est maculé de taches d'eau qui n'auraient pas eu le temps de former des auréoles s'il venait juste d'échapper à la pluie.

Lamont se débarrasse de son manteau. Difficile de ne pas remarquer ce qu'il y a en dessous. Quel dommage que Mère Nature ait gaspillé tant de beauté pour cette femme ! Elle porte un nom français et elle ressemble à une Française, mystérieuse et exotique, sexy et irrésistible, dangereusement. Si la vie avait pris un tour différent, si Win était entré à Harvard, si Lamont n'était pas aussi déterminée et égoïste, sans doute qu'ils se seraient bien entendus et qu'ils auraient couché ensemble.

Elle regarde son sac de sport, fronce les sourcils et dit :

— Ça devient une obsession. Vous avez réussi à aller vous entraîner entre l'aéroport et ici ?

— Il fallait bien que je prenne quelques affaires.

Gêné, il fait passer le sac dans son autre main, en prenant soin d'éviter que les objets en verre s'entrechoquent à l'intérieur ; un flic comme lui, un dur de dur, n'est pas censé transporter ce genre de choses, surtout pas en présence d'un procureur comme Lamont.

— Vous pouvez laisser votre sac au vestiaire, dit-elle. Là-bas, près des toilettes pour hommes. Vous n'avez pas d'arme dedans, si ?

— Juste un pistolet-mitrailleur Uzi. C'est la seule arme autorisée à bord des avions désormais.

— Tenez, vous n'avez qu'à accrocher ça pendant que vous y êtes, fait-elle en lui tendant son manteau. Et ceci, c'est pour vous.

Elle lui tend le sac en plastique ; Win l'entrouvre et aperçoit une bouteille de Booker dans sa caisse en bois, un bourbon hors de prix, son préféré.

— Comment savez-vous ?

— Je sais un tas de choses sur mes employés, j'y mets un point d'honneur.

Le tenue « employé » reste en travers de la gorge de Win.

— Merci, murmure-t-il.

Au vestiaire, il dépose soigneusement son sac à l'abri des regards en haut d'une étagère, puis il suit Lamont dans la salle de restaurant éclairée aux chandelles, avec des nappes blanches assorties aux vestes des serveurs. Il essaie de ne pas penser à son costume taché ni à ses chaussures détrempées tandis que Lamont et lui s'assoient à une table située dans un coin. Dehors, il fait noir ; les lampadaires de Quincy Street projettent des halos à travers la pluie et le brouillard, et des gens entrent dans le club pour dîner. Leurs vêtements ne sont pas tachés, ils sont ici chez eux, sans doute ont-ils fait leurs études dans ce lieu, peut-être qu'ils y enseignent, c'est le genre de personnes que Lamont fréquente.

— « En danger », dit-elle d'emblée. C'est le nouveau plan de notre gouverneur pour lutter contre le crime. Il me l'a confié. (Elle déplie sa serviette en lin en la secouant et l'étale sur ses genoux au moment où le serveur fait son apparition) Un verre

de sauvignon. Ce vin d'Afrique du Sud que j'ai bu la dernière fois. Et de l'eau gazeuse.

— Un thé glacé, dit Win. Quel nouveau plan ?

— Faites-vous plaisir, lance-t-elle avec un sourire. Ce soir, on joue franc-jeu.

— Un Booker. Avec de la glace, dit-il au serveur.

— L'ADN est vieux comme le monde, reprend Lamont. Un ADN très ancien permet d'identifier des inconnus dans une affaire criminelle. Vous êtes au courant de ces nouvelles technologies qu'ils utilisent dans certains laboratoires privés ?

— Évidemment. La société DNA Print Genomics à Sarasota. J'ai entendu parler d'un certain nombre d'affaires de *serial killers* résolues grâce à leur aide...

Elle poursuit sur sa lancée, comme s'il n'avait rien dit :

— Des échantillons biologiques prélevés dans des affaires dont nous ne connaissons pas le coupable et qui ne donnent aucun résultat au niveau des banques de données. On refait des analyses en utilisant cette technologie d'avant-garde. Et on découvre, par exemple, que le suspect est un homme, européen à 82 %, américain à 18 %, on sait donc qu'il est blanc et on peut même connaître la couleur de ses cheveux et de ses yeux.

— Où est le côté « En danger » là-dedans ? Outre le fait que le gouverneur est bien obligé de donner un nom à une nouvelle initiative, je suppose.

— C'est évident, Win. Chaque fois qu'on met un criminel hors d'état de nuire, la société est moins *en danger*. Ce nom, c'est mon idée, c'est ma responsabilité, mon projet, et j'ai bien l'intention de m'y consacrer à temps plein.

— Sauf votre respect, Monique, vous auriez pu m'expliquer tout ça par e-mail, non ? J'ai dû venir exprès du Tennessee en avion, en plein orage, pour que vous me parliez du dernier coup de pub du gouverneur...

— Je vais être d'une franchise brutale, dit-elle en lui coupant la parole, comme à son habitude.

— Vous êtes douée pour la brutalité.

Il lui sourit, alors que le serveur réapparaît avec leurs boissons, en traitant Lamont comme une reine.

— Soyons francs, dit-elle. Vous êtes plutôt intelligent. Et un rêve pour les médias.

Ce n'est pas la première fois que Win envisage de quitter la police du Massachusetts. Il attrape son verre de bourbon, en regrettant de ne pas en avoir commandé un double.

— Il y a vingt ans, reprend elle, il y a eu à Knoxville une affaire de...

— *Knoxville* ?

— Je prendrai la bisque pour commencer, lance Lamont au serveur. Puis le saumon. Et un autre verre de sauvignon. Servez-lui cet excellent pinot de l'Oregon.

— Je prendrai un steak, ce que vous avez, bleu, dit Win. Et une salade au vinaigre balsamique. Pas de pommes de terre. (Il reporte son attention sur Lamont.) Attendez voir... C'est un drôle de hasard qu'on m'envoie dans le Sud, à Knoxville, juste au moment où vous décidez de résoudre une ancienne affaire qui s'est produite là-bas.

— Une vieille femme battue à mort, reprend Lamont. Un cambriolage qui aurait mal tourné, *a priori*. Il y a peut-être eu une tentative d'agression sexuelle ; on l'a retrouvée nue, la culotte sur les chevilles.

— Des traces de sperme ?

C'est plus fort que lui. Politiques ou pas, les affaires criminelles l'attirent comme des trous noirs.

— Je ne connais pas les détails.

Elle sort de son sac à main une enveloppe en papier kraft qu'elle lui tend.

— Pourquoi Knoxville ? demande-t-il.

Il ne veut pas lâcher prise, sa paranoïa l'étouffe.

— Il me fallait un meurtre et quelqu'un de spécial pour enquêter. Vous êtes à Knoxville, alors je me suis dit : pourquoi ne pas jeter un coup d'œil sur leurs affaires non résolues ? Et voilà. Celle-ci a fait sensation à l'époque, apparemment. Mais, depuis, elle est enterrée six pieds sous terre comme la victime.

— Il existe aussi un tas d'affaires non résolues dans le Massachusetts.

Win la regarde, il l'observe, il se demande ce qui se passe réellement.

— Celle-ci ne devrait pas être très difficile à résoudre.

— Ne misez pas trop là-dessus.

— C'est idéal pour plusieurs raisons. Un échec là-bas sera moins flagrant qu'ici, explique-t-elle. Voici le topo : pendant que vous assistiez aux cours de l'Académie, vous avez entendu parler d'une vieille affaire et vous avez proposé l'aide du Massachusetts, grâce à cette nouvelle méthode d'analyse de l'ADN...

— Autrement dit, vous voulez que je mente.

— Je veux que vous soyez diplomate, intelligent.

Win ouvre l'enveloppe et en sort des copies d'articles de journaux, du rapport d'autopsie et des analyses de laboratoire, toutes de mauvaise qualité ; sans doute proviennent-elles de microfilms.

— La science, déclare-t-elle d'un ton solennel. S'il est vrai qu'il existe un gène de Dieu, peut-être qu'il existe également un gène du Diable.

Lamont raffole de ces déclarations sibyllines et quasi brillantes.

On pourrait presque en faire des citations.

— Je cherche l'être diabolique qui a réussi à s'échapper, je cherche son ADN ancestral.

— Je ne vois pas pourquoi vous ne faites pas appel au laboratoire de Floride, réputé pour ce genre de choses. (Win jette un coup d'œil à la copie floue du rapport d'autopsie et lit à voix haute :) Vivian Finlay. Sequoyah Hill... Les vieilles et riches familles de Knoxville installées au bord du fleuve ; impossible de trouver une maison à moins de un million. Elle s'est fait sacrément tabasser.

Il n'y a pas de photo parmi les documents que lui a remis Lamont, mais le rapport d'autopsie établit plusieurs évidences. Vivian Finlay a survécu assez longtemps pour que les tissus réagissent de manière visible, le visage était lacéré et tuméfié, les yeux boursoufflés. Quand on lui a retiré le cuir chevelu, on a découvert d'énormes contusions et des trous dans la boîte crânienne, causés par des coups violents et répétés à l'aide d'une arme ayant au moins une surface arrondie.

— Si on effectue des analyses d'ADN, ça signifie qu'il y a des indices. Qui les a conservés pendant tout ce temps ? demande-t-il.

— Ce que je sais, c'est que le FBI s'est chargé de tout le boulot de laboratoire à l'époque.

— Le FBI ? En quoi cette affaire intéressait les fédéraux ?

— Je voulais parler des autorités locales.

— Le TBI. Le Tennessee Bureau of Investigation.

— Je ne crois pas qu'ils faisaient des analyses d'ADN en ce temps-là.

— Non. C'était le Moyen Age, ils en étaient encore à la bonne sérologie et la classification ABO. Qu'est-ce qui a été analysé exactement et qui a conservé ces indices pendant toutes ces années ? demande-t-il une nouvelle fois.

— Il s'agit d'un vêtement ensanglanté. D'après ce que je sais, il était toujours dans les archives de la police de Knoxville, puis on l'a envoyé dans un laboratoire en Californie...

— En Californie ?

— Huber a enquêté minutieusement sur tout ça.

Win désigne les photocopies qu'elle lui a remises et demande :

— C'est tout ?

— Apparemment, la morgue de Knoxville a déménagé depuis et tous leurs vieux dossiers sont entreposés quelque part. Ce que vous avez entre les mains, c'est ce qu'a retrouvé Toby.

— Vous voulez dire ce qu'il a demandé au bureau du légiste de lui imprimer, à partir des microfilms. Sacré limier ! fait-il d'un ton sarcastique. Franchement, je ne comprends pas pourquoi vous avez recours à un imbécile pareil pour...

— Vous savez pourquoi.

— Je ne sais pas comment Huber a fait pour avoir un fils aussi idiot. Vous devriez faire attention quand vous rendez des services au directeur des laboratoires de criminologie, Monique, même si c'est un type formidable. À l'arrivée, ça pourrait passer pour un conflit d'intérêts.

— Laissez-moi m'occuper de ça, d'accord ? dit-elle froidement.

— Je voulais juste suggérer que Huber vous est sacrément redevable s'il vous a collé Toby sur les bras.

— Bien. On a dit qu'on jouait franc-jeu ce soir ? (Elle le regarde dans les yeux, elle soutient son regard.) C'était une erreur de ma part. Vous avez raison. Toby est un incapable, un vrai désastre.

— Ce qu'il me faut, c'est le dossier de la police. Peut-être que Toby le Désastre en a également obtenu une photocopie au cours de ses recherches ardues et approfondies ?

— Je pense que vous devrez vous en charger personnellement quand vous retournerez à Knoxville. Toby vient de partir en vacances.

— Pauvre garçon. À force de travailler autant, il doit être épuisé.

Lamont suit du regard le serveur qui revient avec son plateau en argent et deux verres de vin.

— Le pinot va vous plaire, dit-elle. C'est un vin de chez Drouhin, la fille, en fait.

Il le fait tourner lentement dans son verre, le hume, puis le goûte.

— Avez-vous oublié ? Vous m'avez envoyé à l'Académie car c'est, je vous cite, « le Harvard de la science médico-légale ».

— Je suis certaine qu'ils se montreront compréhensifs avec vous, Win. Personne ne vous a demandé de laisser tomber. D'ailleurs, ce sera également bon pour l'image de l'Académie.

— Voyons voir... (Il boit une gorgée de vin.) Vous vous servez de l'Académie, vous vous servez de la police de Knoxville, vous vous servez de moi, vous vous servez de tout le monde à des fins politiques. Dites-moi une chose, Monique. (Il tire sur la corde, en la regardant intensément.) Vous vous intéressez vraiment à cette chère vieille dame ?

— Gros titre à la une : « Un crack de la police du Massachusetts aide les forces de police d'une petite ville à résoudre une affaire vieille de vingt ans et rend justice à une septuagénaire assassinée pour quelques pièces de monnaie. »

— Quelques pièces de monnaie ?

— C'est dans un des articles que je vous ai donnés. Mme Finlay collectionnait les pièces en argent. Elle en avait une boîte

pleine sur sa commode. D'après ce qu'on sait, c'est la seule chose qui ait disparu.

Il pleut encore quand ils sortent du Harvard Faculty Club et empruntent le vieux chemin de briques rouges en direction de Quincy Street.

— Vous allez où maintenant ? demande Lamont, à moitié dissimulée par un grand parapluie noir.

Win remarque ses doigts effilés, serrés autour de la poignée en bois. Ses ongles sont impeccablement taillés au carré, sans vernis ; elle porte une grosse montre en or blanc avec un bracelet en crocodile noir, une Breguet, et une bague de Harvard. Indépendamment de ce qu'elle gagne en tant que procureur et en donnant parfois des cours à la faculté de droit, Lamont vient d'une famille riche – très riche, d'après ce qu'il a entendu dire – et elle possède une vieille demeure près de Harvard Square, ainsi que la Range Rover vert anglais garée de l'autre côté de la rue sombre et luisante de pluie.

— Je peux me débrouiller, dit-il comme si elle avait proposé de le ramener en voiture. Je vais marcher jusqu'à la place et prendre un taxi. Ou peut-être que je vais me balader jusqu'au Charles pour voir s'il y a un bon groupe de jazz au Regattabar. Vous aimez Coco Montoya ?

— Pas ce soir.

— Je n'ai pas dit qu'il jouait ce soir.

Il ne l'a pas invitée non plus.

Elle fouille dans les poches de son manteau ; elle s'énerve, elle cherche quelque chose.

— Tenez-moi informée, Win. Des moindres détails.

— J'irai là où me mènent les indices. C'est une chose importante qu'il ne faut pas perdre de vue dans toute cette excitation : je ne peux pas aller contre les indices.

Exaspérée, elle plonge la main dans son sac hors de prix.

— Et je déteste souligner les évidences, ajoute-t-il tandis que la pluie tombe sur sa tête nue et coule dans son cou. Je ne vois

pas à quoi servira votre projet « En danger » si on n'arrive pas à résoudre cette affaire.

— Au moins, on aura obtenu un profil à partir d'un vieil échantillon d'ADN, et on dira que cela a permis de rouvrir l'enquête. En soi, c'est déjà intéressant sur un plan médiatique et c'est une marque de compassion. Nous n'accepterons pas l'échec, nous ne refermerons pas le dossier. Enquête en cours. Vous obtenez votre diplôme de l'Académie et vous reprenez vos occupations habituelles. Au bout d'un moment tout le monde aura oublié cette histoire, encore une fois...

— Et d'ici là vous serez devenue gouverneur.

— Ne soyez pas cynique. Je ne suis pas cet être froid que vous décrivez. Où sont mes clés, nom de Dieu ?

— Dans votre main.

— Non, les clés de chez moi.

— Vous voulez que je vous accompagne pour être sûr que vous rentrez sans encombre ?

— J'ai un double dans une boîte, répond-elle et elle l'abandonne brusquement, sous la pluie.

CHAPITRE 3

Win regarde d'un bout à l'autre de la rue ; il voit les gens qui marchent d'un pas décidé sur les trottoirs, les voitures qui passent en projetant des gerbes d'eau, et il voit Lamont qui s'en va.

Il prend la direction de Harvard Square, où les bars et les cafétérias sont bondés malgré le mauvais temps ; il s'engouffre chez Peet et se faufile au milieu des gens, principalement des étudiants, les privilégiés et les égocentriques. Quand il commande un café au lait, la fille derrière le comptoir le dévore des yeux, ouvertement, au point d'en rougir. Il est habitué ; généralement il se sent flatté, ça l'amuse, mais pas ce soir. Il ne cesse de penser à Lamont et à l'image qu'elle lui renvoie de lui-même.

Il traverse Harvard Square avec son café au lait, vers l'arrivée de la Red Line. La majorité des gens qui voyagent à bord de ce train ne sont pas inscrits à Harvard, peut-être même pensent-ils qu'il s'agit simplement de l'université du coin. Il flâne sur le trottoir en suivant John F. Kennedy Street, les yeux plissés à cause des phares venant en sens inverse ; les gouttes de pluie qui lacèrent les lumières vives évoquent des traits de crayon, des dessins d'enfant représentant la pluie qui tombe, comme ceux qu'il faisait quand il était petit, lorsqu'il peignait autre chose que des scènes de crimes et un sombre tableau de l'humanité.

— À l'intersection de Tremont et Broadway, dit-il en montant dans un taxi et en déposant soigneusement son sac de sport sur la banquette en vinyle.

Le chauffeur n'est qu'une tête qui parle sans se retourner, avec un accent du Moyen-Orient.

— Tray-mond ? Où ?

— Tre-mont et Broad-way. Vous pourrez me déposer au coin. Si vous ne connaissez pas l'itinéraire, arrêtez-vous et laissez-moi descendre.

— Tray-mont. C'est près d'où ?

— In-man Square, dit-il en haussant le ton. Prenez cette direction. Si vous ne trouvez pas, j'irai à pied et vous ne serez pas payé.

Le chauffeur freine brutalement. Il se retourne, la mine sombre et le regard enflammé.

— Si vous payez pas, dehors !

— Vous voyez ça ? (Win sort son portefeuille d'un geste rageur et colle son insigne de la police du Massachusetts sous le nez du chauffeur.) Vous voulez des P. V jusqu'à la fin de vos jours ? Votre vignette est périmée. Vous le savez ? Un de vos feux arrière ne fonctionne pas. Vous le savez ? Alors conduisez-moi à Broadway. Vous croyez que vous êtes capable de trouver l'annexe de la mairie ? Ensuite, je vous guiderai.

Le trajet se poursuit en silence. Assis à l'arrière, Win serre les poings sur ses genoux car il vient de dîner avec Monique Lamont, qui vise le poste de gouverneur et qui, curieusement, compte sur lui pour donner une bonne image du gouverneur Crawley qui espère être réélu, pour qu'elle ait une bonne image, elle aussi, et comme ça ils auront tous les deux une bonne image quand ils s'affronteront. La politique, nom de Dieu ! Ni l'un ni l'autre ne se soucient véritablement du sort d'une vieille dame assassinée dans la cambrousse du Tennessee. Assis dans l'obscurité, tandis que le chauffeur de taxi continue à rouler sans savoir où il doit aller si Win ne le lui dit pas, il sent monter son ressentiment.

— On arrive à Tremont, tournez à droite, indique-t-il en tendant le doigt. C'est juste là, à gauche. C'est bon, vous pouvez me laisser ici.

La maison lui fait mal chaque fois qu'il la voit : une construction d'un étage dont le revêtement extérieur en bois s'écaille, envahi par le lierre. À l'instar de la femme qui y habite, la demeure familiale de Win n'a connu que des périodes difficiles depuis cinquante ans. Il descend du taxi et entend tinter les carillons dans le jardin de derrière, obscur. Il dépose son gobelet de café au lait sur le toit du taxi, plonge la main dans une de ses poches et lance un billet de dix dollars froissé par la vitre du chauffeur.

— Hé ! Ça fait douze dollars !

— Payez-vous un GPS, rétorque-t-il, tandis que les carillons jouent leur musique magique et légère.

Le taxi démarre en trombe, le gobelet glisse du toit et s'ouvre en heurtant le sol ; du café blanchâtre se répand sur le trottoir noir, et les carillons continuent de tinter comme s'ils étaient tout contents de le voir.

L'air épais et moite frémit, d'autres carillons, mélodieux et discrets, se font entendre au milieu des ombres et des arbres, devant des portes et des fenêtres qu'il ne voit pas. Des carillons tintent de tous les côtés car sa grand-mère est convaincue qu'ils servent à chasser les mauvais esprits, mais Win ne lui a jamais dit : « Si c'est vraiment efficace, comment expliques-tu qu'on ait vécu comme ça ? » Il sort une clé de sa poche, l'introduit dans la serrure de la porte d'entrée et pousse le battant.

— Nana ? C'est moi !

Dans le vestibule il y a toujours les mêmes photos de famille, les tableaux de Jésus et les crucifix au coude à coude sur le plâtre granuleux, poussiéreux. Il referme la porte, la verrouille, dépose ses clés sur une table en chêne qu'il a vue presque toute sa vie.

— Nana ?

La télé est allumée au salon, à plein volume, des sirènes hurlent. Nana et ses séries policières. Le son lui semble plus fort que lors de sa dernière visite, peut-être parce qu'il s'est habitué au calme. L'inquiétude s'empare de lui, tandis qu'il suit le bruit jusqu'au salon où rien n'a changé depuis qu'il était petit garçon, si ce n'est que Nana continue à accumuler des cristaux, des pierres, des statuettes de chats, de dragons et de l'archange saint Michel, des couronnes de fleurs magiques, des bouquets d'herbes et d'encens ; tout ça par centaines, partout.

— Oh ! s'exclame-t-elle quand la présence de Win l'arrache enfin à une rediffusion de *Hill Street Blues*.

— Je ne voulais pas te faire peur, dit-il.

Il sourit, s'approche du canapé et l'embrasse sur la joue.

— Mon petit chéri, fait-elle en serrant ses mains dans les siennes.

Win prend la télécommande sur une table basse couverte elle aussi de cristaux, de babioles et de pierres magiques, à côté de son jeu de tarot. Il éteint la télé et procède à son évaluation habituelle. Nana semble en bonne santé : ses yeux presque noirs sont alertes et pétillants sur son visage aux traits anguleux, un visage étonnamment lisse pour son âge, jadis magnifique, avec sa chevelure blanche ramenée en chignon. Elle porte ses habituels bijoux en argent, des bracelets quasiment jusqu'aux coudes, des bagues et des colliers, et le sweat-shirt de l'université du Tennessee, orange vif, qu'il lui a envoyé il y a quelques semaines. Elle n'oublie jamais de mettre une chose qu'il lui a offerte quand elle sait qu'elle va le voir. On dirait qu'elle le devine. Il n'a pas besoin de la prévenir.

— Tu n'avais pas mis l'alarme, dit-il en ouvrant son sac de gym et en déposant des pots de miel, de sauce barbecue et de pickles sur la table basse.

— J'ai mes carillons, mon chéri.

Il s'aperçoit qu'il a laissé la bouteille de bourbon au vestiaire du club. Il l'a oubliée et Lamont n'a pas remarqué qu'il ne l'avait pas quand ils sont repartis. Logique.

— Qu'est-ce que tu m'as apporté ? demande Nana.

— Je ne file pas tout ce fric à la société de surveillance pour des carillons. Des produits locaux, fabriqués là-bas, dans le Tennessee. Si tu préfères l'alcool de contrebande, je t'en apporterai la prochaine fois, plaisante-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil usé qu'elle cache sous une couverture afghane mauve tricotée par une de ses clientes il y a quelques années.

Elle prend ses cartes et demande :

— C'est quoi, cette histoire d'argent ?

— D'argent ? (Il plisse le front.) Non, Nana, épargne-moi tes gris-gris.

— Oui, une histoire d'argent. Tu as fait quelque chose qui avait un rapport avec l'argent.

Win pense à « Money », Monique Lamont.

— Ta patronne, je suppose.

Elle bat lentement les cartes, c'est sa façon d'entretenir une conversation, et elle en place une représentant la lune à côté d'elle sur le canapé.

— Méfie-toi de celle-là. Illusions et folie ou poésie et visions. Il faut choisir.

— Comment te sens-tu ? Tu manges autre chose que ce que les gens t'apportent ?

Les gens lui offrent de la nourriture en échange de ses prédictions ; ils lui donnent toutes sortes de choses, tout ce qu'ils peuvent.

Elle retourne une autre carte sur le canapé, celle-ci représente un homme en robe tenant une lanterne. La pluie a repris de plus belle, on dirait un roulement de tambour, les branches des arbres raclent les vitres, les carillons produisent un fracas métallique lointain.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? demande sa grand-mère. C'est avec elle que tu étais ce soir.

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Le bon côté, c'est que ça me permet de te voir.

— Elle cache des choses derrière un rideau, des choses très désagréables, cette grande prêtresse qui fait partie de ta vie.

Elle retourne une nouvelle carte : la représentation pittoresque d'un homme pendu à un arbre, par un pied ; des pièces de monnaie tombent de ses poches.

— Nana, dit-il dans un soupir. Elle est procureur, c'est une politicienne. Ce n'est pas une grande prêtresse et je n'ai pas le sentiment qu'elle fasse partie de ma vie.

— Oh, que si ! répond sa grand-mère en le regardant intensément. Mais il y a quelqu'un d'autre. Je vois un homme en rouge écarlate. Ah ! Celui-ci va directement dans le freezer !

Pour se débarrasser des personnes destructrices, sa grand-mère inscrit leurs noms sur des bouts de papier qu'elle dépose ensuite dans le freezer. Ses clients la paient grassement pour qu'elle enferme leurs ennemis dans son vieux réfrigérateur, et la dernière fois que Win y a jeté un coup d'œil, son freezer ressemblait au panier d'une broyeuse à papier. Le téléphone de Win se met à vibrer, il le sort de sa poche de veste et regarde l'écran : appel masqué.

— Excuse-moi, dit-il en se levant pour s'approcher d'une fenêtre.

La pluie fouette les vitres.

— Winston Garano ? demande un homme dont la voix est de toute évidence déguisée : un très mauvais accent, presque anglais.

— Qui le demande ?

— Je pense que vous pourriez avoir envie de boire un café avec moi. Davis Square, le Diesel Café, un endroit fréquenté par tous les marginaux et les pédés. Ça reste ouvert tard.

— Commencez par me dire qui vous êtes.

Il regarde sa grand-mère, qui continue à battre son jeu de tarot et à retourner des cartes sur la table, songeuse et détendue comme si c'étaient des amies de longue date.

— Pas au téléphone, répond l'homme.

La vieille femme assassinée fait irruption dans les pensées de Win. Il imagine son visage boursoufflé et violacé, les énormes caillots sombres sous son cuir chevelu et les trous dans sa boîte crânienne, les éclats d'os plantés dans son cerveau. Il imagine son corps misérable et martyrisé sur une table de dissection glacée ; il ne sait pas pourquoi il pense à elle tout à coup, il essaie de la chasser.

— Je ne vais pas boire un café avec des inconnus quand ils ne me disent pas qui ils sont, ni ce qu'ils veulent.

— Vivian Finlay, ça vous évoque quelque chose ? Je suis sûr que vous avez envie de me rencontrer.

— Je me vois absolument pas pourquoi je voudrais vous rencontrer, répond Win, tandis que sa grand-mère, assise tranquillement sur le canapé, retourne une nouvelle carte, rouge et blanc avec un pentacle et une épée.

— À minuit. Je vous attends.

L'homme coupe la communication.

— Nana, il faut que je sorte un moment.

Win range son téléphone, il hésite devant la fenêtre où crépite la pluie, il a un de ses pressentiments. Les carillons poursuivent leur fracas discordant.

— Attention à celle-ci, dit sa grand-mère en piochant une autre carte.

— Ta voiture roule ?

Parfois elle oublie de mettre de l'essence, et dans ces cas-là même une intervention divine ne parviendrait pas à faire fonctionner le moteur.

— Elle roulait la dernière fois que je l'ai prise. Qui est cet homme en rouge écarlate ? Si tu l'apprends, dis-le-moi. Fais bien attention aux chiffres.

— Quels chiffres ?

— Ceux qui sortent. Fais attention.

— Ferme tes portes à clé, Nana. Je branche l'alarme.

La Buick de 1989, avec le toit en vinyle qui s'écaille, les autocollants arc-en-ciel à l'arrière et le porte-bonheur indien suspendu au rétroviseur, est garée derrière la maison sous le panier de basket qui rouillait déjà quand Win était gosse. Le moteur résiste, puis il finit par se rendre, et Win recule jusque dans la rue car il n'y a pas assez de place pour effectuer un demi-tour. Ses phares éclairent les yeux d'un chien qui erre sur le bord.

— Oh, bon sang ! s'exclame-t-il.

Il s'arrête et descend de voiture.

— Miss Dog, qu'est-ce que tu fiches dehors, ma fille ? dit-il au pauvre animal trempé. Viens... Suis-moi... Viens... Oui, voilà, tu es un gentil chien...

Miss Dog, moitié beagle, moitié chien de berger, mi-sourde, mi-aveugle, affublée d'un nom aussi stupide que sa maîtresse, avance à petits pas, renifle la main de Win ; elle se souvient de lui et remue la queue. Il caresse les poils humides et sales, prend la chienne dans ses bras et l'installe sur le siège du passager. Il lui caresse le cou tandis qu'il la ramène à la maison délabrée située à deux rues de là. Il la conduit jusqu'à la porte et cogne longuement.

Finalement, la femme à l'intérieur beugle :

— C'est qui ?

— J'ai encore récupéré Miss Dog ! répond Win.

La porte s'ouvre. La femme obèse et laide qui se trouve face à lui porte un peignoir rose informe, elle n'a plus de dents en bas et elle empeste la cigarette. Elle allume la lampe de la véranda, cligne des yeux à cause de la lumière et regarde, derrière Win, la Buick de Nana arrêtée dans la rue, comme si elle ne se souvenait

de rien, ni de lui ni de la voiture. Win pose délicatement la chienne, qui se précipite dans la maison pour échapper aussi vite que possible à cette souillon ingrate.

— Je vous l'ai déjà dit, elle va se faire écraser par une voiture un jour. C'est quoi, votre problème ? Combien de fois j'ai été obligé de la ramener parce qu'elle traînait dans la rue, hein ?

— Qu'est-ce que j'y peux ? Je la laisse sortir pour faire son caca et elle revient pas. Et l'autre a débarqué ce soir, il a laissé la porte ouverte, alors qu'il devrait même pas être là. C'est lui le fautif. Il lui file des coups de pied, c'est un vicelard. Il laisse la porte ouverte exprès pour qu'elle se barre, parce que si cette idiote de chienne se fait écraser, Suzy aura le cœur brisé.

— Qui ça, « il » ?

— Ma saleté de gendre que la police n'arrête pas d'embarquer.

Win pense savoir de qui elle parle ; il l'a déjà vu dans le coin, au volant de son pick-up blanc.

— Et vous le laissez venir chez vous ? lance-t-il d'un ton sévère.

— Essayez donc de l'en empêcher. Il a peur de personne. Et c'est pas moi qu'ai demandé l'injonction.

— Vous avez appelé la police quand il est venu ?

— Ça sert à rien.

Par la porte ouverte, Win voit Miss Dog aplatie sur le sol, sous un fauteuil, tremblante.

— Et si je vous l'achetais ? propose-t-il.

— Pour rien au monde, réplique-t-elle. J'adore ce chien.

— Je vous en donne cinquante dollars.

— L'amour n'a pas de prix.

Elle hésite.

— Soixante, dit-il.

C'est tout ce qu'il a sur lui et son carnet de chèques est resté à Knoxville.

— Non, monsieur... (Elle réfléchit intensément.) Mon amour pour elle vaut beaucoup plus que ça.

CHAPITRE 4

Deux jeunes avec des cheveux verts hirsutes et des tatouages font s'entrechoquer des boules de billard pas très loin de la table de Win. Celui-ci les regarde d'un œil méprisant.

Peut-être qu'il ne vient pas d'une famille riche, peut-être qu'il n'a pas obtenu un score extraordinaire à son examen d'entrée à l'université, il n'a pas composé de symphonie ni construit un robot, mais au moins, quand il faisait des demandes pour entrer dans les écoles de ses rêves, il était suffisamment respectueux pour acheter un costume kaki (en solde), une paire de chaussures neuves (en solde également) et pour aller chez le coiffeur (il avait un coupon de réduction de cinq dollars), au cas où le responsable des admissions l'inviterait à faire le tour du campus et l'interrogerait sur son but dans la vie, qui était de devenir un érudit et un poète comme son père, ou peut-être un avocat. Win n'avait jamais été convié à faire le tour d'un campus ni convoqué pour un entretien. Il n'avait eu droit qu'à des lettres types au regret de l'informer que...

Il observe tout et tout le monde à l'intérieur du Diesel Café, à la recherche de l'homme qu'il est censé rencontrer pour parler d'un meurtre commis vingt ans plus tôt dans le Tennessee. Il est presque minuit, il continue de pleuvoir et Win, assis à sa petite table, sirote un cappuccino en observant les étudiants dépenaillés avec leurs coupes de cheveux horribles, leurs vêtements *grunge*, leurs cafés et leurs ordinateurs portables, en scrutant la porte d'entrée, et sa mauvaise humeur ne cesse de monter. À minuit et quart, il se lève furieusement, alors qu'un crétin boutonneux qui se prend pour Einstein martyrise maladroitement les boules de billard, en parlant fort à sa petite copine, tous deux indifférents aux autres, imbus d'eux-mêmes et défoncés, sans doute à l'éphédrine.

— Non, dit la fille. Le mot « sodomite », ça existe pas !

— *Le Tableau de Dorian Gray* a été qualifié de livre sodomite. (Clac !) Dans des critiques de l'époque.

Une boule avec une bande bascule dans une poche en chancelant.

— C'est *Le Portrait de Dorian Gray*, pas *Le Tableau*, monsieur Je-Sais-Tout ! lance Win au jeune crétin pédant couvert de piercings qui fait tournoyer sa queue de billard comme un bâton de majorette. Et le roman a été qualifié de sodomite durant le procès d'Oscar Wilde, pas dans des critiques.

— C'est pareil.

En s'éloignant, Win entend dans son dos : « Pédale mal blanchie. »

Il revient sur ses pas, arrache la queue de billard des mains du jeune crétin et dit :

— C'est à moi de jouer. (Il brise la queue en deux sur son genou.) Voilà. Alors, qu'est-ce que tu me disais ?

— J'ai rien dit ! s'exclame le garçon, les yeux vitreux et exorbités.

Win lance les deux moitiés de queue de billard sur la table et repart à grandes enjambées en ignorant la fille derrière le comptoir, qui ne l'a pas quitté des yeux depuis qu'il est entré. Elle envoie un jet de vapeur dans une grande tasse à café et lui lance « Excusez-moi !... » au moment où il arrive à la porte.

— Monsieur ? s'écrie-t-elle par-dessus le vacarme du percolateur.

Il bifurque vers le comptoir et dit :

— Ne vous en faites pas, je vais payer.

Il sort quelques billets de son portefeuille.

Apparemment, elle se moque de son acte de vandalisme.

— Vous êtes l'inspecteur Geronimo ?

— D'où sortez-vous ce nom ?

— Je suppose que ça veut dire oui, répond-elle en glissant la main sous le comptoir pour récupérer une enveloppe qu'elle lui tend. Un type est venu ici, tout à l'heure, et il m'a chargée de vous remettre ça quand vous partiez.

— Tout à l'heure, ça veut dire quoi ?

Il glisse l'enveloppe dans une poche, en essayant de voir si quelqu'un l'observe.

— Il y a environ deux heures, je dirais.

Autrement dit, le type au faux accent l'a appelé *après* avoir déposé la lettre ici ; il n'a jamais eu l'intention de venir au rendez-vous.

— À quoi il ressemblait ? demande Win.

— Il n'avait rien de particulier, il était assez âgé. Avec des lunettes noires, un grand imperméable et une écharpe.

— Une écharpe en cette saison ?

— Un truc brillant, soyeux. Rouge.

— Oui, forcément.

Un « homme en rouge écarlate », avait dit Nana.

Win sort sous la pluie, et l'humidité de la nuit lui donne l'impression d'être poisseux et flétri. La voiture de sa grand-mère est une épave avec des ailerons sombres dans Summer Street, et il marche sur le trottoir mouillé en regardant autour de lui, se demandant si l'homme en rouge est dans les parages, en train de l'observer. Il déverrouille la portière du véhicule, ouvre la boîte à gants, prend une lampe électrique et quelques serviettes en papier provenant de Dunkin'Donuts, qu'il met autour de ses mains avant d'ouvrir l'enveloppe à l'aide d'une des clés. Il en sort une feuille de papier ligné, pliée, et il lit ce qui est soigneusement écrit à l'encre noire :

C'est toi qui es EN DANGER, métèque.

Il compose le numéro personnel de Lamont, mais elle ne répond pas. Il essaie son portable. Elle ne répond pas non plus. Il ne laisse pas de message, puis il se ravise et la rappelle. Cette fois, elle répond :

— Allô ?

Sa voix n'a pas son énergie habituelle.

— Vous voulez bien m'expliquer ce qui se passe, nom de Dieu !

Il met le contact.

— Inutile d'être en colère après moi, répond-elle bizarrement.

Elle semble vidée, elle n'est pas dans son assiette.

— Un cinglé avec un faux accent m'a appelé pour me parler de l'affaire Finlay. Sacrée coïncidence ! Ce type a mon numéro de portable. Encore une sacrée coïncidence. Il m'a fixé un rendez-vous, auquel il n'est pas venu, mais il m'a laissé un message de menace. À qui avez-vous parlé de cette histoire, bordel ? Vous avez publié un communiqué de presse ou quoi ?

— Ce matin, répond-elle et, dans le fond, une voix d'homme étouffée dit quelque chose que Win ne saisit pas.

— Ce matin ? Avant même que je débarque en ville ? Et vous n'avez pas pris la peine de m'avertir ?

— Ce n'est rien, réplique-t-elle, contre toute logique.

— Non, ce n'est pas rien !

La personne qui se trouve avec Lamont – un homme, à presque une heure du matin – dit quelque chose et elle met fin brutalement à la conversation. Win se retrouve assis dans l'obscurité, à l'intérieur de la vieille Buick de sa grand-mère, en train de regarder la feuille qu'il tient entre ses mains enveloppées de serviettes en papier. Son cœur bat si fort qu'il le sent dans son cou. Lamont a alerté les médias au sujet d'une affaire dont il est censé s'occuper désormais, sans lui demander la permission, ni même prendre la peine de l'en avertir. Son projet « En danger », elle peut se le mettre là où il pense.

Je démissionne.

On verra bien comment elle réagira quand il le lui annoncera.

Je démissionne !

Il ne sait pas où la trouver. Elle n'a pas répondu quand il l'a appelée à son domicile, elle a répondu sur son portable. Ça signifie qu'elle n'est sans doute pas chez elle. Mais pas forcément. Difficile à dire. Win décide malgré tout de passer devant sa maison de Cambridge. Au cas où elle y serait. Il s'en fout qu'il y ait quelqu'un avec elle. Il se demande avec qui elle couche ; il se demande si Lamont fait partie de ces femmes dominatrices qui n'aiment pas le sexe, à moins que ce ne soit l'inverse. Peut-être que c'est un piranha ; elle dévore ses amants jusqu'aux os.

Il démarre dans un vrombissement, fait une embardée (saleté de traction arrière !) et dérape sur la chaussée mouillée. Les essuie-glaces crissent sur le pare-brise et ça le rend dingue – car il est déjà dingue de rage, comme s’il se retrouvait au milieu d’un truc complètement dingue dans lequel il a été assez dingue pour se fourrer, nom de Dieu ! Il aurait dû refuser de revenir ici, il aurait dû rester dans le Tennessee. Il est trop tard pour appeler Sykes. Ce serait impoli. Mais il lui fait toujours le coup et elle ne dit jamais rien. Il compose son numéro, en se souvenant qu’on est mardi soir, et généralement le mardi soir, à cette heure tardive, ils sont en train d’écouter du jazz au Forty-Six-Twenty, habillés comme des petits-bourgeois, buvant des martinis aromatisés aux fruits et bavardant.

— Salut, beauté, dit Win. Ne me tue pas.

— Pour une fois que je dormais bien, répond Sykes, agent du Tennessee Bureau of Investigation et insomniaque à cause des hormones qui lui polluent la vie en ce moment.

Elle se redresse dans son lit, sans prendre la peine d’allumer la lumière. Cela fait six semaines maintenant qu’elle passe pas mal de temps à bavarder avec Win au téléphone, au lit, dans l’obscurité, seule, à imaginer ce que ça ferait de lui parler au lit, dans l’obscurité, en personne. Elle guette les bruits de sa colocataire à travers le mur ; elle ne veut pas la réveiller. Ce qui est amusant, c’est que, en conduisant Win à l’aéroport de Knoxville, Sykes lui a dit : « Pour une fois, nos colocataires vont pouvoir profiter d’une nuit entière de sommeil. » Depuis que Win et elle ont commencé leur formation à l’Académie nationale de médecine légale, ils passent leurs nuits à bavarder et, étant donné que les murs des appartements pour étudiants ne sont pas très épais, leurs colocataires respectifs en profitent.

— Je crois que je te manque, dit Sykes en plaisantant, tout en espérant que ce soit vrai.

— J’ai besoin que tu me rendes un service.

— Ça ne va pas ?

Elle allume sa lampe de chevet.

— Si, ça va.

— On ne dirait pas. Qu’est-ce qui se passe ?

Elle se lève et se regarde dans le miroir de la coiffeuse.

— Écoute... Une vieille dame a été assassinée à Knoxville il y a vingt ans, Vivian Finlay. À Sequoyah Hills.

— Explique-moi d'abord d'où te vient cet intérêt soudain.

— Il se passe un truc super-bizarre. Tu vivais dans le Tennessee à cette époque. Peut-être que ça te dit quelque chose.

Sykes vivait dans le Tennessee à cette époque, en effet ; encore quelque chose qui lui rappelait son âge. Elle se regarde dans le miroir. Ses cheveux blond cendré se dressent dans tous les sens, « comme Amadeus, lui a dit un jour Win. Si tu as vu le film ». Elle ne l'a pas vu.

— Oui, je me souviens vaguement de cette affaire, répond-elle. C'était une riche veuve, quelqu'un s'est introduit chez elle. En plein jour. Une chose incroyable à Sequoyah Hills.

Le miroir est particulièrement cruel à cette heure-ci. Elle a les yeux gonflés. Trop de bière. Elle se demande pourquoi Win l'aime tant, pourquoi il semble ne pas la voir avec les mêmes yeux que les autres ; peut-être qu'il la voit comme elle était dans le temps, il y a vingt ans, quand elle avait une peau de pêche, de grands yeux bleus, des fesses rebondies et fermes et des seins arrogants ; un corps qui faisait un bras d'honneur à la pesanteur, jusqu'à ce qu'elle atteigne la quarantaine, et, à ce moment-là, la pesanteur s'est vengée.

— Il me faut le dossier de la police, dit Win.

— Est-ce que, par hasard, tu aurais le numéro de l'affaire ?

— Uniquement celui de l'autopsie. J'ai juste des photocopies du rapport, à partir d'un microfilm. Pas de photos du lieu du crime, rien. Il me faudrait le dossier original également, si on arrive à le retrouver dans le triangle des Bermudes des archives. L'ancienne morgue a déménagé. Du moins, c'est ce que m'a dit Lamont. Et je suppose qu'elle a raison.

Encore elle.

— Oui, elle a déménagé. Bon, une chose après l'autre, dit-elle en sentant monter le stress et l'agacement. D'abord, tu veux le dossier de la police.

— Il me le *faut*, Sykes.

— J'essaierai de le dénicher demain matin à la première heure.

— Ça ne peut pas attendre. J'ai besoin de tout ce que tu peux trouver dès maintenant. Envoie-moi ça par e-mail.

— Qui va m'aider à cette heure-ci ?

Déjà, elle ouvre sa penderie pour arracher un pantalon en toile bleue avec plein de poches, suspendu à un cintre.

— L'Académie, répond Win. Appelle Tom, sors-le du lit.

Il roule vite, en direction du Mount Auburn Hospital, quitte Brattle Street et continue vers la maison de Monique Lamont pour lui gâcher le restant de sa nuit.

Je démissionne.

Peut-être qu'il s'engagera dans le TBI, le FBI, le PVI. Pour votre information, chère Monique, sachez que personne n'a le droit de se foutre de ma gueule comme ça.

Je démissionne.

Dans ce cas, pourquoi envoyer Sykes en mission au beau milieu de la nuit ? lui demande une autre partie de son cerveau. Un petit détail technique. Ce n'est pas parce qu'il laisse tomber Lamont qu'il laisse tomber l'affaire Vivian Finlay. C'est devenu une affaire personnelle. Un type en rouge se fout de sa gueule et l'insulte, ça devient personnel. Win traverse un carrefour en ralentissant à peine, tourne à gauche près de la caserne des pompiers et s'engouffre dans la rue étroite où vit Lamont, dans une maison du dix-neuvième siècle couleur prune, une sorte de manoir tape-à-l'œil et tarabiscoté, impressionnant comme sa propriétaire, entouré d'un petit terrain. La propriété est envahie de myrtes, de chênes et de bouleaux, dont les silhouettes sombres se balancent dans le vent, et dont les branches et les feuilles ruissellent.

Il s'arrête devant la maison, éteint les phares et coupe le moteur. La lumière du perron n'est pas allumée, toute la propriété est plongée dans l'obscurité, une seule fenêtre est éclairée, au premier étage, à gauche de la porte d'entrée. Win est assailli par un pressentiment. La Range Rover de Lamont est garée dans l'allée pavée. Son pressentiment s'intensifie. Si elle n'est pas chez elle, peut-être que quelqu'un est passé la chercher. Et alors ? Elle pourrait avoir qui elle veut. Son rencard

du jour est venu la chercher, peut-être qu'il l'a emmenée chez lui. Et alors ? Mais le pressentiment persiste. Si son rencard est à l'intérieur avec elle, où est la voiture du type ? Win essaie d'appeler chez elle et il tombe sur la boîte vocale. Il essaie ensuite sur son portable, mais elle ne répond pas. Il essaie une deuxième fois. Toujours pas de réponse.

Un type avec une écharpe rouge qui l'envoie sur une mauvaise piste, qui le ridiculise, qui le menace et se moque de lui. *Qui ?* Win s'inquiète de ce que vont dire les médias. Peut-être que le stupide communiqué de presse de Lamont est en train de voyager dans le cyberspace et d'atterrir partout sur Internet. C'est peut-être comme ça que le type à l'écharpe rouge a découvert l'existence du projet « En danger » et de Win, mais ça ne tient pas debout. D'après ce qu'il sait, Vivian Finlay n'était pas originaire de Nouvelle-Angleterre, alors pourquoi est-ce qu'un type d'ici s'intéresserait suffisamment à cette affaire pour appeler Win et organiser un rendez-vous bidon afin de le provoquer ?

Il continue à observer la maison de Lamont, la propriété boisée ; il jette des coups d'œil dans la rue. Que guette-t-il ? Il n'en sait rien. N'importe quoi. Il prend la lampe électrique et sort de la voiture préhistorique de sa grand-mère, en continuant à scruter les environs, l'oreille tendue. Il y a quelque chose qui cloche, pire que ça même. Mais peut-être qu'il est juste énervé ; il s'attend à ce qu'il y ait du louche, il se fait peur comme quand il était enfant et qu'il imaginait des monstres, des méchants, des horreurs, la mort ; il avait des prémonitions car « il a ça dans le sang », comme le répétait si souvent sa grand-mère. Il n'est pas armé. Il suit l'allée de briques jusqu'au perron, gravit les marches, aux aguets, en se disant que ce sentiment de malaise vient en fait de Lamont.

Elle ne sera pas contente. Si elle est avec quelqu'un, elle aura la peau de Win. Au moment où il va appuyer sur la sonnette, il lève la tête et voit une ombre passer devant la fenêtre éclairée juste au-dessus de lui, derrière le rideau. Il garde les yeux levés et il attend. Il braque la lampe sur la boîte aux lettres en cuivre à gauche de la porte d'entrée et l'ouvre. Lamont n'a pas pris son

courrier en rentrant. Il se souvient qu'elle a parlé d'une boîte à clés. Il ne voit rien qui y ressemble.

Les grosses gouttes glacées qui tombent des feuilles s'écrasent sur le dessus de son crâne tandis qu'il se rend derrière la maison, où les arbres sont plus denses et l'obscurité plus intense, et là il découvre la boîte à clés, ouverte ; la clé est restée dans la serrure, la porte de derrière est entrouverte. Il hésite, il regarde autour de lui, il écoute la pluie qui goutte, il éclaire les arbres et les buissons avec sa lampe, le faisceau s'arrête sur un objet rouge foncé entre deux buis : un bidon d'essence avec des torchons posés dessus, mouillés par la pluie mais propres. Son pouls s'accélère et s'emballe, Win pénètre dans la cuisine sans faire de bruit, et il entend la voix de Lamont, puis une voix d'homme, une voix d'homme en colère, au premier étage, dans la pièce éclairée au-dessus de la porte d'entrée.

Très vite, il grimpe les marches de l'escalier en bois qui grince, trois par trois, traverse un couloir qui grince lui aussi. Par une porte ouverte, il la voit allongée sur le lit, nue, attachée aux colonnes. Un homme en jean et tee-shirt, assis sur le bord du lit, la caresse avec un pistolet.

— Dis-le : « Je suis une pute. »

— Je suis une pute, répète-t-elle d'une voix tremblante. Je vous en supplie, ne faites pas ça.

À gauche du lit, il y a la fenêtre aux rideaux fermés. Les vêtements de Lamont sont éparpillés sur le sol ; Win reconnaît le tailleur qu'elle portait au dîner.

— « Je ne suis qu'une sale pute. » Dis-le !

Au plafond pend un gros lustre en verre sculpté représentant des fleurs bleues, rouges et vertes. Win lance sa lampe ; elle heurte le lustre, qui se brise et chancelle. L'homme assis au bord du lit se lève d'un bond et se retourne prestement. Win lui saisit le poignet, il se débat pour lui arracher le pistolet ; il sent l'haleine du type sur son visage, elle empeste l'ail. Un coup de feu éclate et une balle va se nicher dans le plafond, manquant de peu la tête de Win.

— Lâchez cette arme ! Lâchez cette arme !

Sa voix lui paraît étouffée et lointaine dans ses oreilles qui bourdonnent, tandis qu'il continue à lutter. Un nouveau coup de feu retentit, puis un autre, et soudain l'homme semble lâcher prise. Win s'empare du pistolet et repousse violemment l'agresseur, qui s'écroule sur le plancher ; le sang qui s'échappe de sa tête forme une flaque sur le parquet. Couché à côté du lit, il ne bouge plus ; c'est un jeune garçon de type hispanique – il n'a même pas vingt ans, on dirait.

Win recouvre Lamont d'un édredon et défait les fils électriques qui la retiennent prisonnière, tout en répétant :

— Tout va bien. Vous n'avez plus rien à craindre. Tout va bien...

Il appelle la police avec son portable et Lamont se redresse sur le lit en s'enveloppant dans l'édredon, le souffle coupé, secouée de violents frissons et les yeux exorbités.

— Oh, mon Dieu... Oh, mon Dieu ! hurle-t-elle.

— Ça va aller, ça va aller, c'est fini..., dit Win, debout devant elle, en regardant l'homme qui gît sur le plancher au milieu du sang et des éclats de verre coloré.

— Il est tout seul ? crie-t-il à Lamont.

Son cœur cogne dans sa poitrine, ses yeux courent dans tous les sens, ses oreilles bourdonnent, il serre le pistolet dans son poing.

— Il y a quelqu'un d'autre ? braille-t-il.

Elle secoue la tête. Elle a du mal à reprendre sa respiration, son visage est livide, son regard vitreux ; elle est au bord de l'évanouissement.

— Respirez lentement, Monique. Profondément...

Il ôte sa veste, la dépose dans les mains de Lamont et l'aide à l'appuyer contre son visage.

— Allez-y. Soufflez dedans comme si c'était un sac en papier... C'est bien. Très bien. Respirez à fond, lentement... Plus personne ne vous fera du mal maintenant.

CHAPITRE 5

Monique Lamont porte une chemise de nuit d'hôpital ; elle est dans une salle d'examen du Mount Auburn Hospital, à quelques rues seulement de l'endroit où elle vit.

C'est une pièce quelconque, blanche, avec une table d'auscultation, le modèle à étrières, un plan de travail, un lavabo, une armoire vitrée contenant des fournitures médicales : des tampons et des spéculums, une lampe de chirurgien. Un peu plus tôt, une infirmière du service de médecine légale était seule dans la pièce avec Lamont, pour examiner les orifices de la puissante procureur et d'autres parties très intimes de son anatomie, pour prélever de la salive et du fluide séminal, des cheveux et des poils, racler ce qu'elle avait sous les ongles, rechercher les moindres blessures, prendre des photos, réunir tout ce qui pouvait servir d'indice. Lamont tient étonnamment bien le choc, bizarrement peut-être ; elle joue son propre rôle, elle enquête sur sa propre affaire.

Elle est assise sur une chaise en plastique blanc à côté de la table recouverte d'un papier blanc ; Win est perché sur un tabouret en face d'elle, tandis qu'un autre inspecteur de la police du Massachusetts, Sammy, se tient près de la porte fermée. On lui a proposé d'être interrogée dans un environnement plus civilisé, chez elle par exemple, mais elle a refusé ; elle a fait remarquer de manière clinique et assez glaçante qu'il était préférable de compartimenter – les conversations et les activités en rapport doivent avoir lieu dans les lieux adéquats. Traduction : Win pense qu'elle ne pourra plus jamais dormir dans sa chambre. Il ne serait pas surpris qu'elle vende sa maison.

— Que sait-on sur lui ? s'enquiert-elle encore une fois, en procureur qui semble considérer avec détachement ce qui vient de se passer.

Son agresseur se trouve dans un état critique. Win choisit ses mots avec soin. La situation est pour le moins insolite. Lamont est habituée à demander tout ce qu'elle veut à la police et on ne lui cache jamais rien. Elle est procureur, c'est elle qui commande, elle est programmée pour exiger des détails et les obtenir.

— Mademoiselle Lamont, dit Sammy d'un ton respectueux, comme vous le savez, cet individu était armé et Win, ici présent, a fait ce qu'il devait faire. Ce sont des choses qui arrivent.

Mais ce n'est pas ce qu'elle demande. Elle se tourne vers Win et soutient remarquablement son regard si l'on songe que quelques heures plus tôt il l'a vue nue, attachée sur son lit.

— Que savez-vous sur lui ?

Ce n'est pas une question, c'est un ordre.

— Vos services l'ont déféré, il y a environ deux mois, devant le tribunal pour mineurs.

— Pour quel motif ?

— Possession de marijuana et de crack. Le juge Lane, *alias* « Relâchez-les tous ! », l'a réprimandé.

— Ce n'est certainement pas moi le procureur dans cette affaire. Je ne l'ai jamais vu. Quoi d'autre ?

— Écoutez, répond Win. Si vous nous laissiez faire notre travail avant toute chose ? Ensuite, je vous dirais tout ce que je sais.

— Non. Vous ne me direz pas tout ce que vous savez. Vous me direz ce que je vous demande.

— Mais en attendant...

Win n'a pas le temps d'achever sa phrase :

— Des informations, exige-t-elle.

— J'ai une question. (C'est Sammy qui a dit ça, tout en restant en retrait, contre le mur.) Ça concerne votre soirée d'hier.

Son visage rougeaud est crispé. Il y a quelque chose dans ses yeux. De la gêne, peut-être. Le fait d'interroger la procureur, qui vient de subir une pareille épreuve, lui donne le sentiment d'être un voyeur. Lamont ignore Sammy, elle ignore sa question.

— J'ai dîné avec vous, dit-elle en s'adressant à Win. Ensuite, j'ai repris ma voiture et je suis retournée au bureau pour terminer deux ou trois choses, et je suis rentrée directement chez moi. Comme je ne retrouvais pas mes clés, j'ai fait le tour de la maison, j'ai tapé le code de la boîte à clés et j'ai récupéré le double. Au moment où j'ouvrais la porte de derrière, une main s'est plaquée sur ma bouche et quelqu'un que je ne voyais pas m'a dit : « Un seul bruit et tu es morte. » Et il m'a poussée à l'intérieur.

Lamont rapporte les faits avec précision. Son agresseur, identifié maintenant comme étant Roger Baptista, vivant à East Cambridge, pas très loin du tribunal où travaille Lamont, l'a ensuite obligée à monter dans sa chambre, et là il a commencé à arracher les fils électriques des lampes et du radio-réveil. C'est alors que le téléphone a sonné. Elle n'a pas répondu. Puis son portable a sonné. Elle n'a pas répondu non plus.

C'était Win qui l'appelait.

Quand son portable a sonné de nouveau, elle a réfléchi à toute vitesse et elle a raconté que c'était son petit ami. S'il s'inquiétait, il risquait de débarquer. Baptista lui a alors dit de répondre, mais, si jamais elle tentait quoi que ce soit, il lui ferait exploser la cervelle et ensuite il tuerait son petit ami, il tuerait tout le monde. Elle a donc répondu. Elle a eu cette brève et étrange conversation avec Win. Puis elle a coupé la communication et Baptista l'a obligée à se déshabiller avant de l'attacher aux colonnes du lit. Il l'a violée. Et il a remis son pantalon.

— Pourquoi n'avez-vous pas résisté ? demande Sammy aussi délicatement que possible.

— Il avait une arme. (Elle regarde Win.) J'étais certaine qu'il n'hésiterait pas à s'en servir si je résistais ; je savais qu'il s'en servirait, de toute façon. Quand il en aurait fini avec moi. Alors j'ai fait tout mon possible pour contrôler la situation.

— C'est-à-dire ? demande Win.

Elle hésite, détourne le regard.

— Je lui ai dit de faire ce qu'il voulait, je me suis comportée comme si je n'étais pas effrayée. Ni dégoûtée. J'ai fait ce qu'il me demandait. J'ai dit ce qu'il voulait entendre. (Elle hésite de

nouveau.) J'étais aussi calme et docile que possible dans ces circonstances. Je... je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire de m'attacher... Que je travaillais souvent sur des affaires semblables et que je comprenais. Je savais qu'il avait ses raisons. Je... euh...

Le silence qui suit résonne dans la pièce exiguë et c'est la première fois que Win voit Lamont rougir. Il croit deviner ce qu'elle a fait pour gagner du temps, pour calmer Baptista, pour établir un contact avec lui, dans le faible espoir qu'il lui laisse la vie sauve.

— Peut-être que vous avez fait comme si vous aviez un peu envie, suggère Sammy. Les femmes agissent souvent comme ça ; elles font croire au violeur que tout va bien, qu'ils sont très doués au lit, et elles simulent un orgasme. Elles demandent même au type de revenir, comme s'ils étaient amants ou...

— Sortez ! hurle Lamont en pointant le doigt sur lui. Dehors !

— Je dis juste...

— Vous êtes sourd ?

Sammy sort, il laisse Win seul avec Lamont, à contrecœur. Étant donné que celui-ci a grièvement blessé son agresseur, il serait préférable, et plus prudent, d'interroger Lamont en présence d'au moins un témoin.

— Qui est ce petit salopard qui m'a agressée ? demande-t-elle. C'est qui ? Vous croyez que c'est une coïncidence qu'il débarque chez moi le soir même où mes clés disparaissent mystérieusement ? Qui est-ce ?

— Roger Baptista...

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Quand avez-vous vu vos clés pour la dernière fois ? Vous vous en êtes servie pour fermer votre porte en partant travailler ce matin ? Hier matin, plutôt...

— Non.

— Non ?

Elle ne répond pas immédiatement. Puis :

— Je ne suis pas rentrée chez moi l'autre soir.

— Où étiez-vous ?

— J'ai dormi chez un ami. Le lendemain matin, je suis allée directement au bureau. Après le travail, j'ai dîné avec vous et je suis repassée rapidement au bureau. Voilà la chronologie.

— Ça vous ennuie de me dire chez qui vous avez dormi ?

— Oui.

— J'essaye simplement de...

— Ce n'est pas moi qui ai commis un crime.

Elle lui jette un regard glacial.

— Monique, je suppose que l'alarme était branchée quand vous avez ouvert la porte avec la clé de rechange, souligne Win. Baptista a plaqué sa main sur votre bouche au moment où vous entriez par-derrière. Que s'est-il passé avec l'alarme ?

— Il a menacé de me tuer si je ne la débranchais pas.

— Vous n'avez pas un code d'urgence qui alerte la police discrètement ?

— Pour l'amour du ciel ! Vous y penseriez, vous, si ça vous arrivait ? Je serais curieuse de voir comment vous réagiriez si quelqu'un vous braquait une arme sur la tempe !

— Vous savez d'où viennent ce bidon d'essence et les chiffons qu'on a retrouvés près de la porte de derrière, dans les buissons ?

— Win, il faut qu'on ait une discussion très sérieuse, vous et moi.

Sykes roule au volant de sa voiture personnelle, une VW Rabbit bleue de 1979, dans les rues de la Vieille Ville, comme on appelle le centre historique de Knoxville.

Elle passe devant chez Barley, le bar-pizzeria, le Tonic Grill, vide et obscur, puis devant un chantier de construction qui a été fermé l'autre jour quand une pelleteuse a fait apparaître des ossements qui se sont révélés être un squelette de vache, ce site ayant accueilli un abattoir et un parc à bestiaux dans un lointain passé. Son angoisse, le trac comme elle dit, augmente à mesure qu'elle approche de sa destination. Elle espère que Win a une bonne raison d'insister pour qu'elle récupère *immédiatement* le dossier de Vivian Finlay, au point de l'obliger à réveiller le directeur de l'Académie, puis le Chef de la police de Knoxville, et

enfin diverses personnes travaillant au service des archives de la police criminelle, qui n'ont pas retrouvé le document en question, uniquement son numéro d'archivage : KPD893-85.

Pour finir, et c'était le plus désagréable, Sykes a réveillé la veuve de l'ancien inspecteur Jimmy Barber, qui semblait ivre, pour lui demander ce que feu son mari avait fait de ses vieux dossiers et de ses notes quand il avait pris sa retraite et vidé son bureau.

— Toutes ces saloperies sont à la cave. Qu'est-ce que vous croyez qu'il a planqué ? Jimmy Hoffa ? Ou bien ce putain de *Da Vinci Code* ?

— Je suis désolée de vous déranger, madame. Mais nous sommes à la recherche de vieilles archives.

Sykes faisait très attention à ce qu'elle disait, Win lui ayant laissé entendre qu'il se passait des choses insolites.

— Qu'est-ce qui vous prend de vous exciter comme ça, bordel ? avait pesté Mme Barber au téléphone, en lançant des jurons de sa voix pâteuse, désagréable. Il est 3 heures du mat, nom de Dieu !

À l'endroit que les habitants du coin appellent Shortwest Knoxville, la ville commence à s'effiloche et à se désintégrer sous forme de lotissements, avant de retrouver un meilleur visage, mais à peine, à environ trois kilomètres à l'ouest du centre. Sykes s'arrête devant une sorte de petit ranch. Le jardin est dans un sale état : c'est la seule maison devant laquelle des poubelles vides sont abandonnées au bord de la chaussée car Mme Barber a apparemment la flemme de les faire rouler jusque chez elle. Les lampadaires sont rares, contrairement aux vieilles bagnoles gonflées avec des couleurs criardes – des Cadillac, une Lincoln peinte en violet, une Corvette avec ces stupides enjoliveurs qui tournent dans le vide. Les tas de boue des zonards, des dealers et des jeunes bons à rien. Sykes pense au Glock calibre 40 qu'elle porte sous sa veste dans un holster. Elle remonte le trottoir et sonne à la porte.

Les lumières de la véranda clignotent un instant.

— C'est qui ? demande une voix pâteuse à travers la porte.

— Agent Sykes, Tennessee Bureau of Investigation.

Elle entend un tintement de chaîne. Un verrou claque. La porte s'ouvre et une femme à l'aspect miteux, avec des cheveux blonds décolorés et des restes de maquillage sous les yeux, s'écarte pour laisser entrer Sykes.

— Madame Barber, dit-elle poliment, je vous suis très reconnaissante de...

— Je comprends pas pourquoi vous faites tout ce ramdam, mais allez-y. (Son peignoir est boutonné de travers, ses yeux sont injectés de sang et elle empest l'alcool.) La cave est par là, indique-t-elle avec un mouvement de tête avant de verrouiller la porte, non sans mal.

Elle a une voix forte et un accent nasillard très prononcé.

— Allez-y, fouillez tant que vous voulez dans tout ce foutoir. Vous pouvez même venir avec un camion pour tout embarquer, j'en ai rien à foutre !

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Sykes. Je veux juste consulter des dossiers de police qui se trouvaient peut-être au bureau de votre mari dans le temps.

— Je vais me recoucher, déclare Mme Barber.

Lamont semble avoir oublié où elle est.

Win se dit tout à coup qu'elle est en proie à une hallucination : elle croit qu'elle est dans son grand bureau, entourée de sa grande collection de verres, vêtue d'un de ses tailleurs chics, assise derrière sa grande table en verre, et non sur une chaise en plastique, avec une chemise de nuit d'hôpital, dans une salle d'examen. Elle se comporte comme si Win et elle vaquaient à leurs occupations habituelles, travaillant sur un gros dossier, une sale affaire synonyme de complications et de déchaînement médiatique.

— Je ne suis pas certaine que vous m'écoutez, lui dit-elle juste quand on frappe à la porte.

— Une minute.

Win se lève pour aller ouvrir.

C'est Sammy. Il glisse la tête par l'entrebâillement et murmure :

— Désolé.

Win sort dans le couloir et referme la porte derrière lui. Sammy lui tend le *Boston Globe* du matin, et plus précisément la section des nouvelles locales. Un énorme titre barre la une :

N'IMPORTE QUEL CRIME, N'IMPORTE QUAND : LE PROCUREUR FAIT APPEL AUX DERNIERS PROGRÈS DE LA SCIENCE POUR RÉSOUDRE D'ANCIENS MEURTRES.

— Il y a quatre choses que vous devez savoir, dit Sammy. Premièrement, votre nom est partout dans l'article, ils racontent comment vous êtes censé résoudre l'énigme du gouverneur. Ou plutôt, *son* énigme (en disant cela, il regarde la porte fermée), étant donné qu'il lui a refilé l'affaire. Bonne chance si le meurtrier est toujours vivant et s'il lit ces conneries. Deuxièmement... Ça, c'est encore plus mauvais.

— Quoi donc ?

— Baptista vient de mourir. Autrement dit, on ne pourra plus l'interroger. Troisièmement, en fouillant ses vêtements, j'ai découvert mille dollars, en billets de cent, dans une de ses poches de pantalon.

— En vrac, repliés ?...

— Dans une enveloppe blanche, vierge. Des billets neufs visiblement, craquants. Pas pliés ni rien. J'ai appelé Huber chez lui. Le labo va les examiner immédiatement pour relever des empreintes.

— Et la quatrième chose ?

— Les médias sont au courant pour... (De nouveau, il désigne la porte d'un mouvement de tête.) Il y a déjà trois camions de la télé et une meute de journalistes dehors, sur le parking, et le jour ne s'est pas encore levé.

Win retourne dans la salle d'examen et referme la porte.

Lamont est toujours assise sur la chaise en plastique. Il songe alors qu'elle n'a rien pour s'habiller, à moins qu'elle n'accepte de porter le survêtement qu'elle a enfilé avant qu'il la conduise à l'hôpital. Après l'agression, elle n'a pas pu prendre une douche ; il n'a pas eu besoin de lui donner des instructions, elle connaît la procédure. Elle ne s'est toujours pas douchée, mais c'est un sujet qu'il n'ose pas aborder.

— La presse sait ce qui s'est passé, dit-il en se rasseyant sur le tabouret. Il faut que je vous fasse sortir d'ici sans qu'ils vous sautent dessus. Vous vous doutez bien que vous ne pouvez pas retourner chez vous pour l'instant.

— Il voulait mettre le feu à la maison.

Le bidon d'essence était plein. Ce n'était certainement pas le jardinier qui l'avait laissé là.

— Il voulait me tuer et mettre le feu à la maison.

D'une voix ferme, le procureur établit les faits comme si elle parlait d'une autre victime.

— Pourquoi ? Pour faire croire à un accident. Pour donner l'impression que j'étais morte carbonisée chez moi. Ce n'est pas un novice.

— Ça dépend de son objectif, répond Win. Peut-être qu'il avait reçu des instructions. Quoi qu'il en soit, masquer un meurtre en mettant le feu, c'est très aléatoire. L'autopsie aurait certainement révélé des contusions, la trace laissée par la balle et sans doute des dégâts au niveau des os, du cartilage. Les corps ne brûlent jamais complètement dans les incendies domestiques. Vous le savez bien.

Win pense à l'argent retrouvé dans la poche de Baptista. Quelque chose lui dit que ce n'est pas une bonne idée de confier ce détail à Lamont dans l'immédiat.

— Je veux que vous restiez ici, lance-t-elle en serrant dans ses poings la couverture dont elle s'est enveloppée. Oubliez la dame du Tennessee, Mme Je-Ne-Sais-Plus-Quoi. On doit découvrir qui se cache derrière cette histoire. Ce n'est pas simplement un sale petit... Peut-être que quelqu'un l'a poussé à faire ça.

— Huber a déjà réquisitionné le labo.

— Comment est-il au courant ? s'exclame-t-elle. Je n'ai rien dit à... (Elle s'interrompt, les yeux exorbités.) Il me le paiera ! jure-t-elle avant d'en revenir à Baptista. C'est une affaire qui ne... Je veux que vous vous en occupiez. On aura sa peau.

Win résiste à l'envie de faire une plaisanterie facile.

— Monique... il est mort.

Elle ne trahit aucune réaction.

— Légitime défense ou pas, je l'ai tué, reprend Win. C'était un tir justifié. Mais vous savez comment ça se passe. Votre bureau ne peut pas enquêter seul ; vous devrez transmettre l'affaire à un autre procureur ou la confier à la police criminelle de Boston. Sans parler des affaires internes, qui vont vouloir s'en mêler. Sans parler de l'autopsie et de tous les autres examens existants. Je vais me retrouver cantonné aux tâches administratives pendant un moment.

— Je veux que vous enquêtiez immédiatement.

— Pas même un jour de repos pour traumatisme ? Sympa !

— Allez boire quelques bières avec les psys de la police. Je ne veux pas entendre parler de votre prétendu traumatisme.

Son visage est livide ; ses yeux sont deux trous sombres remplis de haine, comme si c'était lui qui l'avait agressée.

— Si *moi*, je n'ai pas droit à un congé pour traumatisme, reprend-elle, ça me ferait mal que vous en bénéficiiez.

Son changement de comportement est saisissant, déroutant.

— Peut-être que vous ne comprenez pas très bien la gravité de ce qui vient de se passer, dit-il. Je vois ça fréquemment chez d'autres victimes.

— Je ne suis pas une victime. On s'en est pris à moi.

Tout à coup, elle est redevenue Mme le Procureur, la stratège, la politicienne.

— Cette affaire doit être traitée avec beaucoup de précautions. Sinon, vous savez de quoi j'aurai l'air ? De la candidate au poste de gouverneur qui s'est fait violer.

Win ne dit rien.

— N'importe quel crime, n'importe quand, y compris le mien, déclare-t-elle.

CHAPITRE 6

Monique est debout au centre de la salle d'examen, enveloppée dans la couverture blanche.

— Faites-nous sortir d'ici, demande-t-elle à Win.

— Non, pas *nous*, répond-il. Je ne peux pas me retrouver impliqué dans...

— Je veux que vous vous occupiez de cette affaire. Venez avec moi, dit-elle, le visage impassible, presque figé. Restez avec moi jusqu'à ce que je sois certaine d'être en sécurité. On ne sait pas qui est derrière tout ça. J'ai besoin de me sentir en sécurité.

— Vous le serez, mais je ne peux pas assurer votre protection.

Elle le foudroie du regard.

— Je suis obligé de les laisser enquêter, Monique. Je ne peux pas être impliqué dans un meurtre et vaquer à mes occupations comme si de rien n'était.

— Vous le pouvez et vous le ferez.

— Vous n'espérez tout de même pas que je vous serve de garde du corps ?...

— C'est votre fantasme, hein ?

En disant cela, elle le regarde fixement. Il y a dans ses yeux quelque chose qu'il n'a encore jamais vu, pas chez elle.

— Faites-moi sortir d'ici, répète-t-elle. Il doit bien exister un sous-sol, une issue de secours, n'importe quoi. Faites-moi sortir d'ici. Ce foutu hôpital n'a pas une piste pour hélicoptères sur le toit ?

Win appelle Sammy sur son portable.

— Faites venir un hélico et évacuez-la par les airs.

— Pour l'emmener où ? demande Sammy.

Win se tourne vers Lamont.

— Vous connaissez un endroit sûr ?

Elle hésite, puis :

— Boston.

— Où ça, à Boston ? J'ai besoin de le savoir.

— Dans un appartement.

— Vous avez un appartement à Boston ?

Première nouvelle. Pourquoi a-t-elle un appartement à quinze kilomètres de sa maison ?

Elle ne répond pas ; elle ne lui doit aucune explication sur sa vie privée.

Win dit à Sammy :

— Arrangez-vous pour qu'un agent soit là pour l'accueillir et l'escorter jusqu'à son appartement.

Il coupe la communication et regarde Lamont ; il a un mauvais pressentiment.

— Les mots sont insuffisants, Monique, pour vous dire à quel point...

— Vous avez raison, les mots sont insuffisants.

Toujours ce même regard déconcertant.

— Je suis hors service pendant quelques jours à partir de maintenant, déclare-t-il. C'est préférable.

Plantée au milieu de cette petite salle blanche, enveloppé de dans sa couverture blanche, elle le foudroie du regard.

— Comment ça, *préférable* ? Il me semble que c'est à moi de décider ce qui est préférable pour moi.

— Peut-être que vous n'êtes pas la seule concernée.

Le regard effrayant de Lamont ne quitte pas celui de Win.

— Monique, j'ai besoin de quelques jours pour m'occuper de certaines choses.

— Dans l'immédiat, votre tâche, c'est de vous occuper de moi, réplique-t-elle. Nous devons limiter les dégâts et transformer tout ça en élément positif. *Vous* avez besoin de *moi*.

Elle est totalement immobile, le regard figé. Derrière ses yeux, les ténèbres bouillonnent de haine et de fureur.

— Je suis l'unique témoin, ajoute-t-elle d'un ton sec.

— Vous me menacez de mentir si je ne fais pas ce que vous me demandez ?

— Je ne mens jamais. Les gens le savent.

— Vous me menacez ? répète-t-il, mais c'est le policier qui parle maintenant, ce n'est plus l'homme qui lui a sauvé la vie. Il y a des témoins plus importants que vous : les témoins

silencieux de la science médico-légale. Les fluides organiques de votre agresseur, par exemple. À moins que vous n'affirmiez que c'était un acte consenti. Dans ce cas, sa salive et son liquide séminal n'ont aucune importance, je suppose. Je suppose aussi que j'ai interrompu sans le vouloir un rendez-vous galant, une petite mise en scène sexuelle ? Peut-être a-t-il cru qu'il vous protégeait de moi ; il a cru que c'était moi l'intrus et non l'inverse. C'est ce que vous allez dire, Monique ?

— Comment osez-vous !

— Je suis très doué pour bâtir des scénarios. Vous voulez que je continue ?

— Comment osez-vous !

— Non. Comment *osez-vous* ! *Je* vous ai sauvé la vie, nom de Dieu !

— Espèce de sale macho ! Vous êtes bien un homme. Vous croyez qu'on ne demande toutes que ça.

— Arrêtez.

— Vous pensez qu'on nourrit toutes le fantasme secret d'être...

— Taisez-vous ! (Il baisse la voix.) Je vous aiderai de mon mieux. Je ne vous ai rien fait, moi. Vous savez ce qui s'est passé. Il est mort. Il a eu le châtiment qu'il méritait. C'est la meilleure vengeance possible, si on veut voir les choses sous cet angle. Vous avez gagné, vous lui avez fait payer le prix fort. Essayons maintenant de réparer ce qui peut l'être, essayons de repartir d'un bon pied, autant que possible. Limitons les dégâts, pour reprendre votre expression.

Les yeux de Lamont s'éclaircissent. On y voit passer des pensées.

— J'ai besoin de quelques jours, ajoute Win. Vous devez renoncer à me coller cette affaire sur le dos. Si vous ne pouvez pas vous en empêcher, je serai obligé de...

Elle l'interrompt :

— Les faits ! Les empreintes sur le bidon d'essence. L'ADN. Le pistolet... S'agit-il d'une arme volée ? Mes clés qui ont disparu, c'est sans doute une coïncidence, à moins qu'on ne les ait retrouvées sur lui ou à son domicile. Mais, dans ce cas, pourquoi ne m'attendait-il pas à l'intérieur de la maison ?

— Votre système d'alarme.

— Exact. (Elle fait les cent pas, enveloppée dans sa couverture blanche, tel un chef indien.) Comment s'est-il rendu chez moi ? Avait-il une voiture ? Est-ce que quelqu'un l'a déposé ? Avait-il de la famille ? Qui fréquentait-il ?

Elle parle au passé. Son agresseur est mort et pour elle il n'existe déjà plus. Ça ne fait même pas une heure. Win regarde sa montre. Il appelle Sammy. L'hélicoptère sera là dans neuf minutes.

Le Bell 430 décolle du toit du Mount Auburn Hospital, s'immobilise un instant, tourne sur lui-même, puis file en direction des tours de Boston. C'est un appareil à sept millions de dollars. Lamont a fait des pieds et des mains pour que la police du Massachusetts en possède trois.

Mais au moment présent elle n'en est pas très fière ; elle n'est fière de rien. Elle ne sait pas trop ce qu'elle ressent, à vrai dire. Elle est lasse, insensible. Assise à l'arrière de l'appareil, elle aperçoit les journalistes survoltés tout en bas ; ils pointent leurs caméras dans sa direction. Elle ferme les yeux et s'efforce d'oublier son besoin de prendre une douche et d'enfiler des vêtements propres, elle essaie d'ignorer les parties de son corps qui ont été envahies et violées, elle essaie d'oublier les angoisses qui la rongent : les maladies sexuellement transmissibles et la grossesse. Elle essaie de se concentrer sur ce qu'elle est, qui elle est, et non pas sur ce qui lui est arrivé quelques heures plus tôt.

Elle inspire profondément et regarde à travers la vitre les toits qui défilent sous elle, tandis que l'hélicoptère fonce en direction du Massachusetts General Hospital, où le pilote a l'intention de se poser afin qu'un policier puisse l'accueillir et la conduire à un appartement dont personne n'est censé connaître l'existence. Sans doute que cette erreur lui coûtera cher, mais elle ne voit pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre.

— Tout va bien derrière ?

La voix d'un des pilotes résonne dans son casque.

— Très bien.

— Atterrissage dans quatre minutes.

Elle s'enfonce. Elle regarde fixement, sans ciller, la cloison de verre qui la sépare des pilotes, et elle sent qu'elle devient de plus en plus lourde, qu'elle s'enfonce de plus en plus. Un jour, à l'époque où elle était étudiante en premier cycle à Harvard, elle s'était soûlée, pour de bon, et bien qu'elle n'en ait jamais parlé à personne, elle sait qu'au moins un des hommes qui participaient à la fête avait couché avec elle pendant qu'elle était inconsciente. Quand elle était revenue à elle, le jour s'était levé, les oiseaux faisaient du raffut et elle était seule sur un canapé. Ce qui s'était passé ne faisait guère de doute, mais elle n'avait pas accusé le garçon qu'elle soupçonnait, et elle n'avait certainement pas eu l'idée de se faire examiner par un médecin. Elle se souvient maintenant de ce qu'elle avait ressenti ce jour-là : elle se sentait empoisonnée, hébétée. Non, pas seulement hébétée, presque morte. Oui, exactement, se dit-elle tandis que l'hélicoptère s'enfonce entre les immeubles du centre-ville. Elle avait l'impression d'être morte.

La mort peut être une délivrance. Vous n'avez plus à vous soucier de certaines choses quand vous êtes mort. On ne peut plus vous faire du mal ni vous estropier quand vous êtes mort.

— Mademoiselle Lamont ? (La voix du pilote résonne de nouveau dans son casque.) Une fois que nous aurons atterri, il faut compter environ une minute pour que le moteur s'arrête. Je vous demanderai de rester assise. Quelqu'un viendra vous ouvrir la porte et vous aidera à descendre.

Elle imagine le gouverneur Crawley. Elle imagine son visage laid et grimaçant quand il apprendra la nouvelle. Sans doute est-il déjà au courant. Forcément. Il sera compatissant, effondré, et il l'humiliera, il la pulvérisera lors des élections.

— Et ensuite ? lance-t-elle en approchant le micro de ses lèvres.

— L'officier de police qui vous attend au sol vous dira...

— Vous faites partie de la police ! Je vous demande quel est le plan prévu. La presse sera là ?

— Quelqu'un va vous briefer, j'en suis sûr, mademoiselle.

Ils volent au-dessus de la zone d'atterrissage sur le toit de l'hôpital ; une manche à air orange vif fouette l'air dans les remous du rotor ; une femme portant l'uniforme de la police

d'État baisse la tête pour se protéger du vent. L'hélicoptère se pose et coupe les moteurs. Lamont reste assise, elle observe cette femme policier qu'elle ne connaît pas, une femme quelconque ; une simple subalterne dont la tâche consiste à conduire à l'abri la procureur traumatisée et assiégée. Foutue escorte, foutu garde du corps ! Une foutue bonne femme pour rappeler à Lamont qu'elle est une femme qui vient d'être violée par un homme : elle n'a donc certainement pas envie de se faire escorter par un homme. Elle a subi un traumatisme. C'est une victime. Elle imagine Crawley ; elle imagine ce qu'il va dire, ce qu'il est déjà en train de dire et de penser.

Les moteurs se taisent, les pales gémissent en sourdine, retombent, puis s'immobilisent. Elle ôte son casque, son harnais, et imagine le visage obséquieux, plein de componction, de Crawley, face aux caméras, offrant le soutien de toute la population du Massachusetts à Monique Lamont. Victime Lamont.

Victime Lamont gouverneur. N'importe quel crime, n'importe quand, y compris le mien.

Lamont ouvre elle-même la porte de l'hélicoptère, avant la femme policier, et elle descend seule, avant que quiconque puisse l'aider.

N'importe quel crime, n'importe quand, y compris celui de Lamont.

— Trouvez-moi Win Garano. Immédiatement, ordonne-t-elle à la femme en uniforme. Dites-lui de laisser tomber tout ce qu'il est en train de faire et de m'appeler sur le-champ.

— Bien, madame. Je suis le sergent Small.

La femme en bleu lui offre une poignée de main ; c'est tout juste si elle ne lui adresse pas un salut militaire.

— Pas facile à porter comme nom¹, répond Lamont en se dirigeant vers une porte qui conduit à l'intérieur de l'hôpital.

— Vous parlez de l'enquêteur, c'est bien ça ? Celui qu'on surnomme « Geronimo » ? (Le sergent Small la rejoint.) Si j'étais grosse, ce serait vraiment un nom dur à porter, madame. On se moque déjà suffisamment de moi. (Elle décroche la radio

¹ Small : « petit » (NdT).

fixée à sa grosse ceinture noire, tout en ouvrant la porte.) Je suis garée en bas, à l'abri des regards. Ça ne vous ennuie pas de descendre par l'escalier ? Où est-ce que je peux vous emmener ?

— Au Globe.

Le sous-sol de Jimmy Barber est poussiéreux et sent le moisi ; une unique ampoule de faible puissance éclaire une centaine de cartons empilés jusqu'aux chevrons, certains étiquetés, d'autres pas.

Voilà quatre heures que Sykes passe en revue des boîtes remplies de diverses cochonneries : de vieux magnétophones, des dizaines de cassettes, des pots de fleurs vides, des articles de pêche, des casquettes de base-ball, un vieux gilet pare-balles, des trophées de softball, et des milliers de photos, de lettres, de magazines, de chemises cartonnées, de calepins couverts d'une écriture épouvantable. Des cochonneries et encore des cochonneries. Trop paresseux pour classer ses souvenirs, ce type a tout jeté en vrac dans des cartons ; il a tout conservé, à part les emballages de hamburgers et le contenu de sa corbeille à papier.

Pour l'instant, Sykes est tombée sur un grand nombre d'enquêtes, des affaires qu'il jugeait dignes d'être archivées : un fugitif qui s'était réfugié dans une cheminée et s'était retrouvé coincé, une agression mortelle commise avec une quille de bowling, un homme frappé par un éclair alors qu'il dormait dans un lit en fer, une femme ivre qui s'était arrêtée au milieu de la route pour faire pipi en oubliant de mettre le frein à main et qui avait été écrasée par sa voiture. Un tas de dossiers que Barber n'aurait pas dû emporter chez lui quand il avait pris sa retraite. Mais Sykes n'a toujours pas retrouvé le dossier KPD893-85, pas même dans le carton contenant un grand nombre de documents datant de l'année 1985. Pour la troisième fois, elle tente d'appeler Win sur son portable et elle laisse un message ; elle sait qu'il est très occupé, mais elle est vexée.

Elle ne peut s'empêcher de penser que si c'était quelqu'un de vraiment important qui essayait de le joindre, comme cette femme procureur diplômée de Harvard dont il se plaint sans

cesse, il rappellerait aussitôt. Sykes, elle, a fait ses études dans une minuscule université catholique de Bristol, Tennessee, mais elle a raté sa deuxième année ; elle détestait l'école, elle ne voyait pas l'intérêt d'apprendre le français et le calcul, ni d'aller à l'église deux fois par semaine. Elle n'est pas du même calibre que Win et ce procureur, et tous ces gens, là-haut dans le Nord, qui font partie de la vie de Win. De plus, elle pourrait presque être sa mère.

Assise sur un bidon en plastique ayant contenu vingt litres de saumure, Sykes contemple les piles de cartons ; elle a la gorge qui gratte, les yeux qui piquent et le dos en compote. L'espace d'un instant, elle se sent submergée, pas uniquement par l'ampleur de la tâche, mais par tout le reste, un peu comme quand elle a commencé les cours à l'Académie et que, le deuxième jour, on a emmené toute sa classe visiter le centre de recherches de l'université du Tennessee, un endroit tristement célèbre connu sous le nom de « Ferme des corps » : un hectare boisé jonché de cadavres puants dans tous les états de décomposition imaginables, des restes humains offerts à la science qui pourrissaient à même le sol ou sous des dalles de béton, dans des coffres de voitures, dans des housses mortuaires, habillés ou nus. Des anthropologues et des entomologistes déambulaient là chaque jour, en prenant des notes.

— Qui peut faire ça ? Quel genre d'individu est capable d'accomplir une chose aussi répugnante pour gagner sa vie, obtenir un diplôme ou je ne sais quoi ? avait-elle demandé à Win.

Accroupis, ils observaient à un mètre d'eux les asticots qui grouillaient sur le cadavre d'un homme, partiellement réduit à l'état de squelette et dont tous les cheveux étaient tombés. Il ressemblait à un animal écrasé sur la route.

— Tu ferais bien de t'y habituer, lui avait-il répondu, comme si la puanteur et les asticots ne le dérangeaient absolument pas, comme si elle ne connaissait rien. Les morts ne sont pas des gens agréables dans le travail et ils ne disent jamais merci. Les asticots, eux, sont gentils. On dirait des tout petits bébés. Tu vois ? (Il en avait pris un et l'avait posé sur le bout de son doigt ;

on aurait dit un grain de riz qui gesticulait.) Ce sont des mouchards, nos petits amis. Ils nous indiquent l'heure du décès et un tas d'autres choses.

— J'ai le droit de détester les asticots si je veux, avait répondu Sykes. Ce n'est pas la peine de me traiter comme si je sortais de l'œuf.

Elle se lève du bidon et balaie du regard les empilements de cartons, en se demandant lesquels contiennent d'autres vieux dossiers qui ont pris le chemin de la sortie en même temps que l'inspecteur Barber. Cet imbécile égoïste. Elle soulève un carton posé sur trois autres, en grognant sous l'effort et en espérant qu'elle n'est pas en train de se froisser quelque chose. La plupart des cartons sont ouverts, sans doute parce que la vieille chouette, là-haut, n'a pas pris la peine de les refermer après avoir examiné leur contenu au fils des ans. Elle commence à fouiller parmi des relevés de carte bancaire, des factures de téléphone et d'électricité, en remontant jusqu'au milieu des années 1980. Elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, mais ce qui est amusant avec les factures et les tickets de caisse, c'est qu'ils en disent souvent plus long sur une personne que des aveux ou des témoignages oculaires, et une certaine curiosité s'empare de Sykes ; elle imagine la journée du 8 août, vingt ans plus tôt, le jour où Vivian Finlay a été assassinée.

Elle imagine l'inspecteur Barber allant travailler ce jour-là, comme tous les jours ; on l'envoie au domicile de Mme Finlay, cette coûteuse maison de Sequoyah Hills au bord de l'eau. Sykes essaye de se remémorer où elle se trouvait il y a vingt ans, au mois d'août. Elle était en train de divorcer, voilà où elle était. Il y a vingt ans, elle était au standard de la police de Nashville. Son mari travaillait pour une maison de disques et il s'occupait d'une nouvelle artiste, d'une manière qui s'était révélée un peu différente de ce que Sykes jugeait acceptable.

Elle sort du carton des chemises étiquetées n'importe comment et se rassoit sur le bidon avec des reçus de carte de crédit, des factures et des relevés de téléphone. L'adresse qui figure sur les enveloppes est celle de la maison qui abrite ce sous-sol pourri, et en passant en revue les relevés MasterCard, elle commence à deviner que Barber vivait seul à cette époque,

la plupart des achats étant effectués dans des endroits comme Home Depot, Wal-Mart, une boutique d'alcools ou un bar. Elle remarque que, durant la première moitié de l'année 1985, il a passé très peu d'appels longue distance, pas plus de deux ou trois en l'espace de plusieurs mois. Et puis, à partir du mois d'août, tout change.

Elle braque le faisceau de sa lampe électrique sur une facture de téléphone et se souvient qu'il y a vingt ans les portables étaient de gros appareils encombrants qui ressemblaient à des compteurs Geiger. Personne ne s'en servait. Pas même les flics. Quand ils avaient besoin de passer un coup de fil en dehors de leur bureau, ils demandaient au standard d'appeler à leur place et de leur transmettre l'information par radio. Si l'information requise était confidentielle ou trop compliquée, ils retournaient au poste ; et s'ils étaient sur la route, ils mettaient l'appel sur le compte de la police et ils devaient ensuite remplir des formulaires pour obtenir le remboursement.

En revanche, ils ne téléphonaient jamais de chez eux quand ça concernait une enquête et ils ne faisaient jamais facturer les appels sur leur numéro personnel. Mais dès le soir du 8 août, alors que Mme Finlay était déjà morte et se trouvait dans le frigo de la morgue, Barber avait commencé à téléphoner de son domicile : sept appels entre 17 heures et minuit.

CHAPITRE 7

L'appartement de Win est situé au troisième étage d'un immeuble de briques et de grès qui, au milieu des années 1800, abritait une école. Pour quelqu'un qui avait eu tellement de mal à se faire accepter dans les établissements scolaires, c'est étrange de finir par en habiter un.

Mais ce n'était pas prémédité. Quand il avait été engagé par la police du Massachusetts, il avait vingt-deux ans, il ne possédait que son nom et une Jeep vieille de dix ans, des vêtements de seconde main et les cinq cents dollars que Nana avait rassemblés en raclant les fonds de tiroir pour lui faire un cadeau après qu'il avait décroché son diplôme. Trouver un logement abordable à Cambridge était impensable, jusqu'à ce qu'il tombe sur cette vieille école d'Orchard Street, abandonnée depuis des dizaines d'années, puis transformée en appartements. Le bâtiment n'était pas encore tout à fait habitable, mais Win avait conclu un arrangement avec Farouk, le propriétaire : si le loyer était peu élevé et si Farouk s'engageait à ne pas l'augmenter de plus de 3 % par an, Win habiterait là durant la longue période de rénovation afin d'assurer la sécurité et de superviser les travaux.

Aujourd'hui, sa présence en tant que policier est suffisante. Il n'est plus obligé de superviser quoi que ce soit et Farouk le laisse garer son Hummer H2 (confisqué à un dealer et vendu aux enchères, une bouchée de pain), sa Harley-Davidson Road King (saisie elle aussi et utilisée modérément) et sa voiture banalisée dans un petit espace pavé situé derrière l'immeuble. Les autres locataires n'ont pas de parking et ils se battent pour des places dans la rue étroite ; leurs voitures se font érafler et enfoncer.

Win déverrouille la porte de derrière et monte les trois étages conduisant à un couloir bordé d'appartements qui étaient autrefois des salles de classe. Il vit au fond du couloir, au

numéro 31. Il déverrouille l'épaisse porte en chêne et pénètre dans une petite enclave formée de vieux murs en brique où est encore encastré le tableau noir d'origine, avec un parquet en sapin, des lambris et un plafond voûté. Les meubles ne sont pas d'époque : un canapé en cuir marron Ralph Lauren (d'occasion), un fauteuil et un tapis d'Orient (achetés sur eBay), une table basse signée Thomas Moser (exemplaire de démonstration, légèrement endommagé). Il regarde, il écoute, il fait appel à tous ses sens. L'air semble immobile, le salon est solitaire ; il sort une lampe électrique d'un tiroir et promène le faisceau sur le plancher, les meubles, les fenêtres, à la recherche de traces de pas, d'empreintes de doigts dans la poussière ou sur les surfaces brillantes. Il ne possède pas de système d'alarme ; il a juste les moyens de payer celui installé chez Nana. Peu importe, il a une méthode personnelle pour s'occuper des intrus.

À l'intérieur de la penderie située près de la porte d'entrée, il ouvre le coffre-fort encastré dans le mur et sort son Smith & Wesson 357, modèle 340, avec un chien interne pour éviter qu'il se prenne dans les vêtements, et fait d'un alliage de titane et d'aluminium, si léger qu'on dirait un jouet. Il glisse le revolver dans une de ses poches et se rend dans la cuisine ; il se fait du café, parcourt le courrier que Farouk a empilé sur le comptoir, des magazines essentiellement, et il feuillette *Forbes* pendant que le café passe ; il survole un article consacré aux voitures les plus rapides du marché : la nouvelle Porsche 911, la nouvelle Mercedes SLK 55, la Maserati Spyder.

Il se rend ensuite dans sa chambre, avec ses murs de brique, un autre tableau noir (« Pour noter le score », explique-t-il à certaines de ses conquêtes féminines, puis il leur fait un clin d'œil pour montrer qu'il plaisante), et il s'assoit sur le lit, sirote son café en réfléchissant ; ses paupières sont lourdes.

Sykes regrette de ne pas avoir apporté une bouteille d'eau et quelque chose à grignoter. Sa bouche est sèche, avec un goût de poussière. Son taux de glucides est en chute libre.

Plusieurs fois elle a envisagé de s'aventurer de nouveau là-haut, dans la maison, pour réclamer l'hospitalité à la veuve de l'inspecteur Jimmy Barber, mais quand elle est montée pour demander si elle pouvait utiliser les toilettes, Mme Barber, censée dormir, était en fait assise à la table de la cuisine, en train de boire de la vodka pure, aimable comme un putois.

Totalement ivre, elle lui a désigné la salle de bains au fond du couloir.

— Allez-y ! Après, retournez faire votre boulot et foutez-moi la paix ! J'en ai marre de tout ça ; il faut pas m'en demander plus !

Seule et épuisée dans ce sous-sol, Sykes continue à éplucher les surprenants relevés téléphoniques de Barber, en essayant de comprendre pourquoi il a tellement d'appels facturés sur sa ligne personnelle. Cinq d'entre eux commencent par l'indicatif 919, c'est toujours le même numéro, et quand Sykes le compose, elle tombe sur la permanence téléphonique des services de médecine légale de Caroline du Nord, où quelqu'un lui demande si elle souhaite signaler une affaire.

— Euh, non. Pardonnez-moi, dit-elle. J'ai dû faire un mauvais numéro.

Et elle raccroche.

Elle remarque qu'au moins une douzaine d'autres appels facturés sur la ligne personnelle de Barber au cours des jours ayant suivi le meurtre de Vivian Finlay ont le 704 pour indicatif. Elle compose le numéro en question et tombe sur un message enregistré : l'indicatif a changé. C'est le 828 désormais. Sykes refait le numéro.

— Allô ? répond une voix d'homme endormie.

Sykes regarde sa montre. Il est presque 7 heures.

— Je suis navrée de vous déranger si tôt, monsieur. Mais pourriez-vous me dire depuis quand vous avez ce numéro de téléphone ?

Il lui raccroche au nez. Peut-être n'a-t-elle pas choisi la meilleure approche. Elle rappelle et déclare d'emblée :

— Je vous assure qu'il ne s'agit pas d'un canular, monsieur. Je travaille pour le Tennessee Bureau of Investigation et je suis tombée sur ce numéro dans le cadre d'une enquête.

- Nom de Dieu ! Vous plaisantez ?
- Non, monsieur. Je suis très sérieuse. Il s'agit d'une affaire survenue il y a vingt ans.
- Nom de Dieu ! Vous devez parler de ma tante.
- Votre tante ?...
- Vivian Finlay. C'était son numéro. Enfin, je veux dire, on ne la jamais fait changer.
- J'en déduis qu'elle avait une autre maison, en plus de celle de Knoxville.
- Exact. Ici, on est à Flat Rock. Je suis son neveu.
- Calmement, Sykes demande :
- Vous souvenez-vous de Jimmy Barber, l'inspecteur qui s'est occupé de l'affaire de votre tante ?
- Elle entend une voix de femme qui demande :
- George ? C'est qui ?
- C'est rien, chérie. Mon épouse, Kim, dit-il à Sykes. J'en ai pour une minute, chérie. (Il s'adresse de nouveau à Sykes :) Je sais qu'il s'est donné beaucoup de mal, peut-être même trop. Il en a fait une affaire personnelle, et si l'enquête n'a jamais abouti, c'est un peu à cause de lui. C'était le grand dossier de sa carrière, il ne voulait pas partager ses informations, il travaillait en secret. Je suppose que vous connaissez bien ce genre de problèmes.
- Hélas, oui.
- Si je me souviens bien, il était persuadé d'avoir déniché quelque chose, il était sur une piste, mais il ne voulait pas en dire plus. À mon avis, personne ne savait de quoi il s'agissait. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles le meurtre n'a jamais été élucidé. C'est ce que j'ai toujours pensé.
- Sykes songe aux nombreux coups de téléphone passés du domicile de Barber. Voilà peut-être l'explication. Il cultivait le secret, il ne voulait pas que les standardistes ou ses collègues enquêteurs flairent la piste qu'il suivait. Peut-être entendait-il élucider cette affaire tout seul ; il ne désirait pas partager la gloire. En effet, elle ne connaissait que trop bien cette façon de faire.
- Chérie... (George s'adresse de nouveau à son épouse ; il essaye de la rassurer.) Si tu allais nous faire du café, hein ? (Il

reporte son attention sur Sykes.) C'est Kim qui en a le plus souffert ; elle était très proche de ma tante, c'était comme une mère pour elle. Oh, bon sang, je n'ai pas envie que toute cette histoire resurgisse...

Il ne cesse de soupirer.

Sykes lui pose encore quelques questions. George avait une quarantaine d'années quand sa tante avait été assassinée. Il est le fils du seul frère de la victime, Edmund Finlay, et quand Sykes essaie de comprendre comment George et sa tante pouvaient porter le même nom de famille, il lui explique que Vivian était une femme très obstinée et fière de son patronyme distingué, aussi avait-elle refusé d'en changer lorsqu'elle s'était mariée. George est fils unique. Kim et lui ont deux grands enfants qui vivent dans l'Ouest ; le couple passe tout son temps à Flat Rock. Ils ont quitté le Tennessee pour de bon peu de temps après le meurtre, ils ne pouvaient pas rester là-bas, il y avait trop de souvenirs, surtout pour Kim, qui avait quasiment fait une dépression nerveuse.

Sykes promet à George de le rappeler, ou plutôt il aura affaire à un inspecteur nommé Winston Garano. Cette perspective ne semble pas réjouir George :

— C'est très douloureux de rouvrir cette blessure, explique-t-il. Puis-je vous demander à quoi ça sert, après tout ce temps ?

— Nous effectuons juste quelques recherches, monsieur. Je vous remercie infiniment pour votre coopération.

— De rien. Si je peux vous aider.

Il n'a aucune envie de nous aider, se dit Sykes. Une fois que la colère retombe et que l'horreur s'efface, beaucoup de gens ne se soucient plus de la justice. Ils veulent juste oublier.

— Dommage, murmure-t-elle en s'adressant au sous-sol sombre et misérable de Barber. Moi non plus, je ne m'amuse pas.

Elle médite, perchée sur son bidon de saumure, telle la statue du *Penseur*, puis elle continue d'éplucher quelques factures et tombe sur un relevé MasterCard du mois de septembre. En sortant ce qui se trouve dans l'enveloppe, elle découvre ce qui provoque en elle une « erreur disque », comme elle dit.

— Nom de Dieu, marmonne-t-elle en contemplant le document dont la couverture porte un numéro d'autopsie, tamponné, accompagné d'un autre numéro, celui d'un dossier de la police, griffonné au crayon : KPD893-85.

À l'intérieur se trouve l'inventaire des effets personnels de Vivian Finlay, dressé par un médecin légiste. On y a agrafé un Polaroid représentant des morceaux d'un corps d'homme affreusement mutilé, sale et sanguinolent : les pieds, les bras, les jambes, des viscères, une tête tranchée, le tout disposé sur une table d'autopsie recouverte d'un drap vert. Le numéro de dossier inscrit sur une règle graduée servant à donner l'échelle indique que le décès est survenu en Caroline du Nord en 1983.

Win se réveille en sursaut et, pendant un instant, il ne sait plus où il se trouve. Il s'aperçoit ensuite qu'il a dormi plus de deux heures, tout habillé. Il a un torticolis ; le café, dans la tasse posée sur la table de chevet, est froid.

Il écoute son répondeur, en sautant les premiers messages laissés par Sykes au moment où il était trop occupé avec Lamont pour s'intéresser à l'affaire Finlay. Sykes lui en a laissé un autre : elle lui a fait parvenir des dossiers par e-mail, dit-elle. Il faut qu'il les regarde immédiatement et qu'il la rappelle. Son ordinateur est installé sur son bureau Stickley (acheté dans une brocante), parfaitement au milieu. Win s'installe devant, pianote le numéro de Sykes et parvient à la joindre sur son portable.

— La vache ! (Elle lui fait mal à l'oreille.) Je viens d'apprendre la nouvelle !

— Oh ! Tu es à proximité d'un téléphone fixe ?

Elle lui donne un numéro qu'il reconnaît : c'est celui de l'Académie. Il la rappelle.

— La vache ! répète-t-elle. Ils ne parlent que de ça aux infos. Win ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je te raconterai plus tard.

— Tu tires sur un type et tu me raconteras plus tard ? Au moins, tu l'as tué. Bon Dieu ! Et elle ? Comment ça va se passer ? La procureur ! Ici, tout le monde ne parle que de ça.

— On peut passer à autre chose, Sykes ?

— Ce que je ne comprends pas, c'est ce que tu faisais chez elle, comment tu t'es retrouvé là. Elle t'a invité à boire un dernier verre ?

Pas besoin d'être inspecteur de police pour saisir qu'elle est jalouse. La belle et puissante Lamont, d'autant plus irrésistible que Sykes ne l'a jamais rencontrée. Et maintenant Sykes imagine Win lui sauvant la vie de manière héroïque. Sans doute pense-t-elle que Lamont lui est dévouée à tout jamais, elle va démissionner pour lui, ils vont se marier, elle portera ses enfants et, quand il mourra, elle se jettera sur un bûcher funéraire.

— Raconte-moi ce que tu as découvert, dit-il. Tu as trouvé le dossier ?

— Après avoir passé la moitié de la nuit dans le putain de sous-sol de Barber.

Win boit une gorgée de café froid, ouvre sa boîte d'e-mails, voit les documents qu'elle lui a envoyés et les ouvre, pendant que Sykes débite un flot de paroles en respirant à peine. Elle lui parle des relevés MasterCard et des factures de téléphone, des cachotteries de Barber, de sa quête des honneurs et de son goût du secret ; elle lui rapporte les propos du neveu de Mme Finlay. Puis elle aborde le sujet de l'homme qui a fait une rencontre malencontreuse avec un train, à Charlotte, deux ans avant le meurtre de Mme Finlay.

— Eh, moins vite ! s'exclame Win tout en parcourant un document sur son écran. Quel rapport entre cet accident mortel de train et tout le reste ?

— À toi de me le dire. Tu as la photo sous les yeux ?

— Oui, je l'ai sous les yeux.

Il étudie la photo affichée sur son écran ; elle n'est pas de très bonne qualité, c'est un Polaroid montrant des membres déchiquetés et des viscères, des morceaux de chair empilés à côté d'un torse mutilé et d'une tête tranchée, avec ce qui ressemble à de la graisse noire et de la terre un peu partout. Un Blanc aux cheveux bruns. Assez jeune, autant que Win puisse en juger.

— Tu t'es renseignée auprès du bureau du légiste ?

— J’ignorais que c’était mon enquête.

Le portable de Win sonne. Il ne répond pas ; d’un geste agacé, il coupe la sonnerie.

— Eh ! fait-il en s’adressant à Sykes. On dirait que tu es furieuse contre moi.

— Je ne suis pas furieuse contre toi, répond-elle, furieuse.

— Tant mieux. Parce qu’il y a déjà plein de gens furieux contre moi, je n’ai pas besoin que tu viennes compléter la liste.

— Qui par exemple ?

— Elle, pour commencer.

— Après ce que tu as fait ?...

— Parfaitement. J’ai essayé de l’expliquer. Elle est super bizarre comme bonne femme, c’est une sociopathe, Bonnie sans Clyde. Elle n’a pas besoin d’un Clyde ; elle pense qu’on est tous des Clyde. En fait, elle hait les Clyde.

— Tu es en train de me dire que Lamont n’aime pas les hommes ?

— Je ne suis pas sûr qu’elle aime qui que ce soit.

— Ce serait chouette que tu me dises merci. (Sykes essaye de prendre un ton bourru.) J’ai passé la nuit à fouiller dans des conneries pour toi, je suis censée être en cours dans cinq minutes et où suis-je ? Dans cette putain de médiathèque, en train de t’envoyer des dossiers et d’essayer d’appeler des gens, en me faisant injurier. Je regarderai cette affaire plus tard, dans l’avion à destination de Raleigh, pour me rendre au bureau du médecin légiste à Chapel Hill.

— Qui t’a injuriée ?

Il esquisse un sourire. Quand elle s’énerve, on dirait une petite fille, aussi typique du Sud que la tarte aux noix de pécan.

— Un sale flic de Charlotte. Qui va me rembourser mon billet d’avion, d’ailleurs ?

— Ne t’inquiète pas, je m’occuperai de tout, répond Win en faisant défiler un autre document, provenant lui aussi du sous-sol de l’inspecteur Barber, intrigué par l’inventaire des effets personnels retrouvés sur un cadavre à la morgue.

— Que t’a raconté ce *sale flic de Charlotte* qui a enquêté sur l’accident de train ?

« Une culotte de tennis bleue à froufrous, avec une poche pour la balle, lit-il dans l'inventaire. Une jupe de tennis blanche Izod et un polo assorti... »

Son portable sonne de nouveau. Il l'ignore.

— Ce gros crétin, continue Sykes en pestant. C'est le chef de la police désormais. Tu sais ce qu'on dit sur ce qui remonte à la surface...

Win zoome sur un numéro inscrit au crayon dans le coin supérieur droit de la liste des effets personnels : « KPD893-85 ».

— Sykes ?

— ... m'a dit que je devais formuler ma demande par écrit si je voulais des doubles des rapports, qui devaient se trouver sur microfilms maintenant. Mais il a ajouté qu'il ne voyait pas l'intérêt, que ça ne servirait à rien...

— Sykes ? KPD893-85. Vivian Finlay ? Elle portait une tenue de tennis quand elle a été assassinée ?

— ... essayer de lui expliquer ça, le type réduit en miettes par ce putain de train de marchandises. *Ça ne servirait à rien...*

— Sykes ! Cette liste, c'est celle des effets personnels de Vivian Finlay quand elle est arrivée à la morgue ?

— Encore un truc bizarre : c'est la seule pièce de son dossier que j'ai retrouvée. Où est passé tout le reste ?

— Ces affaires de tennis ensanglantées, ce sont celles qui sont restées dans les archives de la police de Knoxville pendant vingt ans et à partir desquelles ils ont fait des analyses d'ADN en Californie ?

Le rapport d'autopsie que lui a remis Lamont décrit une petite vieille de soixante-treize ans.

— Tu es sûre que cet inventaire provient de son dossier ? demande Win.

— C'est le bon numéro en tout cas. J'ai examiné toutes les saloperies dans ces putains de cartons pendant que sa poivrote d'épouse délirait dans sa cuisine au-dessus de ma tête, en marchant d'un pas lourd pour bien me faire comprendre que je n'étais pas la bienvenue. Il n'y a rien d'autre.

Win consulte de nouveau la liste des effets personnels et il remarque une chose qu'il aurait dû voir immédiatement.

— Son neveu dit qu'il sera ravi de répondre à nos questions, ajoute Sykes. Enfin, il ne sera pas *ravi*. Mais il le fera.

— Taille 40, dit Win au moment où quelqu'un frappe à sa porte. Les affaires de tennis sont du 40. Une femme qui mesure un mètre cinquante et pèse quarante et un kilos ne s'habille pas en 40. Quoi encore ! s'écrie-t-il lorsque les coups à la porte deviennent plus insistants. Faut que je te laisse, dit-il à Sykes.

Il se lève de son bureau et se rend au salon, alors qu'on continue à tambouriner à la porte avec insistance.

Il jette un coup d'œil par le judas et découvre le visage empourpré et crispé de Sammy. Il ouvre.

— Ça fait une demi-heure que j'essaye de vous joindre ! crache Sammy.

— Comment saviez-vous que j'étais ici ? demande Win, perplexe, assailli de pensées de tous les côtés.

— Je suis inspecteur. Votre téléphone fixe est occupé. Elle vient de me hurler dessus comme une sirène d'alerte aérienne.

— Qui ça ?

— À votre avis ? Il faut que vous veniez avec moi immédiatement. Elle vous attend au *Globe*.

— Pas question, répond Win.

CHAPITRE 8

Stuart Hamilton, le directeur de la rédaction, garde la réserve qui convient, alors qu'il se trouve dans son bureau en compagnie de Lamont, d'un journaliste chevronné et d'un photographe. Le bureau est entièrement vitré. Tout le monde dans la salle de rédaction est témoin de ce qui sera sans doute une interview sans précédent, peut-être même la plus grande nouvelle locale depuis que les Red Sox ont remporté les World Series.

Tout le monde, et il y a peut-être une centaine de personnes derrière les vitres, peut voir la célèbre et redoutable procureur Monique Lamont en survêtement noir, épuisée, pas maquillée, assise sur un canapé face au commandant en chef, Hamilton, qui l'écoute en hochant la tête d'un air sombre. Les journalistes, les secrétaires, les rédacteurs jettent des regards discrets à travers les vitres, mais Lamont sait qu'on l'observe, qu'on parle d'elle, que des coups d'œil sont échangés, que des mails filent d'un bureau à l'autre. C'est ce qu'elle veut. L'interview passera en première page, elle « fera la une », comme on dit. Elle traversera le cyberspace pour atterrir dans les journaux et sur les sites d'informations du monde entier. Elle sera transmise à la télévision, à la radio.

Crawley peut aller se faire voir.

— Parce que je n'ai pas le choix, dit-elle, assise dans le canapé, les jambes repliées sous ses fesses, après avoir ôté ses chaussures, comme si elle prenait le café avec des amies. Je dois le faire pour toutes les femmes. (Elle se reprend.) Pour tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants, toutes les personnes qui ont été agressées, partout.

Attention ! Ne laisse pas entendre que la violence sexuelle est un problème qui concerne uniquement les femmes. Ne te présente pas en victime.

— Si nous voulons *destigmatiser* la violence sexuelle, la pédophilie, le viol – et les femmes ne sont pas les seules à être victimes de viols –, reprend-elle, nous devons en parler ouvertement, dans le contexte de la violence et pas uniquement sous l’angle du sexe.

— Autrement dit, vous voulez la déssexualiser en même temps que vous la démythifiez, dit le journaliste, Pascal Plasser-Machin-Chose.

Elle n’arrive jamais à retenir son nom.

— La dernière fois qu’il l’a interviewée, il s’est montré assez équitable, assez honnête et pas particulièrement futé ; c’est pourquoi elle a demandé à lui parler quand elle a débarqué au siège du journal à l’improviste ; elle a fait prévenir Hamilton, elle lui a dit que, s’il lui assurait la couverture qu’elle méritait pour une exclusivité de cette importance, elle raconterait ouvertement ce qui s’était passé.

— Non, Pascal, répond-elle. Ce n’est pas du tout ça.

— Elle se demande où est Win et sa colère s’embrase ; la peur pèse dans son ventre comme une boule de plomb.

— Je ne peux pas déssexualiser ce qui m’est arrivé. Il s’agit bien d’un crime sexuel. D’une violence sexuelle qui aurait pu me coûter le prix le plus fort. Ma vie.

— C’est extrêmement courageux de votre part, Monique, dit Hamilton avec une solennité et une sorte de tristesse dignes d’un directeur des pompes funèbres. Mais je me dois de vous signaler que certains de vos détracteurs y verront une manœuvre politique. Le gouverneur Crawley, par exemple...

— Une *manœuvre* ? (Lamont se penche en avant pour soutenir le regard de Hamilton.) Quelqu’un m’a menacée avec une arme, m’a attachée, m’a violée, avec l’intention de me tuer et de mettre le feu à ma maison. C’est une *manœuvre*, ça ?

— Le fait que vous en parliez pourrait passer pour...

— Stuart, dit-elle (son ardeur et son *self-control* sont remarquables), j’accueillerai volontiers les remarques de tous ceux qui pensent ça. Je les affronterai. Je les défierai.

Elle-même se demande comment elle peut afficher une telle assurance, et quelque part ça lui fait peur car ce n’est pas normal d’être en mesure de se ressaisir à ce point, mais peut-

être est-ce le calme avant une terrible tempête, un moment de sérénité avant la camisole de force ou le suicide.

— Pourquoi dites-vous que vous accueillerez volontiers ces réflexions ? demande Pascal Machin-Chose, le nez dans son calepin pour griffonner des notes.

— Tous ceux, répond-elle, *tous ceux* qui oseront affirmer ou laisser entendre une telle chose ne réussiront qu'à révéler leur véritable caractère. Tant mieux. Qu'il le fasse !

— Il ?

— N'importe qui.

À travers les parois vitrées du bureau, elle balaie du regard le vaste espace cloisonné, les journalistes dans leurs cubes, tels des rongeurs qui se nourrissent des détritiques et des tragédies des autres. Elle cherche Win ; elle attend que sa présence imposante, saisissante, envahisse soudain la salle de rédaction. Mais toujours aucun signe de lui et elle sent ses espoirs s'envoler. La colère enfle.

Il a défié ses directives. Il l'a humiliée, il l'a rabaissée, il a montré son mépris misogynie.

— À propos de votre nouveau projet anticriminalité publié dans notre journal ce matin même –, « N'importe quel crime, n'importe quand », que pourriez-vous ajouter ? poursuit Hamilton.

— Est-ce que cette initiative, « En danger », concernant les affaires non élucidées, comme ce meurtre dans le Tennessee, ne va pas finir aux oubliettes ? renchérit le journaliste.

Win ne viendra pas. Elle le lui fera payer.

— Je suis encore plus déterminée et motivée pour que justice soit rendue dans toutes les affaires de crimes violents, si anciennes soient-elles, répond Lamont. D'ailleurs, j'ai affecté l'inspecteur Garano à cette mission, à plein temps, tant qu'il sera en congé de mon quartier général de Middlesex County.

— En congé ? Il a pourtant tiré sur Roger Baptista en état de légitime défense. Nul ne le conteste. Si ?

Pascal s'anime ; il s'éveille véritablement pour la première fois depuis qu'a débuté cette courageuse et douloureuse interview.

— Chaque fois qu’il est fait usage d’une arme à feu, quelles que soient les circonstances apparentes, répond Lamont en insistant sur le mot « apparentes », nous devons enquêter de manière approfondie.

— Laissez-vous entendre qu’il aurait pu faire un usage excessif de son arme ?

— Je ne peux faire aucun commentaire à ce stade.

Win éprouve un léger sentiment de culpabilité quand il entre dans le laboratoire de la police avec son enveloppe scellée ; il sait que ce n’est pas bien de passer devant les autres et de bousculer les protocoles en voulant faire analyser sur-le-champ des indices.

En revanche, il ne culpabilise pas du tout de ne pas s’être rendu au siège du *Globe* pour servir les implacables visées politiques de Lamont, pour soutenir un comportement déplacé, choquant et, à ses yeux, autodestructeur. Sammy affirme que le récit complet et exclusif de Lamont suscite déjà des commentaires sur la Toile, à la télé et à la radio ; tout le monde est prêt à lire son interview pitoyable et lubrique. Win a décrété que Lamont était une femme imprudente et irrationnelle, et quand cette femme est votre chef, ce n’est jamais très bon.

Ce bâtiment moderne en brique, avec ses lourdes portes d’acier, est un havre pour Win, un endroit où il se rend quand il a besoin de s’épancher auprès du capitaine Jessie Huber, d’évoquer des affaires, de se plaindre, de se confier, de demander des conseils, voire un ou deux services. Il traverse le hall pavé de verre vert et bleu, il emprunte un long couloir et pousse la porte familière derrière laquelle il trouve son ami et mentor, tiré à quatre épingles comme toujours, vêtu d’un costume sombre et strict avec une cravate en soie grise, au téléphone comme toujours. Huber est un homme grand et mince, chauve comme un œuf, et les femmes le trouvent sexy, peut-être parce qu’il en impose et qu’il sait écouter. Il y a trois ans, il était le plus ancien inspecteur de la brigade de Win, puis on l’a choisi pour diriger le laboratoire.

En voyant Win, il raccroche et se lève d'un bond derrière son bureau.

— Nom de Dieu, fiston ! s'exclame-t-il.

Il le serre dans ses bras à la manière des hommes : en lui donnant de grandes tapes dans le dos.

— Assieds-toi ! Assieds-toi ! Je n'arrive pas à y croire. Explique-moi ce qui se passe, nom de Dieu ! (Il va fermer la porte et approche une chaise.) Je t'envoie dans le Tennessee, dans le meilleur centre de formation médico-légale au monde, parce que c'est ton truc. Et qu'est-ce qui arrive ensuite ? Qu'est-ce que tu fous ici et dans quelle histoire es-tu allé te fourrer ?

— C'est vous qui m'avez envoyé là-bas ? (Win s'assoit, étonné.) Je croyais que c'était Lamont. Je croyais que c'était une de ses idées brillantes de me faire entrer à l'Académie, pour que je sois sur place, exprès pour que je puisse enquêter sur une « affaire campagnarde », comme elle dit, et comme ça nous autres, les « gens de la grande ville », on donnerait une bonne image.

Huber semble réfléchir à ce qu'il va dire.

— Tu viens de tuer quelqu'un, Win. Ne parlons pas de politique.

— J'ai tué quelqu'un à cause de la politique. C'est à cause de la politique qu'on m'a ordonné de revenir ici pour dîner avec elle, Jessie.

— Je comprends.

— Je suis content que quelqu'un comprenne.

— Tu es très en colère.

— On se sert de moi. On ne me donne aucun élément pour travailler. Je n'arrive même pas à mettre la main sur ce foutu dossier !

— Il me semble que toi et moi, on partage le même avis au sujet de ce merdier dans lequel elle nous a entraînés avec son projet « En danger ».

— Je croyais que c'était une initiative du gouverneur et qu'elle servait juste de chef d'équipe. C'est comme ça qu'elle m'a présenté la chose...

— Oui et non, dit Huber. (Il se penche en avant dans son fauteuil et baisse la voix.) En fait, tout vient d'elle. C'est elle qui

a mijoté cette idée et qui l'a suggérée à Crawley, qui l'a convaincu que ça donnerait une bonne image de notre État et de lui aussi par la même occasion. C'est peut-être elle le joueur le plus important, mais c'est lui le propriétaire de l'équipe, non ? Ce n'est pas très difficile de convaincre un gouverneur pour ce genre de choses, surtout un gars comme Crawley ; tu sais bien que les gouverneurs sont souvent déconnectés quand il s'agit des menus détails. Mais tu disais que tu n'arrivais pas à mettre la main sur le dossier ?

— Exactement. Le dossier de l'affaire Finlay a disparu. Volatilisé !

Huber fait une grimace de dégoût ; il lève les yeux au ciel et murmure :

— Bon Dieu, on aurait pu penser qu'elle se le ferait envoyer à son bureau, non ? (Il décroche son téléphone, compose un numéro, puis regarde Win.) Avant de t'entraîner dans cette histoire...

— Elle dit que...

Win n'a pas le temps d'achever sa phrase.

— Salut, fait Huber à son correspondant. Je suis avec Win Garano. Le dossier de l'affaire Finlay, tu l'as vu passer ? (Un silence. Huber fixe Win.) Ce n'est pas étonnant. Merci.

Il raccroche.

— Alors ? demande Win.

Un mauvais pressentiment lui noue le ventre.

— Toby dit qu'il la reçu il y a plusieurs semaines, et il la déposé sur le bureau de Lamont.

— Elle m'a affirmé qu'elle ne l'avait jamais vu. La police de Knoxville ne l'a jamais vu non plus. Si vous me donniez le numéro de téléphone de Toby ?

Lamont avait-elle menti ? Avait-elle égaré ce dossier ? Quelqu'un l'avait-il pris avant qu'elle le voie ?

— La politique, mon garçon, dit Huber. Peut-être même les magouilles, ajoute-t-il avec une lueur de mauvais augure dans le regard. (Il note un numéro de téléphone sur un bout de papier qu'il tend à Win.) La première fois où elle m'a parlé du projet « En danger », j'ai bien insisté sur le fait qu'elle n'aurait jamais dû embarquer Crawley là-dedans et qu'il serait préférable de le

faire changer d'avis. « N'importe quel crime, n'importe quand. » Bon Dieu ! Ça veut dire quoi ? On va faire des analyses d'ADN dans tous les cas de meurtres non résolus depuis le Déluge ? Pendant ce temps, on a cinq cents affaires en retard. De vraies affaires, avec de vrais criminels qui violent et qui tuent.

— Je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi vous m'avez envoyé à Knoxville.

Win n'arrive pas à se faire une raison, il se sent fébrile, un peu désorienté.

— Je croyais te rendre service. C'est un endroit formidable et ça fait bien sur un CV.

— Je sais que vous vous êtes déjà occupé de moi... mais c'est quand même une sacrée coïncidence que je me retrouve là-bas alors que...

— Écoute. Ce n'est pas tout à fait une coïncidence, répond Huber. Lamont voulait ressortir une vieille affaire prenant place ailleurs qu'ici. Il se trouve que tu étais dans le Tennessee, Win, et il se trouve qu'elle t'avait choisi comme enquêteur.

— Et si je n'avais pas été dans le Tennessee ?

— Elle aurait déniché une autre vieille affaire dans une autre ville, et sans doute qu'elle t'aurait expédié là-bas, d'une manière ou d'une autre. Tu vois le genre : les lumières des habitants de la Nouvelle-Angleterre à la rescousse, ajoute-t-il d'un ton sarcastique. Envoyez les troupes de Yankees venus du MIT et de Harvard. Et c'est facile d'étouffer l'histoire. Si jamais, finalement, les choses ne se passent pas très bien là-bas, dans un bled paumé du Sud, même en période d'élections, tout le monde ici aura oublié. En revanche, beaucoup plus difficile d'enterrer un vieil homicide commis dans le Massachusetts et jamais résolu, pas vrai ?

— Sans doute.

Huber se renverse dans son fauteuil.

— Il paraît que c'est toi la vedette là-bas, à l'Académie.

Win ne répond pas ; ses pensées sont échouées dans de multiples endroits. Il transpire dans son costume ; ce sont des sueurs froides.

— Il s'agit de ton avenir, Win. Je suppose que tu n'as pas envie de travailler pour elle toute ta vie, ni de cavalier à

n'importe quelle heure du jour et de la nuit pour enquêter sur de vulgaires histoires de meurtres, des petits salopards qui s'entre-tuent. Sans parler de l'aspect financier. Moi, j'ai fini par en avoir marre. La formation. La meilleure qui soit. La préparation. Tu regorges de qualités. Je pense que tu me remplaceras à la tête de ce laboratoire quand je prendrai ma retraite, et je compte les jours, crois-moi. Tout dépendra des pouvoirs en place, du gouverneur. (Il prend un air entendu.) Tu me suis ?

Win ne suit pas grand-chose. Il ne dit rien ; il a un drôle de sentiment au sujet de Jessie Huber. Un sentiment qu'il n'a jamais éprouvé.

— Tu me fais confiance ?

— Je vous ai toujours fait confiance, dit Win.

— Tu me fais confiance maintenant ? demande Huber avec gravité.

Win ne veut pas s'engager sur ce terrain. Il répond :

— Suffisamment pour passer avec vous ma journée de repos pour cause de stress, Jessie. C'est comme ça qu'on procède ici, au pays d'Oz, quand on tue quelqu'un en service. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne fais plus partie de l'unité antistress, mon ami. Tu le sais.

— Ça n'a pas d'importance. Et vous le savez. J'affirme qu'il s'agit d'une séance officielle d'assistance psychologique avec le conseiller de mon choix. Si quelqu'un pose des questions, c'est ma journée de repos antistress. Allez-y, demandez-moi comment je me sens.

— À toi de me le dire.

— Je regrette d'avoir été contraint de faire usage d'une arme, récite mécaniquement Win. Ça m'a complètement brisé, je n'arrive plus à dormir. J'ai fait tout ce que je pouvais pour maîtriser l'agresseur, mais il ne m'a pas laissé d'alternative. C'est tragique. Ce n'était encore qu'un gamin, peut-être qu'on aurait pu le rééduquer, il aurait pu apporter quelque chose de positif à la société.

Huber l'observe longuement, puis :

— Je vais vomir.

— Bon, d'accord. Je suis content qu'il n'ait pas tué Lamont. Ou moi. Je suis furieux que ce sale petit minable lui ait fait ça, et à moi aussi. Je me réjouis qu'il soit mort, comme ça il ne pourra pas me faire de procès. Ça vous ennuie si je vous emprunte Rake un instant ? (Win brandit l'enveloppe scellée par du ruban adhésif jaune portant ses initiales.) Je vais peut-être tester sa boîte magique de détection électrostatique ou ce super-logiciel de traitement des images que vous venez de recevoir, ou même les deux, sur une lettre. D'ailleurs, en parlant de ça, a-t-on relevé des empreintes sur le fric, les mille dollars qui se trouvaient dans la poche de Baptista ?

— Je les ai déjà entrées dans l'IAFIS². Rien.

Hubert se lève, retourne derrière son bureau et s'assoit dans son fauteuil pivotant.

— Vous avez des idées ? demande Win. Un cambriolage qui a mal tourné ou autre chose ?

Huber hésite.

— Des ennemis ? La liste est longue, Win. Je crois que tu es en train de découvrir l'effrayante vérité et, à ta place, je ferais très attention à ce que je lui dis, à ce que je lui demande. Très, très attention. C'est triste. Oui, sacrément triste. Car tu sais quoi ? Elle n'était pas comme ça quand elle a commencé. C'était une vraie tornade : elle a éliminé un tas de petits salopards. Je la respectais. Pour résumer, on pourrait dire que le mot « éthique » ne fait sans doute plus partie de son vocabulaire sophistiqué.

— Je croyais que vous étiez copains, tous les deux. La preuve, elle vous a rendu un petit service pour votre fils.

— Copains, c'est ça, dit Huber avec un sourire triste. Dans ce métier, les gens ne doivent jamais savoir ce que tu penses d'eux. Elle n'a aucune idée de ce que Toby pense réellement d'elle.

— Ni vous ?

— Elle est incompétente et elle rejette toujours la faute sur les autres, y compris sur Toby. Ça restera entre nous ? De toi à

² Système de recherche automatisée des empreintes digitales (NdT).

moi, Geronimo... elle est sur une mauvaise pente. C'est vraiment triste.

CHAPITRE 9

Le médecin légiste qui avait autopsié le corps de la victime de l'accident de train était mort une semaine plus tard, un dimanche après-midi, alors qu'il faisait du saut en chute libre. Son parachute ne s'était pas ouvert.

Si Sykes n'avait pas le rapport original sous les yeux, elle n'y croirait pas. Mauvais karma, se dit-elle avec un sentiment de malaise. Enfant, elle adorait l'archéologie. C'était un des rares sujets qui la captivaient, peut-être parce qu'on ne l'enseignait pas à l'école. Mais elle s'en était désintéressée quand elle avait entendu parler de la tombe du pharaon Toutankhamon, de la malédiction et des morts mystérieuses.

— Il y a vingt ans, la mort de Mme Finlay..., dit-elle à Win au téléphone. Deux ans plus tôt, un accident mortel de train, puis la mort du légiste. Je commence à flipper.

— Peut-être des coïncidences.

— Dans ce cas, pourquoi on a agrafé la photo à la liste des effets personnels de Mme Finlay ?

— Peut-être qu'on ne devrait pas parler de ça maintenant, répond Win.

Il n'aime pas les portables et, surtout, il n'est pas certain que les conversations soient confidentielles.

Sykes est seule dans le petit bureau de la morgue, au onzième étage d'un grand immeuble beige situé derrière les bâtiments du centre hospitalier universitaire de Chapel Hill. Elle est déconcertée ; elle a l'impression que plus elle enquête sur le meurtre de Vivian Finlay, plus celui-ci devient mystérieux. Premièrement, le dossier a disparu, à l'exception d'un inventaire des vêtements qu'elle était censée porter le jour de son décès : une tenue de tennis dont la taille semble ne pas correspondre. Deuxièmement, un accident de train mortel pourrait avoir un lien avec cette affaire. Et, enfin, celui du médecin légiste dans un saut en chute libre.

— Juste deux ou trois choses, dit Win. Sans entrer dans les détails. Comment ?

— Son parachute ne s'est pas ouvert.

— Il a dû y avoir une autopsie.

— Et si je t'envoyais tout ça par e-mail, hein ? propose Sykes. Si tu lisais toi-même ? Quand comptes-tu revenir par ici ?

Elle se sent affreusement isolée, abandonnée. Win est là-bas, avec cette femme procureur, ils font les gros titres tous les deux. Pour Sykes, si Win est impliqué dans un homicide, il devrait quitter la ville et venir ici pour l'aider. C'est son enquête à lui, après tout. Même si elle n'a plus cette impression. Mais ça reste son enquête. C'est typique : maintenant qu'il s'est passé un événement sensationnel, le meurtre d'une vieille femme commis vingt ans plus tôt se retrouve au rebut.

— Dès que je pourrai, répond simplement Win.

— Je sais que tu as des problèmes là-bas, dit-elle d'un ton aussi posé que possible. Mais c'est ton enquête, Win. Et si je ne retourne pas à l'Académie, le TBI va me tomber dessus à bras raccourcis.

— Quoi qu'il arrive, j'arrangerai ça.

Il lui fait toujours la même promesse, mais pour l'instant il n'a rien arrangé du tout ! Elle passe tout son temps au téléphone avec lui, au lieu d'étudier ou de fréquenter les autres étudiants pour discuter de ce qu'ils ont appris en cours, alors elle prend du retard, elle a du mal à saisir les dernières nouveautés en matière de technologie médico-légale ou de techniques d'enquête, et elle ne se fait pas d'amis. Quand elle se plaint, il lui répond : « Ne t'en fais pas. Je suis là et je suis un formidable professeur particulier. » Quand elle dit qu'elle ne devrait peut-être pas se consacrer autant à un homme qui pourrait être son fils, il lui répond qu'il se moque de l'âge, puis il s'intéresse à une femme plus jeune ou bien il est obsédé par la procureur Lamont, intelligente et belle, même si elle est peut-être hors circuit maintenant. C'est moche de se dire ça, mais beaucoup d'hommes ne veulent plus d'une femme qui s'est fait violer.

Sykes parcourt le dossier du médecin légiste. Il s'appelait le Dr Hurt. Logique³. Ce serait amusant si ce n'était pas si triste. Il est tombé d'une hauteur estimée à cinq mille pieds, lit-elle. Résultat : plusieurs graves traumatismes crâniens, une partie du cerveau arrachée ; les fémurs sont remontés dans les hanches, provoquant diverses fractures et ruptures de vaisseaux sanguins. La seule allusion au parachute est une brève description faite par un officier de police appelé sur les lieux du drame. Il affirmait que le parachute semblait mal emballé. Des témoins ont déclaré que le Dr Hurt l'avait lui-même préparé. L'hypothèse d'un suicide a été évoquée.

Des collègues et des membres de la famille reconnaissaient qu'il était criblé de dettes et en train de divorcer, mais ils certifiaient qu'il n'était pas dépressif et ne se comportait pas de manière bizarre. Au contraire, il paraissait même être de bonne humeur. Sykes a déjà entendu cette histoire : les gens n'ont rien remarqué. Devinez pourquoi. S'ils avouaient qu'il y avait la moindre raison de s'alarmer, ils risqueraient de se sentir coupables d'être tellement accaparés par leur propre vie qu'ils ne pouvaient prendre le temps de s'inquiéter pour quelqu'un d'autre. Elle lève les yeux quand on frappe à la porte et voit celle-ci s'ouvrir. Le médecin légiste en chef entre. C'est une femme à l'air effacé et aux traits tirés, d'une cinquantaine d'années, avec des lunettes de grand-mère, une blouse blanche trop grande et un stéthoscope autour du cou.

— Ça, c'est original, commente Sykes en regardant avec insistance le stéthoscope. Vous vérifiez que les gens sont bien morts avant de commencer à les découper ?

Le médecin légiste sourit.

— Ma secrétaire m'a demandé d'ausculter ses poumons. Elle fait une bronchite. Je venais voir si vous aviez besoin de quelque chose.

Pas seulement.

— Je suppose que vous n'étiez pas ici quand le Dr Hurt est mort ? demande Sykes.

³ *Hurt* : « blesser », « faire du mal » (*NdT*).

— Je lui ai succédé. Que se passe-t-il au juste ? Pourquoi tout cet intérêt brusquement ?

Son regard se pose sur les deux dossiers sur la table.

Pas question de tout lui raconter. Alors Sykes répond :

— Plusieurs décès apparemment sans lien entre eux pourraient avoir un point commun. Vous savez comment c'est, il faut tout vérifier.

— Je sais qu'il était évident qu'il s'agissait d'un suicide. Pourquoi est-ce que le FBI s'occupe de cette histoire ?

— Il ne s'en occupe pas vraiment.

— Donc vous n'enquêtez pas sur cette affaire ?

— Je donne un coup de main. Ce n'est pas *mon* enquête. (Elle n'a pas besoin qu'on le lui rappelle une fois de plus.) Comme je vous le disais, je vérifie juste deux ou trois petites choses.

— Je vois. Bon, allez-y. Si vous avez besoin de moi, je suis à la morgue.

La légiste en chef ressort et ferme la porte derrière elle.

« Bon, allez-y. » Comme si Sykes était chez les scouts.

Elle pense au Dr Hurt ; elle se demande dans quel état d'esprit il se trouvait, quel était son niveau de compétence professionnelle, de quoi il était capable s'il était angoissé, dépressif et n'attachait plus d'importance à la vie. Elle s'imagina dans une situation semblable et elle est convaincue qu'elle passerait à côté de détails importants ; peut-être qu'elle ne se donnerait pas trop de mal, peut-être qu'elle s'en ficherait. Elle garde cette idée présente à l'esprit pendant qu'elle examine le compte rendu de l'accident mortel de train ; un horrible drame survenu à la hauteur d'un passage à niveau, au croisement avec une route de campagne à deux voies. Le conducteur du train de marchandises affirmait qu'à la sortie d'un virage assez serré, vers 8 h 15, il avait découvert la victime allongée en travers de la voie, sur le ventre, et il n'avait pas eu le temps d'arrêter le train pour éviter de lui rouler dessus. Le mort se nommait Mark Holland ; âgé de trente-neuf ans, c'était un inspecteur de la police d'Asheville.

Le journal local rapportait les propos de sa veuve, Kimberly : son mari avait quitté leur domicile d'Asheville de bonne heure la

veille, pour se rendre à Charlotte où il devait retrouver quelqu'un ; elle ignorait de qui il s'agissait, mais « c'était lié à son travail ». Il n'était pas dépressif et elle ne voyait rien qui justifiait un éventuel suicide ; elle était terriblement bouleversée et formelle : jamais il n'aurait fait une chose pareille, surtout qu'« il venait d'obtenir une promotion et nous avions très envie de fonder une famille ».

L'autopsie avait révélé une lacération au niveau de la tête de Mark Holland et une fracture sous-jacente (cette bonne blague !) pouvant « correspondre à une chute ».

Le Dr Hurt n'était pas seulement dépressif, se dit Sykes, il était complètement à côté de ses pompes ; il avait gobé l'hypothèse du flic de Charlotte selon laquelle Holland traversait la voie ferrée à pied, peut-être pour se rendre à un rendez-vous secret avec un témoin ; il avait trébuché, il était tombé et s'était assommé. Le Dr Hurt avait conclu à un accident.

Rachael, la scientifique du laboratoire, « Rake⁴ » comme l'appelle Win, dépose la lettre sur un rouleau en métal poreux. Elle appuie sur un bouton et commence à aspirer.

Win l'a déjà vue se servir de ce système d'imagerie électrostatique, et plusieurs fois ils ont eu de la chance, très récemment encore dans une affaire de kidnapping, la demande de rançon ayant été rédigée sur une feuille qui se trouvait apparemment sous une autre feuille utilisée précédemment par le ravisseur pour noter un numéro de téléphone, qui avait conduit la police jusqu'à une Papa John's Pizza où il avait passé une commande et payé avec sa carte de crédit. Rake porte des gants en coton blanc pour l'examen ; elle s'est réjouie quand Win lui a précisé qu'il n'avait pas manipulé la lettre à mains nues. Lorsqu'ils auront fini la recherche de traces d'écriture, la lettre que l'homme à l'écharpe rouge a laissée pour Win au Diesel Café sera envoyée au laboratoire des empreintes digitales afin d'être analysée avec de la ninhydrine ou d'autres réactifs.

⁴ *Rake* : « La Débauchée » (NdT).

— Alors, c'est comment Knoxville ? demande Rake, une jolie brune qui a commencé sa carrière au laboratoire du FBI à Quantico, mais qui a décidé après le 11 Septembre et le *Patriot Act* qu'elle ne voulait pas travailler pour les fédéraux. Vous allez vous mettre à parler avec un accent nasillard, style *dueling-banjo* ?

— Ça, c'est la Géorgie du Nord, le pays de *Délivrance*. Il n'y a pas de duels de banjos à Knoxville, uniquement de l'orange fluo partout.

— On chasse ?

— Foot universitaire.

Rake recouvre la lettre et le plateau d'un film plastique transparent qui évoque du scello à Win.

— Win ? dit-elle sans lever la tête. C'est une banalité, mais je suis désolée pour ce qui s'est passé.

— Merci, Rake.

Elle projette sur la surface du film ce qu'elle appelle une « couronne électrique ». Win a toujours l'impression de sentir une odeur d'ozone quand elle fait ça, comme s'il allait pleuvoir.

— Je me fiche de ce que disent les autres. Vous avez fait ce qu'il fallait, ajoute-t-elle. Je ne comprends même pas qu'on puisse vous critiquer.

— J'ignorais qu'on me critiquait, répond-il, sentant naître un de ses mauvais pressentiments.

Elle incline le plateau et fait couler des gouttes de toner sur le document recouvert du film transparent.

— J'ai entendu ça à la radio, pendant ma pause-café.

La charge électrostatique expédie le toner vers des marques invisibles à l'œil nu, des zones du papier ayant subi des altérations microscopiques causées par une écriture.

— Allez-y, je vous écoute, dit Win.

Mais il a déjà compris. Il s'est fait baiser.

— Lamont a dit que vous étiez l'objet d'une enquête, comme quoi ce ne serait peut-être pas de la légitime défense. Ils vont publier un grand article demain et ils font déjà monter la sauce. (Elle le regarde et ajoute :) Sacrée preuve de reconnaissance, hein ?

— Peut-être que je m’y attendais, fait-il, alors que des images cachées apparaissent sur la feuille : des mots incomplets, grisâtres, déroutants.

Rake ne semble pas impressionnée ; elle montre quelque chose sur la lettre de menaces laissée par l’homme à l’écharpe rouge et déclare :

— Je pense qu’on devrait essayer le rehausseur 3D.

Toby Huber a froid. Assis sur son balcon de la Winnetu Inn dans South Beach, à Edgartown, il tremble en fumant un joint et en regardant l’océan, les gens en pantalon et en veste qui marchent au bord de la plage.

— Je suis sûr qu’il a disparu, mais je sais pas où exactement, dit-il dans son portable, agacé mais habité par de bonnes vibrations. Désolé. Mais à ce stade, ça n’a plus d’importance.

— Ce n’est pas à toi d’en décider. Essaie donc de réfléchir pour une fois.

— Écoute... Je t’ai déjà raconté. Ça a dû se passer quand j’ai tout balancé dans les sacs-poubelle. Quand je dis tout, c’est vraiment tout. Y compris la bouffe dans le frigo, la bière, tout ! J’ai même transporté les ordures à dix bornes de là, dans une benne derrière... un restau quelconque, je me souviens plus lequel. La vache, on se pèle ici ! J’ai vérifié et vérifié encore, il est pas ici. Tu devrais décompresser, avant de faire un infarctus...

On frappe à la porte de la mini-suite. Elle s’ouvre et la femme de chambre sursaute en voyant Toby entrer par le balcon et la foudroyer du regard.

— C’est marqué « Ne pas déranger » ! Vous savez pas lire ? braille-t-il.

— Désolée, monsieur. La carte n’est pas sur la porte. Elle disparaît rapidement.

Toby retourne sur le balcon, tire une bouffée de son joint et hurle dans le téléphone :

— Je me tire d’ici. Tu as entendu ? Je me barre dans un endroit chaud. On crève d’ennui dans ce trou. Tu m’as suffisamment emmerdé, j’espère que ça en valait la peine.

— Attends un peu. Si tu fiches le camp à Los Angeles brusquement, ça va paraître louche. Il faut que tu restes encore quelques jours. On doit s'assurer qu'il n'est pas dans un endroit où quelqu'un risque de le découvrir ; ça pourrait nous valoir de gros ennuis. Réfléchis, Toby !

— S'il est quelque part, il est encore dans ce foutu appartement. J'en sais rien...

Quelque chose s'illumine dans son esprit. Il n'est pas sûr d'avoir regardé sous le lit. Il le dit et ajoute :

— Quand je l'ai lu, peut-être que je l'ai planqué là. Tu n'as qu'à aller voir toi-même !

— C'est déjà fait.

— Puisque ça te fait flipper à ce point, retournes-y !

— Réfléchis !! Où l'as-tu vu pour la dernière fois ? Tu es certain de ne pas l'avoir laissé au bureau...

— Je te l'ai déjà dit. Je l'ai emporté avec moi. J'en suis sûr, vu que j'étais en train de le lire.

— Je ne t'avais pas demandé de l'emporter pour le lire !

— Oui, je sais, tu me l'as déjà dit cent fois. Ça commence à bien faire, OK ?

— Tu l'as mis dans ta voiture ? Tu l'as emporté là-bas ? Hein ? tu l'as lu au lit ? Pour regarder ces putains de photos ? Tu es un malade ! Où l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Je t'ai dit d'arrêter de gueuler. Joue pas les vieilles bonnes femmes hystériques. De toute façon, je peux pas y retourner. Alors, débrouille-toi, tu peux le chercher jusqu'à la saint-glinglin. Peut-être que je suis passé à côté. Je l'ai posé partout quand j'étais là-bas. Dans un tiroir, ou peut-être sur une pile de bouquins près du lit, sous l'oreiller. À un moment, je l'ai même foutu dans le panier à linge sale. À moins que ce soit dans le sèche-linge...

— Toby, tu es sûr de ne pas l'avoir emporté avec toi au Vineyard ?

— Combien de fois tu vas me poser la question ? Qu'est-ce que ça change ? Et même s'il a disparu ? Rien a marché comme prévu, de toute façon.

— On *ne sait pas* s'il a disparu. Et ça, c'est un problème, un très gros problème. Tu devais le laisser à un endroit où on le

trouverait. Tu devais le laisser juste avant de partir. Mais tu ne l'as pas fait. Tu as ignoré totalement mes ordres.

— Ça veut dire qu'il a certainement fini à la poubelle. C'est sûrement ce qui s'est passé quand j'ai tout nettoyé. (Il aspire une nouvelle bouffée.) Franchement, j'avais d'autres soucis en tête, OK ? Il arrêta pas de m'interroger au sujet du fric, il disait que j'avais intérêt à le payer d'avance, et moi, je disais : « La moitié seulement », et ensuite tu m'as fait marner...

— Comment diable est-ce que j'ai pu me retrouver avec un type comme toi sur les bras ?

Toby retient la fumée. Puis il la recrache.

— Parce que tu as de la chance. Jusqu'à présent. Mais ça peut changer, tu sais.

Rake est perdue dans un monde de pixels, de *Z range* et d'histogrammes, de panoramiques, de zooms, de rotations, d'angles lumineux, de surfaces réfléchissantes et de rehaussements de contours, pendant que Win contemple sur le grand écran plat des formes floues en 3D, grossies.

Il commence à distinguer un mot, peut-être des chiffres.

— Un *e*, un *r*, un *x* en minuscules ? suggère-t-il. Et là... un 3 et 96 ?

Ce n'est pas tout. Rake continue à travailler ; les mots et les chiffres se matérialisent. Ils ont un drôle d'aspect, comme superposés.

— Ce sont des empreintes laissées par plusieurs notes ? conclut Win.

— C'est ce que je pense, répond Rake. Ça pourrait très bien être les marques de plusieurs notes sur différentes feuilles provenant du même bloc. Vous écrivez une note, puis, sur la feuille du dessous, vous en écrivez une autre, et la pression du crayon ou du stylo sur le papier est suffisante pour imprimer les mêmes marques sur plusieurs feuilles.

Elle se remet au travail et ensemble ils déchiffrent ce qu'ils peuvent : « 3 ans d'exclusivité sur le marché », « OK » et, recouvrant partiellement ces inscriptions, signe qu'il s'agit

d'une autre note sur une autre feuille : « 8,96 \$ » et ce qui ressemble à « précédente estimation 6,11 \$ ».

CHAPITRE 10

Monique Lamont est assise dans une cuisine en marbre et cerisier, sur Mount Vermont Street à Beacon Hill, une des adresses les plus convoitées et les plus chères de Boston. Elle boit son premier martini de la journée, sec : Grey Goose, une olive verte fourrée aux piments et un verre sorti du congélateur.

Elle porte un jean et une ample chemise en denim. Le survêtement qu'elle avait enfilé après le drame est dans une benne à ordures derrière ce bâtiment de brique du dix-neuvième siècle qui abritait en secret et en toute sécurité son appartement, jusqu'à ce matin, quand Sammy a dévoilé son emplacement aux forces de police pour qu'elles patrouillent dans le secteur, affirmant que Lamont ne pouvait pas retourner dans sa maison de Cambridge, pas maintenant. Comme si elle en avait envie ! Elle reverra toujours la porte de derrière, la boîte à clés, le bidon d'essence. Elle reverra toujours ce type dans sa chambre, l'arme pointée sur sa tempe pendant qu'il lui faisait tout ce qu'il voulait, pendant qu'il la recréait à sa propre image : une misérable créature répugnante, une moins-que-rien.

— Je regrette de ne pas l'avoir tué moi-même, dit-elle.

Huber est assis en face d'elle, de l'autre côté de la table ; il boit sa deuxième bière. Il a du mal à la fixer ; son regard est bloqué, comme si ses muscles oculaires étaient soudain paralysés.

— Il faut essayer d'oublier tout ça, Monique. Je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire. Mais tu ne réfléchis pas de manière cohérente, et c'est normal vu les circonstances.

— La ferme, Jessie. Si jamais ça t'arrivait, tu te retrouverais en train de hurler à la lune. Et tu comprendrais le sens du mot « empathie ».

— Tu penses que ça arrangera les choses si tu gâches toute ta vie ? Tu n'aurais pas dû leur parler de cet appartement.

— Et après ? J'aurais dû refuser la protection de la police alors que j'ignore qui se cache derrière tout ça, qui a manipulé ce type ?

— Ce n'est pas prouvé.

— J'aurais dû aller à l'hôtel ? Pour tomber sur une horde de journalistes en entrant dans le hall ?

— C'est toi qui es allée trouver la presse, répond Huber d'un ton sévère tandis que ses yeux vont et viennent pour effectuer leur calcul froid. Résultat : on est obligés de rattraper tes merdes pour les transformer en caviar.

De tous les gens que connaît Lamont, il est celui qui manie les pires métaphores et analogies.

— Pourquoi l'as-tu laissé faire ? demande-t-elle. Tu aurais pu lui dire que le labo des documents était indisponible, que Rachael n'était pas là ou qu'elle était occupée, je ne sais pas. C'était idiot, Jessie.

— Win a toujours joui de certains privilèges au sein du club du labo. Il est trop intelligent. Si j'avais cherché des excuses, il aurait tout de suite compris qu'il se passait quelque chose. Il me fait confiance comme à un père.

— Dans ce cas, il n'est pas aussi intelligent que tu le penses.

Elle boit quelques gorgées de martini, finit son verre et mange l'olive.

— Et toi, tu es une snobinarde de Harvard.

Huber se lève, ouvre le réfrigérateur, sort le Grey Goose, un verre glacé et ressert Lamont en oubliant l'olive.

Elle regarde fixement le verre qu'il pose sur la table ; elle le regarde avec suffisamment d'insistance pour qu'il finisse par penser à l'olive.

— Tu connais le QI de ce gars ? lance Huber, la tête dans le réfrigérateur. Il est plus élevé que le tien et le mien réunis.

Elle refait défiler ce film impitoyable : Win qui la voit, qui lui tend sa veste, qui lui dit de respirer à fond. Elle le voit en train de la voir nue, impuissante et humiliée.

— Mais il ne supporte pas les examens, c'est affreux, reprend Huber en ouvrant une autre bière. Il a obtenu son diplôme de fin d'études, il est sorti major de sa promotion ; il était sûr d'aller loin, c'était le plus beau, c'était le meilleur en tout, à une

petite exception près. Il s'est planté aux tests d'entrée à la fac. Ensuite, il a tout foiré. Il ne supporte pas les examens. Il se passe un truc dans sa tête.

Win n'est pas venu au siège du *Globe*. Il l'a défiée. Il n'a plus aucun respect pour elle après l'avoir vue...

— Il paraît qu'il existe des gens comme ça, ajoute Huber en se rasseyant. Ils sont brillants, mais ils échouent aux examens.

— Je me fiche pas mal de ses difficultés d'apprentissage, dit Lamont. Qu'a-t-il découvert exactement au labo ? (La vodka a fait gonfler sa langue et l'a rendue moins agile ; ses pensées bafouillent.) Ou que pense-t-il avoir découvert ?

— Il ne comprend certainement pas ce que ça signifie. De toute façon, il ne peut rien prouver.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé !

— Des notes provenant d'une conversation téléphonique avec mon courtier.

— Oh, bon sang !

— Ne t'en fais pas. Ils ne trouveront pas d'empreintes, ni rien qui puisse établir un lien entre cette lettre et moi. S'il y a un domaine que je connais, c'est la médecine légale. (Il sourit.) Win pense certainement que c'est toi. En fait, il pense certainement que c'est toi qui es derrière tout ça. Il pense certainement que c'est Roy qui a fait le coup, qui l'a traité de « mètèque ». (Huber éclate de rire.) Ah, on peut dire que ça l'a foutu en rogne !

— Encore une de tes décisions impulsives à hauts risques.

Il ne lui a pas demandé son avis, il l'a fait. Et il lui en a parlé ensuite, car plus elle en sait, plus elle est impliquée ; c'est sa stratégie depuis le début.

— Ça a produit exactement l'effet que j'avais prédit, répond Huber en buvant une gorgée de bière. Vous le menacez, vous l'insultez, vous essayez de lui flanquer la frousse pour qu'il abandonne une enquête et il plante ses crocs dedans comme un pitbull.

Lamont ne dit rien ; elle sirote son martini, prise au piège.

— Ce n'était pas nécessaire, lâche-t-elle finalement. C'est un pitbull, de toute façon.

— C'est ta faute, tu as insisté pour lui parler en personne, au lieu de le faire au téléphone. Tu aurais dû le laisser là-bas, à

Knoxville. (Il marque une pause, un rictus déforme son visage.) Peut-être qu'il ne t'est pas indifférent. C'est l'impression que ça donne.

— Va te faire voir, Jessie.

— Évidemment, c'est une bénédiction qu'il ait été là. La Providence, ton ange gardien ou je ne sais quoi, poursuit-il avec indélicatesse. Win était furieux et il est allé te voir. Finalement, ma petite idée nous a rendu service à tous. Tu es toujours vivante, Monique.

— Cache ta déception.

— Je ne plaisante pas.

Elle soutient son regard, sans ciller ; elle s'aperçoit qu'elle en est venue à haïr cet homme, à lui vouloir du mal, elle lui souhaite de connaître la misère, la pauvreté, la déchéance et la mort.

— Je ne veux pas que Toby revienne, ajoute-t-elle. C'est un bon à rien. Je t'ai rendu service, maintenant c'est terminé. Je ne rends plus de services.

— Il ne supporte pas de travailler pour toi, de toute façon.

— J'en ai assez de toi, Jessie. Depuis longtemps. (La vodka lève ses inhibitions. Il peut aller se faire voir.) Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus jouer le jeu. Je parlais sérieusement. Ça n'en vaut pas la peine.

— Bien sûr que si. Tu as eu ce que tu voulais, Monique. Ce que tu méritais.

Le sens de ses paroles ne laisse aucun doute.

Elle le regarde d'un air hébété.

— Ce que je méritais ?

Il soutient son regard.

— J'ai mérité ça ? Tu es en train de dire que j'ai mérité ça, espèce de salaud ?

— Je veux dire que tu travailles dur, il est normal que tu sois récompensée.

Cette fois, les yeux de Huber ne se défilent pas ; ils la regardent fixement, sans rien laisser paraître.

Elle se met à pleurer.

Il fait nuit maintenant. C'est la nouvelle lune.

Win ouvre la portière de la vieille Buick de Nana, arrêtée au milieu de la route encore une fois, et il regarde Miss Dog qui erre de nouveau ; la lumière des phares se reflète dans ses vieux yeux aveugles.

— Cette fois, c'en est trop. Terminé ! s'exclame-t-il, furieux. Viens ici, ma fille, dit-il d'une voix douce en sifflant. Viens, Miss Dog. Qu'est-ce que tu fais dehors encore, hein ? Elle a oublié de fermer la porte ? Elle t'a laissée sortir et elle ne veut pas remuer son gros cul pour aller vérifier que tu es bien rentrée ? Son salopard de gendre t'a encore donné des coups de pied ?

Miss Dog a la queue basse, la tête penchée. Elle se couche à plat ventre comme si elle avait fait quelque chose de mal. Win la ramasse doucement et continue à lui parler, en se demandant si elle l'entend, puis il l'installe dans la voiture, redémarre et lui explique où il l'emmène, ce qui va se passer ensuite. Peut-être qu'elle l'entend, peut-être pas. La chienne lui lèche la main. Il se gare derrière chez Nana ; la nuit est claire, l'air bouge à peine, les carillons tintent doucement comme s'ils racontaient des secrets. Il ouvre la porte de derrière avec sa clé ; Miss Dog est à cheval sur son épaule, tel un sac de pommes de terre recouvert de poils.

— Nana ?

Il suit le bruit de la télé.

— Nana ? On a un nouveau membre dans la famille.

Voilà plus d'une heure que Sykes est au téléphone, à se faire renvoyer d'un ancien flic à un autre. Vingt-trois ans, c'est une éternité. Pour l'instant, personne dans la police d'Asheville ne se souvient de l'inspecteur Mark Holland.

Elle compose un nouveau numéro tandis qu'elle roule vers Knoxville. Des phares venant en sens inverse l'affolent et lui rappellent combien c'est moche de vieillir. Elle ne voit plus rien, elle n'arrive plus à lire un menu sans lunettes, et la nuit c'est encore pire. Foutues compagnies aériennes ! Foutus retards et annulations ! La dernière voiture de location restante, un

véhicule à quatre cylindres, possède autant de tonus qu'un veau marin.

— Je cherche à joindre l'inspecteur Jones, dit-elle à l'homme qui lui répond.

— Ça fait un bail qu'on m'a pas appelé comme ça, répond-il d'un ton aimable. À qui ai-je l'honneur ?

Elle se présente et ajoute :

— D'après ce que je sais, monsieur, vous étiez dans la police d'Asheville dans les années 1980 et je me demandais si vous vous souveniez d'un inspecteur nommé Mark Holland.

— Pas très bien, à vrai dire. Il était inspecteur depuis deux ou trois mois seulement quand il a été tué.

— Vous vous souvenez de ce qui lui est arrivé ?

— Je me souviens juste qu'il était allé à Charlotte, pour interroger un témoin dans une affaire de cambriolage, paraît-il. Si vous voulez mon avis, ce n'était pas un accident. Je pense plutôt qu'il ne voulait pas se suicider dans un endroit où l'un de nous aurait dû s'occuper de l'enquête.

— Vous savez pourquoi il aurait décidé de se suicider ?

— D'après ce que j'ai entendu dire, sa femme le faisait cocu.

Nana s'est endormie dans le canapé, vêtue de sa longue robe noire ; ses longs cheveux blancs sont étalés sur l'oreiller. À la télé, Clint Eastwood fait sa fête à un gars avec son gros et méchant revolver.

Win pose Miss Dog par terre et la chienne appuie immédiatement sa tête sur les genoux de Nana. Les animaux réagissent toujours de cette manière avec elle. La vieille femme ouvre les yeux, regarde Win et lui tend la main.

— Mon chéri.

Elle l'embrasse.

— Tu avais encore oublié de brancher ton alarme. Je suis donc obligé de te donner un chien de garde. Je te présente Miss Dog.

— Bienvenue, mon amie. (Elle caresse la chienne et lui tire délicatement les oreilles.) Ne t'en fais pas, Miss Dog. Elle ne te retrouvera pas ici. Cette vilaine femme, je la vois très nettement.

Elle aurait bien besoin de nouvelles dents, non ? Ne t'en fais pas, ma petite chérie, poursuit Nana d'un ton indigné en continuant à caresser Miss Dog, je sais m'occuper de ce genre de personnes.

Si vous voulez encourir la colère de Nana, maltraitez un animal, obligez-la à partir pour une de ses mystérieuses missions nocturnes, au cours de laquelle elle sèmera neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pennies dans le jardin d'une méchante personne, un tribut versé à la déesse Hécate, la vieille bique qui sait s'occuper des individus cruels.

Miss Dog s'endort rapidement sur les genoux de Nana.

— Elle a mal aux hanches, dit-elle. Elle a de l'arthrite. Et des problèmes de gencives. Elle souffre. Elle est dépressive. Cette grosse femme malheureuse, elle lui crie toujours après ; c'est une méchante personne, elle traite cette chienne comme elle se traite elle-même. C'est affreux. Pauvre petite ! (Elle caresse la chienne, qui s'est mise à ronfler.) Je suis au courant de tout, ajoute-t-elle en s'adressant à Win. Ils ne parlent que de ça à la télé, mais tu as eu raison. (Elle lui prend la main.) Tu le souviens de la fois où ton père a tabassé cet homme qui vivait à trois rues d'ici ? (Elle tend le doigt.) Il n'avait pas le choix.

Win n'est pas sûr de savoir de quoi elle parle, mais ce n'est pas la première fois. Le monde de Nana n'est pas toujours évident, ni logique.

— Tu avais quatre ans et le fils de cet homme en avait huit. Il t'a fichu par terre et il t'a flanqué des coups de pied en te traitant de noms horribles, et ton père aussi, des noms racistes. Quand ton père l'a appris, il est allé chez eux et voilà.

— C'est papa qui a commencé ?

— Non, ce n'est pas ton père. Mais il a fini. Ce sont des choses qui arrivent. Et tu as bien fait. Si tu retournes là-bas et si tu regardes partout, tu trouveras un couteau.

— Non, Nana. C'était une arme à feu.

— Il y a un couteau. Tu sais, ceux qui ont un truc sur le manche.

Elle le dessine dans le vide. Peut-être veut-elle parler d'un couteau avec une garde, comme un poignard.

— Regarde bien, ajoute-t-elle. L'homme que tu as tué, et tu ne dois pas t'en vouloir, était très méchant. Mais il y en a un autre. Pire encore. Maléfique. J'ai goûté le miel sur un *muffin* ce matin. Le Tennessee est un endroit pur avec un tas de braves gens, pas nécessairement une bonne politique, mais des gens bien. Les abeilles, elles, se fichent de la politique, alors elles se plaisent là-bas et elles sont heureuses de faire du miel.

Win rit et se relève.

— Je crois que je vais descendre en Caroline du Nord, Nana.

— Pas tout de suite. Tu as encore des choses à régler ici.

— Sois gentille, branche l'alarme.

— J'ai mes carillons. Et Miss Dog. Ce soir, la lune est alignée sur Vénus et elle est entrée en Scorpion. Les idées fausses abondent, mon chéri. Ta perception des choses est déformée, mais tout ça va changer. Retourne chez cette femme et tu trouveras ce dont je te parle, et autre chose. (Son regard se perd dans le vague.) Pourquoi est-ce que je vois une petite pièce avec des poutres apparentes ? Et un escalier étroit, peut-être en contreplaqué ?

— Probablement parce que je n'ai pas encore eu le temps de nettoyer ton grenier, répond Win.

CHAPITRE 11

Le lendemain matin, Sykes et le directeur de l'Académie, Tom, accroupis, se déplacent dans l'herbe comme des crabes pour ramasser du cuivre.

Sur le champ de tir de la police de Knoxville, tout le monde doit ramasser ses déchets et on attend de chacun qu'il se montre à la hauteur du privilège d'être admis à l'Académie. Assister aux cours est une obligation, cela va sans dire. Sykes a du sommeil en retard et elle déprime en regardant ses camarades, quinze hommes et femmes en pantalon bleu avec plein de poches, en polo et casquette, qui rapportent leurs armes et leurs munitions à la voiturette de golf. C'est la fin du cours de 8 heures du matin consacré à l'analyse des trajectoires et des éjections de douilles, qu'ils marquent avec de petits fanions orange avant de prendre des photos comme sur les scènes de crimes.

Sykes se senti humiliée, découragée ; elle est persuadée que les autres élèves la rejettent, qu'ils n'ont aucun respect pour elle. À leurs yeux, elle doit passer pour une dilettante qui pointe le bout de son nez uniquement quand il se passe des choses amusantes, comme tirer avec un AK-47, un Glock ou un fusil anti-émeute, pour dégommer ce qu'elle appelle les « vilains salopards » ; c'est ce qu'elle préfère car c'est beaucoup plus gratifiant de tirer sur un bandit en carton qui vous menace avec son arme que de viser une cible. Elle laisse tomber quelques douilles en cuivre dans le seau en plastique qu'elle partage avec Tom. L'air est humide et lourd ; au loin, les Smoky Mountains, fidèles à leur nom, sont dans la brume.

— Pour l'instant, ça ne donne pas une bonne image de la police de Knoxville.

Elle essaie d'expliquer ; la sueur lui coule dans les yeux.

— Hier, c'étaient les instruments contondants et les marques de coups, dit Tom en déposant une autre douille dans le seau.

— C'est drôle, fait Sykes en écartant des brins d'herbe pour ramasser des douilles. C'est comme ça qu'elle est morte. Avec un objet contondant. (Cling.) Et elle avait des traces de coups. (Cling.) Win dit qu'elle avait des trous dans la boîte crânienne, comme si quelqu'un l'avait frappée avec un marteau. (Cling.) Alors, d'une certaine façon, j'apprends, même si je loupe les cours.

— Vous avez manqué les décès par overdose. Les sévices sur enfants, poursuit Tom en avançant dans l'herbe et en jetant des douilles dans le seau.

— Vous savez bien que je rattraperai.

Elle n'est pas certaine d'y arriver et Win n'est pas là pour l'aider.

— Il le faut.

Tom se redresse et se cambre pour s'étirer le dos. Son visage juvénile est sévère, peut-être plus sévère qu'il ne le souhaiterait. Ce n'est pas le personnage insensible qu'il fait semblant d'être. Sykes le sait. Elle l'a vu avec ses enfants.

— Qu'avez-vous trouvé concernant la police, précisément ? demande-t-il.

Sykes lui décrit le sous-sol de Jimmy Barber ; elle lui parle du dossier qu'il n'aurait jamais dû emporter chez lui et qui a maintenant disparu ; elle lui résume cette enquête qui lui paraît incroyablement bâclée et maladroite, sur un meurtre d'une cruauté incroyable. Elle est un peu emphatique, mélodramatique ; elle espère qu'il comprendra combien ce qu'elle fait est important, au lieu de se focaliser sur ce qu'elle ne fait pas.

— Je ne veux pas causer de tort à qui que ce soit, ajoute-t-elle. Si je laisse tout tomber et que je m'en aille ?... Si Win et moi, on laisse tomber ?

— Ne lui cherchez pas d'excuses. Il pourra très bien se défendre tout seul. Si on le revoit un jour. Et c'est son enquête, Sykes. Ses supérieurs la lui ont confiée.

C'est peut-être son enquête, mais ce n'est pas l'impression que ça donne. Elle a le sentiment de se taper tout le boulot.

— Et ça ne jettera pas le discrédit sur la police de Knoxville. C'est une vieille histoire, Sykes. Le travail de la police a

considérablement changé en vingt ans. À l'époque, ils n'avaient que des techniques rudimentaires, rien à voir avec tout ça.

Il regarde ses étudiants autour d'eux.

— Je me dis que je ne peux pas laisser tomber et m'en aller.

— Les élèves de notre Académie n'ont pas pour habitude de laisser tomber quoi que ce soit, répond Tom d'un ton presque amical. Écoutez-moi. Demain, c'est les blessures par balle, on va travailler avec des mannequins en gélatine.

— Super.

Sykes adore tirer sur les « bonshommes en gelée », comme elle les appelle, encore plus que sur les « vilains salopards ».

— Ce n'est pas aussi crucial que d'autres sujets. Je peux laisser couler et trouver un autre moment pour vous emmener sur le champ de tir. Mais toute la semaine prochaine, c'est l'analyse des taches de sang. Ça, vous ne pouvez pas le louper.

Sykes ôte sa casquette bleu marine, essuie la sueur sur son front et regarde les autres étudiants qui se dirigent vers les vestiaires, vers leurs voitures, vers leur avenir.

— Je vous donne jusqu'à lundi, dit Tom.

— Rien, déclare Win en redescendant l'escalier en bois qui grince.

Il se souvient combien ce bruit lui semblait assourdissant quelques jours plus tôt seulement, au petit matin, lorsque toute sa vie avait basculé.

— Je vous l'ai dit. On a joué aux inspecteurs sérieusement, on a tout examiné, répond Sammy, assis dans un fauteuil à oreilles près d'une cheminée fermée par un panneau de verre fumé. Les autres parties de la maison n'étaient pas concernées. Ça colle avec ce qu'elle a raconté : il est entré derrière elle, il l'a obligée à monter dans sa chambre, et ça s'est arrêté là grâce à vous.

— Ce n'est pas tout, malheureusement.

Win regarde autour de lui. L'amour fétichiste de Lamont pour le verre ne se limite pas à son bureau. Win n'a jamais rien vu de semblable. Tous les luminaires sont du même genre que le lustre qu'il a brisé dans la chambre : un croissant de lune

exotique suspendu à une chaîne en fer forgé, peint de couleurs vives et signé Ulla Darni. Ça doit coûter les yeux de la tête. La table de la salle à manger est elle aussi en verre, et partout il y a des coupes et des figurines en verre, des miroirs et des vases.

— Vous m'avez compris, reprend Sammy en se levant lentement, dans un soupir, comme si la fatigue l'empêchait de se mouvoir. Oh, la vache ! J'aurais besoin d'un dos tout neuf. Alors, vous êtes satisfait ? On peut y aller maintenant ?

— Elle a un garage, lui rappelle Win.

— On y est allés. Il n'y a rien.

— Je n'y suis pas allé, moi.

— Libre à vous, dit Sammy en haussant les épaules et ils ressortent tous les deux.

À la fin des années 1800, le garage en brique avec un toit d'ardoise, un peu fatigué aujourd'hui et à moitié dissimulé par les branches basses d'un vieux chêne, abritait sans doute une calèche. Sammy retrouve les clés ; il s'aperçoit alors que la serrure est cassée, elle a été forcée.

— Ce n'était pas comme ça la fois d'avant...

Sammy dégage son arme. Win a déjà sorti la sienne. Sammy ouvre la porte d'un coup de coude et le battant va heurter le mur à l'intérieur. Il baisse son arme et la range dans son holster. Win baisse son 357 et s'arrête sur le seuil pour regarder autour de lui. Il remarque des taches d'essence sur le sol en béton et des traces de pneus. Rien d'étonnant dans un garage. Des outils de jardinage et de bricolage sont accrochés à des panneaux alvéolés ; dans un coin se trouvent une tondeuse à gazon, une brouette et un bidon d'essence de cinq litres en plastique, à moitié rempli.

— Je n'ai pas l'impression que le bidon d'essence venait d'ici, fait remarquer Sammy.

— Je ne l'ai jamais pensé, répond Win. Quand vous projetez de mettre le feu quelque part, généralement vous apportez votre combustible.

— Sauf si c'est un coup monté par quelqu'un de la maison, genre problème domestique. J'en ai vu, croyez-moi.

— Ce n'est pas le cas ici. Roger Baptista n'était pas un « problème domestique », certainement pas, dit Win en

observant une corde qui pend à une des poutres du plafond : un escalier escamotable.

— Vous avez regardé là-haut ? demande-t-il.

Sammy lève les yeux pour suivre le regard de Win.

— Non.

Les fenêtres de l'imposante demeure de style Tudor étincellent au soleil ; la Tennessee River, d'un bleu éclatant, serpente avec grâce dans les deux directions, aussi loin que porte le regard de Sykes. Elle descend de sa vieille VW Rabbit, en songeant qu'elle doit ressembler à un agent immobilier d'un certain âge, inoffensif, vêtu d'un tailleur-pantalon en jean.

L'homme d'affaires qui vit dans la maison où Vivian Finlay a été assassinée est absent, Sykes s'est renseignée. Elle se demande si quelqu'un a pris la peine de lui dire que vingt ans plus tôt une femme de soixante-treize ans a été battue à mort à l'intérieur de cette demeure chic. S'il le sait, il s'en fiche certainement. Incroyable. Sykes, elle, ne pourrait pas vivre dans une maison où une personne a été assassinée, même si on la lui donnait. Elle entreprend de faire le tour, en essayant de comprendre comment le meurtrier de Mme Finlay est entré.

Il y a la porte principale et, des deux côtés de la maison, plein de fenêtres, mais elles sont petites et Sykes a du mal à imaginer quelqu'un passer par une fenêtre dans ce quartier, en pleine journée. Une deuxième porte, proche de l'arrière de la maison, semble donner directement sur le sous-sol. Face au fleuve, il y a une troisième porte flanquée de deux fenêtres qui laissent voir une belle cuisine ultramoderne avec des appareils électroménagers en acier, beaucoup de carreaux et de granit.

Immobile dans le jardin derrière la maison, Sykes admire les fleurs et les arbres touffus, le muret de pierres, puis l'appontement et l'eau. Elle suit du regard un canot à moteur qui passe dans un vrombissement en tirant un surfeur. Elle appelle un numéro qu'elle a enregistré sur son téléphone portable pendant qu'elle venait ici, après un cours à l'Académie qui était peut-être le dernier auquel elle assisterait.

— *Country club* de Sequoyah Hills, dit une voix polie.

— Passez-moi le secrétariat, je vous prie, demande Sykes et on transfère son appel. Allô, Missy ? C'est encore moi, l'agent spécial Delma Sykes.

— Je peux déjà vous dire une chose, répond Missy. Vivian Finlay a été membre d'avril 1972 à octobre 1985...

— Octobre ? Elle est morte en août, s'étonne Sykes.

— Sans doute que sa famille n'a pas annulé son inscription immédiatement. Ce sont des choses qui peuvent prendre du temps ; les gens n'y pensent pas.

Sykes se sent bête. Qu'est-ce qu'elle y connaît aux *country clubs* ou au fait d'appartenir à quoi que ce soit ?

— Elle avait une carte de membre titulaire, précise Missy. Ça inclut le tennis et le golf.

— Qu'y a-t-il dans son dossier à part ça ? demande Sykes, assise sur le muret.

Elle songe qu'elle aimerait bien pouvoir contempler une étendue d'eau sans violer une propriété privée ou partir en vacances. Ça doit être formidable d'avoir assez d'argent pour pouvoir s'offrir une rivière.

— Pardon ?

— Je pense à quelques vieilles factures détaillées qui pourraient indiquer ce qu'elle achetait et ce qu'elle faisait, éventuellement. Par exemple, est-ce qu'elle a acheté une tenue de tennis au *pro shop* ?

— On conserve tous les documents de ce type, mais ils ne sont pas ici. Nous avons des archives...

— Il me faut ses vieilles factures, toutes celles de l'année 1985.

— Punaise, il va falloir fouiller dans vingt ans de paperasses. Ça risque de prendre...

Sykes entend un soupir de désespoir au bout du fil.

— Je vous aiderai à chercher, dit-elle.

Le haut du garage de Lamont a été aménagé en petit studio. Il ne semble guère avoir servi, exception faite de marques et d'un peu de terre laissés par des pieds sur la moquette marron

foncé. D'assez grands pieds, note Win. Deux empreintes différentes.

Sur les murs peints en beige sont accrochées plusieurs reproductions signées, représentant des voiliers et des paysages marins. Un lit à une place est recouvert d'un dessus-de-lit marron. Il y a également une table de chevet, une petite commode, une chaise pivotante et un bureau sans rien dessus, à l'exception d'un buvard, d'une lampe en verre verte et d'un coupe-papier en cuivre qui ressemble à un poignard. Tous les meubles sont en bois bon marché. La petite salle de bains attenante, dotée d'un lave-linge/sèche-linge, parfaitement propre et bien rangée, semble inutilisée elle aussi, à l'exception, évidemment, des empreintes de chaussures sur la moquette.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé là-haut ? s'écrie Sammy, au pied de l'escalier escamotable en contreplaqué. Vous voulez que je monte ?

— Non, inutile. Il n'y a pas assez de place, répond Win en regardant par l'ouverture de la trappe le crâne grisonnant de l'inspecteur. Je n'ai pas l'impression que quelqu'un ait séjourné ou travaillé ici. Ou alors il a fait un grand ménage avant de partir. Par contre, une ou plusieurs personnes sont montées pour jeter un coup d'œil.

Win sort une paire de gants en latex de sa poche, les enfile et entreprend d'ouvrir les tiroirs, tous. Puis il se met à quatre pattes pour regarder sous la commode et sous le lit ; une petite voix lui dit de fureter partout, sans trop savoir pourquoi, ni ce qu'il cherche, sauf que si quelqu'un a séjourné ici, le studio a été entièrement nettoyé depuis. Pourquoi ? Et qui a forcé la serrure du garage ? Quelqu'un est-il venu ici depuis que Lamont a failli être assassinée, et, si oui, que cherchait cette personne ? Il ouvre la porte de la penderie, il inspecte les placards sous l'évier de la kitchenette et sous le lavabo de la salle de bains. Planté au centre de la pièce principale, il regarde autour de lui encore une fois, et son attention est attirée par le four. Il s'en approche et ouvre la porte.

Sur la grille du bas est posée une grosse enveloppe en papier kraft, portant l'adresse du bureau du procureur et l'adresse de l'expéditeur à Knoxville écrites à la main. Elle est affranchie

avec de nombreux timbres, bien plus que nécessaire, collés de travers, précipitamment sans doute.

— Bon Dieu !

L'enveloppe a été ouverte de manière bien nette. Le regard de Win revient se poser sur le coupe-papier, sur le bureau, celui qui ressemble à un poignard. Il sort de l'enveloppe un épais dossier fermé par des élastiques.

— C'est une plaisanterie ! s'exclame-t-il.

Les pas de Sammy résonnent dans l'escalier escamotable.

— Le dossier ! Elle l'avait depuis le début. (Soudain, il a un doute.) Ou, du moins, quelqu'un savait où il était.

— Hein ?

Le visage hébété de Sammy apparaît par l'ouverture de la trappe.

— Le dossier de l'affaire Finlay.

Sammy se tient à la corde qui sert de rampe ; il ne monte pas plus haut.

— Hein ? répète-t-il.

Win lui montre le dossier.

— Elle l'avait depuis trois mois ! Avant que je commence les cours à l'Académie, avant même qu'elle m'annonce mon départ. Bon Dieu !

— Ça ne tient pas debout. Si la police de Knoxville lui a envoyé le dossier, ils vous l'auraient dit quand vous avez commencé à le chercher, non ?

— Il n'y a pas le nom de l'expéditeur, fait Win en retournant l'enveloppe encore une fois. Uniquement une adresse, qui ne me dit rien. Le cachet de la poste date du 10 juin. Code postal 37921, c'est le secteur de Western Avenue-Middlebrook Pike. Attendez...

Il appelle Sykes, il obtient la réponse à sa question et le calme l'envahit, comme chaque fois que tout se met en place. L'adresse de l'expéditeur est celle de Jimmy Barber.

— On dirait que sa mégère a fouillé le sous-sol bien avant toi, dit-il à Sykes. Elle a envoyé le dossier Finlay chez Lamont ; il était caché dans un four.

— Quoi ? Cette vieille salope m'a menti !

— Pas forcément. Tu lui as dit exactement ce que tu cherchais ? demande Win.

Silence.

— Sykes ? Tu es toujours là ? Tu le lui as dit ?

— Euh, pas exactement.

À 11 h 30, il gare la vieille Buick de Nana derrière chez elle. Il découvre les carillons en plein jour : les longs tubes creux dansent dans les arbres et sous l'avant-toit, moins magiques qu'en pleine nuit.

Une autre voiture est arrêtée près du panier de basket, presque dans les fourrées, une vieille Miata rouge. Il a besoin d'un téléphone fixe, mais il hésite à utiliser celui de son appartement. Il a un pressentiment et il a décidé de s'y fier. Ce n'est pas idiot d'imaginer que des policiers, ou quelqu'un qui n'hésite pas à forcer des serrures, puissent patrouiller dans son quartier. Après avoir frappé à la porte de derrière, il entre dans la cuisine, où il trouve Nana assise en face d'une jeune femme à l'air bouleversé ; elle est en train de répartir un jeu de tarot en trois tas. Nana a fait une infusion, la spécialité de la maison, avec des bâtons de cannelle et des zestes de citron. Il remarque le pot de miel du Tennessee sur le comptoir, et la cuillère juste à côté.

— Devine ce qu'on a goûté, mon chéri, lui dit Nana en prenant une carte. Ton miel fabriqué par des abeilles joyeuses. Je te présente Suzy. On s'occupe de son mari, qui ne s'estime pas concerné par l'injonction du tribunal.

— Il a déjà été arrêté ? demande Win à Suzy, une femme d'une vingtaine d'années au visage fin, gonflé par les pleurs.

— Mon petit-fils est inspecteur de police, déclare fièrement Nana avant de boire une gorgée de thé, tandis qu'un bruit de griffes sur le plancher précède l'entrée de Miss Dog.

Win s'assoit par terre et caresse la chienne, qui veut qu'on lui gratte le ventre.

— Oui, deux fois, répond Suzy. Mais ça ne sert à rien. Matt paie sa caution et il sort. Et il débarque comme hier soir, chez ma mère. Il m'attend derrière la haie et il surgit devant moi au

moment où je descends de voiture. Il va me tuer, un jour. J'en suis sûre. Les gens ne comprennent pas.

— On va s'occuper de ça, déclare Nana.

Win demande à Suzy où vit sa mère, tout en remarquant que l'état de Miss Dog s'est considérablement amélioré. Ses yeux aveugles semblent remplis de lumière. On dirait qu'elle sourit.

— Au bout de la rue, répond Suzy avec, dans la voix, une note d'interrogation. Vous devriez le savoir, ajoute-t-elle en regardant Miss Dog.

Win comprend. La mère de Suzy est la maîtresse de la chienne. Logique.

— Miss Dog restera ici, déclare-t-il d'un ton catégorique.

— Je m'en fiche. Je ne dirai rien. Maman est horrible avec elle. Matt, c'est encore pire. J'ai dit à maman la même chose que vous : elle va se faire écraser un de ces jours.

— Miss Dog se porte comme un charme, intervient Nana. Cette nuit, elle a dormi dans mon lit avec les deux chats.

— Votre mère ne vous protège pas de Matt ?

Win se relève.

— Elle peut rien. Il passe devant chez elle en voiture tant qu'il veut. Il entre si ça lui chante. Elle ne fait rien.

Win se rend dans le salon pour téléphoner. Il s'assoit au milieu des cristaux et du bric-à-brac mystique de sa grand-mère et demande à parler au Dr Reid, un généticien qui travaille pour le laboratoire californien chargé d'analyser les vêtements ensanglantés de l'affaire Finlay. On lui répond que le Dr Reid est en réunion ; il pourra rappeler Win dans une demi-heure. Celui-ci ressort de la maison et marche en direction du domicile de Miss Dog, son ancien domicile plus exactement. Il a déjà vu le dénommé Matt, il en est certain : petit, gros, avec plein de tatouages partout, le genre brute épaisse.

Son portable sonne. C'est Sykes.

— Ne me dérange pas. Je suis sur le point de me battre, dit-il.

— Dans ce cas, je serai brève.

— Tu n'as pas le sens de l'humour aujourd'hui ?

— Je ne voulais pas t'en parler, mais si toi et moi, on n'est pas de retour en classe lundi, on est virés de l'Académie.

Elle sera plus déçue que lui. La police du Massachusetts possède sa propre équipe d'experts ; ils n'ont pas besoin de Win pour aller collecter des indices sur les scènes de crimes, et pour le moment il se fiche pas mal de devenir directeur du laboratoire de la police ou quoi que ce soit d'autre. Soudain, il se dit qu'il a peut-être perdu son enthousiasme car il devine que, si on l'a envoyé dans cette école, c'était uniquement pour le piéger en l'obligeant à enquêter sur l'affaire Finlay ; on s'est servi de lui pour des raisons personnelles, politiques et, pour l'instant, inconnues. Et il ne sait plus qui se cache derrière tout ça.

— Win ? dit Sykes.

La maison est en vue, à une centaine de mètres sur la gauche ; une camionnette Chevrolet blanche est arrêtée dans l'allée.

— Ne t'en fais pas, répond-il. J'arrangerai ça.

— Tu ne peux rien arranger ! Je vais me retrouver dans la merde, je vais sans doute me faire virer du TBI ! Arrête donc de dire que tu vas arranger ce que tu ne peux pas arranger, Win !

— Je t'ai dit que je m'en occuperais, répond-il en pressant le pas au moment où Matt, ce minable stupide et arrogant, émerge de derrière la maison pour se diriger vers la camionnette.

— Il faut que je te dise autre chose, reprend Sykes d'un ton abattu. J'ai interrogé Mme Barber la Zone. Elle était encore bourrée, soit dit en passant. Et tu avais raison.

— Alors ?

Win se met à trotter.

— Elle a envoyé le dossier au bureau du procureur il y a environ deux mois. Un type l'a appelée, paraît-il, il avait l'air assez jeune, plutôt mal élevé, il lui a donné des instructions. Elle ne m'en a pas parlé car je ne lui ai pas posé la question ; elle dit qu'un tas de gens l'appellent pour un tas de trucs. Je suis désolée.

— Faut que je te laisse, conclut Win en s'élançant à toutes jambes.

Il retient la portière de la camionnette au moment où elle va se refermer. La grosse brute épaisse le regarde, l'air surpris et furieux.

— Virez vos sales pattes de ma bagnole !

Il est cruel, stupide, et il pue la bière et le tabac ; son haleine empeste tellement que Win la sent en ouvrant la portière en grand. Il se plante devant le siège du conducteur. Il plonge son regard dans les petits yeux pervers du mari de Suzy, ce bon à rien qui devait traîner dans le coin en attendant qu'elle revienne, ne serait-ce que pour lui flanquer la frousse.

— Vous êtes qui et qu'est-ce que vous voulez ? beugle Matt.

Win se contente de le regarder fixement ; c'est un truc qu'il a appris il y a longtemps, dans la cour de l'école, quand il était devenu plus costaud, quand il en avait assez d'être le souffredouleur. Plus vous regardez quelqu'un fixement sans rien dire, plus l'autre a peur. De fait, les yeux de Matt semblent rapetisser, comme des petits crabes qui s'enfoncent dans le sable pour se cacher. Il ne joue plus les caïds. Win ne bouge pas ; il continue à bloquer la portière tout en fixant le type.

— Vous êtes givré, mec, dit Matt qui commence à paniquer.

Silence.

— Allez, barrez-vous. J'ai rien fait à personne !

Il postillonne en parlant ; il a tellement peur qu'il est sur le point de faire dans son pantalon.

— Silence.

Puis Win dit :

— Il paraît que tu t'amuses à filer des coups de pied aux chiens et à maltraiter ta femme.

— C'est des mensonges !

Silence.

— Celui qu'a dit ça, c'est un menteur !

Silence.

— Souviens-toi bien de mon visage, poursuit Win très calmement, le regard figé, sans une trace d'émotion. Si tu recommences à embêter Suzy ou si tu fais souffrir un animal, ce visage sera le dernier que tu verras.

CHAPITRE 12

Win apprend la frustrante nouvelle : les analyses d'ADN ne sont pas encore terminées. Il explique qu'il y a urgence et demande dans combien de temps elles seront prêtes. Dans un jour ou deux peut-être. Il demande ensuite ce qu'apporteraient les résultats, exactement.

— Un historique généalogique, explique le Dr Reid au téléphone. La recherche est fondée sur quatre grands groupes ancestraux biogéographiques : africain sub-saharien, indoeuropéen, est-asiatique et amérindien, ou bien un mélange.

Win est assis dans le fauteuil préféré de Nana, près de la fenêtre ouverte ; les carillons tintent en douceur, avec grâce.

— ... une technologie basée sur les PNS, poursuit le Dr Reid, les polymorphismes nucléotidiques simples. C'est différent de l'analyse d'ADN traditionnelle, qui exige d'étudier des millions de paires de gènes quand on recherche des correspondances. En gros, nous nous intéressons à quelque deux mille marqueurs d'ascendance...

Win écoute un savant typique se perdre typiquement dans un flot d'explications et délirer sur la énième version d'un appareil quelconque précis à 99,99 %, sur un test permettant de connaître la couleur des yeux d'un être humain à partir de l'ADN, avec une précision de l'ordre de 95 %, sur la Harvard Medical School et le contrat passé avec le laboratoire pour mettre au point un médicament contre l'anémie...

— Oh ! (Win cesse de se balancer dans son fauteuil.) Que viennent faire les médicaments là-dedans ?

— La pharmacogénétique. Lorsqu'on a commencé à établir des profils d'ascendance, ce n'était pas pour enquêter sur des affaires criminelles. L'objectif premier, c'était d'aider des laboratoires pharmaceutiques à déterminer comment la génétique pouvait servir à mettre au point des médicaments.

— Vous avez un projet avec la Harvard Medical School ?

Win a un nouveau pressentiment, très fort.

— Peut-être avez-vous entendu parler du Prohémogène ? Pour le traitement de l'anémie accompagnée d'une insuffisance rénale, la chimiothérapie contre le cancer et le sida soigné par zidovudine. Cela peut réduire les transfusions sanguines.

Une brise agite les arbres derrière la fenêtre de Nana et le tintement des carillons s'amplifie.

— Docteur Reid, dit Win, voudriez-vous m'indiquer quand vous avez reçu les échantillons dans l'affaire Finlay ?

— Il y a deux mois environ, je crois.

— C'est si long que ça ?

— Théoriquement, il faut entre cinq jours et une semaine, mais c'est une question de priorité. En ce moment, on effectue des analyses d'ADN pour une centaine d'affaires criminelles en cours, dont plusieurs cas de violeurs multirécidivistes et de *serial killers*. On m'a dit qu'il n'y avait pas d'urgence.

— Oui, évidemment. Ça date d'il y a vingt ans. Sans doute que l'homme dont on parle ne tue plus personne.

— Ce n'est pas un homme. La première chose qu'on fait, c'est une simple analyse standard, ce qui nous donne le sexe de la personne à partir d'un des marqueurs. Les deux échantillons d'ADN appartiennent l'un et l'autre à des femmes.

— Les deux ? Pardon ?

Des échantillons provenant de parties de vêtements en contact avec le cou, les aisselles ou l'entrejambe, là où on a le plus de chances de trouver des cellules de sueur ou de peaux mortes, nous ont donné le profil d'une femme possédant un ADN différent de celui des taches de sang, dont nous avons toujours supposé qu'il était celui de la victime, et c'est bien le cas. Là-dessus, au moins, ils ne se sont pas trompés à l'époque.

Le bâtiment où le *country club* conserve des dizaines d'années d'archives est un imposant ensemble de structures en parpaings reliées les unes aux autres comme des wagons de train sur un hectare de terrain.

Bien que ces structures soient climatisées, il n'y a pas de lumière et Sykes doit promener le faisceau de sa lampe

électrique sur les cartons, pendant que Missy consulte son inventaire pour savoir ce qu'ils contiennent.

— E3, lit Sykes sur une boîte.

— Novembre 1985, répond Missy. On approche.

Elles continuent d'avancer. On étouffe là-dedans, c'est plein de poussière, et Sykes en a marre de fouiller au milieu des vieux cartons, dans le noir, pendant que Win se balade en Nouvelle-Angleterre pour faire Dieu sait quoi.

— E8, lit-elle.

— Juin 1985. Apparemment, les boîtes sont un peu déclassées.

— Vous savez quoi ? décide Sykes en soulevant une lourde boîte sur une des étagères métalliques. On va prendre tous ceux de l'année.

Le concierge de l'immeuble en brique, classé, de Beacon Hill n'est pas disposé à accéder à la requête de Win, qui souhaite débarquer à l'improviste chez Lamont.

— Je regrette, monsieur, dit le vieux bonhomme en uniforme gris qui passe ses journées à s'ennuyer derrière un bureau, sans doute en lisant le journal comme l'indique la pile de quotidiens sous sa chaise. Je dois d'abord la prévenir. Comment vous appelez-vous ?

Pauvre crétin ! Tu viens de me confirmer qu'elle est chez elle.

— Très bien. Vous ne me laissez pas le choix.

Avec un soupir, Win glisse la main dans la poche intérieure de sa veste pour sortir son portefeuille, qu'il ouvre d'un geste du poignet sous le nez du gardien afin de lui montrer son insigne.

— Je compte sur votre entière discrétion. Il s'agit d'une enquête extrêmement sensible.

Le gardien prend le temps d'examiner l'insigne de Win et sa pièce d'identité, puis il l'observe de près, avec sur le visage quelque chose d'indéfinissable, peut-être un soupçon d'excitation.

— Vous êtes le ?... Le gars dont on parle dans le journal. Je vous reconnais maintenant.

— Je ne peux rien en dire.

— Si vous voulez mon avis, vous avez bien fait ! Parfaitement. Les gamins de nos jours, c'est des voyous et des bons à rien.

— Je ne peux rien en dire, répète Win au moment où une femme d'une cinquantaine d'années entre dans le hall, vêtue d'un ensemble jaune griffé, une Chanelienne, comme Win surnomme ces femmes riches qui exhibent leurs énormes doubles C.

— Bonjour, madame.

Le concierge la salue poliment d'un hochement de tête ; c'est tout juste s'il ne s'incline pas.

Après avoir ignoré l'existence de Win, elle s'arrête et se retourne brutalement, le fixe des yeux sans aucune gêne et lui sourit ; elle joue le jeu de la séduction. Il lui rend son sourire et la regarde se diriger vers l'ascenseur.

— Je vais monter avec elle, dit-il au concierge.

Sans lui laisser le temps de protester, il traverse le hall à grandes enjambées tandis que la porte en cuivre lustré de l'ascenseur s'ouvre, et il monte à bord du vaisseau en acajou qui va l'emporter pour une mission que Monique Lamont risque fort de ne pas apprécier ni oublier.

— Il faut vraiment qu'ils remplacent cet ascenseur ! Combien de fois devrai-je le leur répéter ? Comme si la copropriété n'avait pas les moyens de s'en payer un neuf, dit la Chanelienne en appuyant sur le bouton du huitième étage tout en regardant Win, comme s'il participait à un défilé de mode et qu'elle avait envie de tout acheter.

L'ascenseur grince, tel le *Titanic* en train de sombrer. Lamont réside dans cet immeuble, mais nul ne sait dans quel appartement, semble-t-il. Son nom ne figure nulle part.

— Vous habitez ici ? Je ne crois pas vous avoir déjà vu, lance la Chanelienne.

— Je viens voir quelqu'un, répond Win en regardant les boutons de l'ascenseur d'un œil perplexe. Elle m'a dit l'appartement au dernière étage, mais il y en a deux, j'ai l'impression. À moins que ce ne soit...

Il se met à fouiller dans ses poches, comme s'il cherchait un bout de papier.

L'ascenseur s'arrête. La porte prend son temps pour s'ouvrir. La Chanelienne ne bouge pas ; elle adopte un air songeur et fait :

— Si vous me dites qui vous venez voir, peut-être que je pourrai vous aider.

Win se racle la gorge et se penche vers la femme ; son parfum lui transperce les sinus comme un pic à glace. À voix basse, il lui glisse :

— Monique Lamont. Mais ça doit rester confidentiel.

Le regard de la quinquagénaire s'illumine et elle hoche la tête.

— Dixième étage, côté sud. Mais elle n'habite pas ici. Elle vient de temps en temps. Souvent. Sans doute pour être tranquille. Chacun a droit à sa vie privée. (Elle le fixe avec insistance.) Si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous la connaissez ?

— Plus ou moins. Difficile de la louper. Et les gens parlent. Et vous ? Votre visage dit quelque chose.

Win tend le bras pour empêcher la porte de se refermer.

— Beaucoup de gens me disent ça. Je vous souhaite une bonne fin de journée.

La Chanelienne n'aime pas qu'on la congédie ; elle sort et s'éloigne sans se retourner. Win prend son portable pour appeler Sammy :

— Rendez-moi un service. L'appartement de Lamont... (Il lui donne l'adresse.) Découvrez à qui il appartient et qui le loue.

Il sort au dixième et se retrouve face à deux portes disposées de part et d'autre d'un petit hall en marbre. Il sonne au 10 S. Il est obligé de recommencer deux fois avant que la voix de Lamont, méfiante, résonne de l'autre côté.

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Win. Ouvrez, Monique !

Des verrous claquent et la lourde porte en bois s'ouvre. Lamont a une tête à faire peur ; on dirait qu'elle sort de la douche.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vous n'aviez pas le droit de venir ici, grogne-t-elle en repoussant les cheveux humides qui lui tombent sur les yeux. Comment êtes-vous entré ?

Il passe devant elle, s'arrête sous un lustre en baccarat et regarde autour de lui les moulures et les lambris en bois ancien.

— Chouette appart que vous avez là, commente-t-il. Combien ça vaut ? Deux millions ? Quatre ou cinq ? Six ?

Assise dans le bureau d'un club dont elle n'aura jamais les moyens d'être membre, Sykes se demande si Vivian Finlay se croyait supérieure à tout le monde et si elle l'aurait considérée avec mépris, comme une pauvre empotée de la campagne ignorant sans doute quelle fourchette utiliser pour manger la salade. La vérité au sujet des personnes assassinées, c'est que beaucoup d'entre elles ne sont pas sympathiques.

Elle épluche des papiers et elle est arrivée au mois de mai. Jusqu'à présent, elle a appris que Mme Finlay était une femme très active, elle jouait au tennis jusqu'à trois fois par semaine, et ensuite elle déjeunait au *country club*. À en juger par le montant de l'addition, elle ne mangeait jamais seule et elle avait pour habitude de payer la note. Elle dînait au club également un ou deux soirs par semaine et elle aimait bruncher le dimanche. Là encore, d'après le montant des factures, elle ne dînait pas seule.

Mme Finlay était manifestement d'une grande générosité, et Sykes devine que la raison de ces largesses ne résidait pas dans le désir de faire étalage de sa fortune, car il était peu probable que ses invités aient eu des problèmes de fin de mois, pas dans ce club. Plus vraisemblablement, la vieille femme faisait partie de ces gens qui prennent l'addition à la fin de chaque repas car ils aiment avoir l'air importants, ils aiment commander, contrôler les autres ; ce sont des gens très fiers ; ce sont eux qui ont toujours donné à Sykes l'impression d'être une fille simple et insignifiante. Elle a fréquenté un tas d'hommes comme ça, et elle se dit que Win est très différent de tous ceux qu'elle a connus.

Comme l'autre soir, au Tennessee Grill, quand ils avaient regardé tous les deux le soleil se coucher sur le fleuve, au cours de cette soirée spéciale accompagnée de gros *cheeseburgers* et de bière ; l'espoir la rongait, elle se disait que peut-être il était attiré par elle comme elle était attirée par lui. Comme elle l'est

toujours. Elle ne peut pas le nier, même si elle ne cesse de penser que ça va disparaître. Ce soir-là c'était à son tour d'inviter, et elle l'avait fait car, contrairement à la plupart des hommes, Win s'en fiche. Non pas qu'il soit radin, il ne l'est pas. Il est généreux et gentil, mais il est pour la parité : les deux personnes doivent « avoir le sentiment d'être à égalité et partager le plaisir de donner », voilà comment il explique ça. Win pratique l'alternance. Sur le champ de tir, pour conduire, pour payer l'addition ou même pour parler, il est aussi équitable que possible.

Sykes commence à éplucher les documents du mois de juillet et elle sent monter l'excitation en remarquant que, en plus des heures de tennis et des repas de Mme Finlay, une « personne invitée » a joué au tennis et au golf au *Country club*. Sykes ignore qui était cette « personne invitée », peut-être s'agissait-il d'une personne différente à chaque fois, mais elle remarque que sur une période de quinze jours presque deux mille dollars ont été dépensés au *pro shop* en « vêtements » et débités sur le compte de Mme Finlay. Sykes attaque le mois d'août.

Le 8 du mois, le jour où Mme Finlay a été assassinée, une « personne invitée » a joué au tennis, seule apparemment, car il y a une facture pour la location d'un lanceur de balles, un appareil manifestement jamais utilisé par Mme Finlay, beaucoup trop sociable. Ce même jour, une « personne invitée » a dépensé presque mille dollars au *pro shop*, débités sur le compte de Mme Finlay.

Il n'y a rien entre Lamont et Win, excepté une table ancienne et un peignoir en soie rouge.

Il est presque 19 heures, le soleil est orange, enflammé, une bande de ciel rose s'étend à l'horizon ; la fenêtre ouverte laisse entrer un air doux.

— Habillez-vous, lui dit-il pour la troisième fois. S'il vous plaît. Nous sommes deux professionnels, deux collègues qui discutent. Continuons comme ça.

— Vous n'êtes pas ici parce que nous sommes collègues. Et je suis chez moi, dans mon appartement, je m'habille comme je veux.

— En fait, ce n'est pas votre appartement. Sammy a eu une petite conversation avec le gérant. Apparemment, le directeur du laboratoire gagne bien sa vie.

Elle ne répond pas.

— Monique ? D'où Huber tire-t-il tout cet argent ?

— Posez-lui la question.

— Pourquoi habitez-vous chez lui ? Il y a quelque chose entre vous ?

— Je suis plutôt à la rue en ce moment. Finissons-en, voulez-vous ?

— Très bien. Nous y reviendrons. (Win se penche en avant et appuie son coude sur la table.) Je peux parler en premier ou vous donner une chance de me dire la vérité.

— Oui, collègues comme vous dites. (Elle le regarde droit dans les yeux.) Vous allez me lire mes droits ensuite ? Puisque vous semblez croire que j'ai commis un crime.

— La vérité. Vous êtes dans de sales draps. Je ne peux pas vous aider si vous ne me dites pas la vérité.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Le studio au-dessus de votre garage. Qui l'habite ?

— Vous avez demandé un mandat de perquisition avant de débarquer là-bas ?

— Votre maison est une scène de crime. Du sol au plafond. Je n'ai pas besoin de vous l'expliquer.

Elle prend un paquet de cigarettes, le secoue pour en faire sortir une, ses mains tremblent. C'est la première fois que Win la voit fumer.

— Quand êtes-vous montée dans ce studio au-dessus du garage pour la dernière fois ? demande-t-il.

Elle allume la cigarette et aspire une longue bouffée ; elle a la courtoisie de recracher la fumée sur le côté et non pas au visage de Win.

— De quoi voulez-vous m'accuser ?

— Allons, Monique ! Je n'ai rien contre vous.

— On dirait pourtant.

Elle fait glisser un cendrier vers elle.

— Je vais vous aider, dit Win en essayant une autre approche. J'entre dans votre garage par la porte latérale, dont la serrure, soit dit en passant, a été forcée.

Elle recrache la fumée, tapote sa cigarette pour faire tomber la cendre. Une lueur de peur se transforme en colère.

— Et je vois des traces indiquant qu'une voiture se trouvait là : des traces de pneus et de la boue. Ça remonte sans doute à la dernière fois qu'il a plu. C'est-à-dire le soir où on vous a agressée.

Elle l'écoute en fumant.

— Je découvre l'escalier escamotable, je monte et je trouve un studio pour les invités. Il semble inutilisé, à l'exception des traces de pas sur la moquette.

— Et, bien évidemment, vous avez tout mis sens dessus dessous, dit-elle en se renversant dans son fauteuil, semblant l'inciter à la regarder comme il ne devrait pas le faire.

— Dans ce cas, qu'est-ce que j'ai découvert ? Dites-le-moi.

— Aucune idée, répond-elle.

CHAPITRE 13

Lamont fait tomber la cendre de sa cigarette et recrache la fumée ; ses yeux ne quittent pas ceux de Win ; son peignoir n'est qu'un simple voile rouge sur sa peau nue, serré à la taille et laissant voir son décolleté.

— Tous ces labos ultrasophistiqués avec lesquels vous traitez en Californie, dit Win. Il y a énormément d'argent en jeu dans les biotechnologies et l'industrie pharmaceutique. C'est un gigantesque potentiel pour la fraude et les escroqueries. C'est curieux comme ce genre de choses se transmet d'une personne à une autre, comme une maladie. Parfois, des gens bien se retrouvent contaminés.

Elle l'écoute toujours en fumant et en le regardant, avec cette lueur déstabilisante dans les yeux.

— Vous entendez ce que je vous dis ? s'exclame-t-il.

— Vous allez jouer au méchant flic maintenant, Win ?

— Ça ne marchera pas. Je connais la technique mieux que vous.

— Vous croyez que vous pouvez me faire ça ? Accepter qu'on m'envoie dans le Tennessee, puis me faire revenir ici dare-dare pour que j'enquête sur cette affaire qui n'est qu'un coup de pub ? Une lettre de menaces. Une déclaration laissant entendre que je n'aurais pas agi en état de légitime défense... Comment avez-vous pu me faire ça ? Quel genre de personne est capable de faire ça ?...

— J'ai suggéré qu'il fallait enquêter sur ce coup de feu. C'était une suggestion faite par un procureur qui observe les règles. (Elle le regarde fixement.) J'ai suivi la procédure.

— Oui, c'est ça. Vous et vos règles. Vous et votre ego, vos machinations. Un dossier de la police qui disparaît, le dossier d'une affaire d'homicide que personne n'a jamais retrouvé. Devinez quoi. Je l'ai retrouvé ! Et vous savez où ? Dans ce foutu studio au-dessus de votre garage. Vous êtes folle ?

— Quoi ?

Elle semble surprise, désorientée.

— Vous m’avez entendu.

— Le dossier Finlay était dans le studio ? Je ne savais même pas qu’il avait disparu, ni que mon bureau l’avait eu entre les mains... Où était-il exactement ?

— À vous de me le dire.

Win sent monter sa colère.

— Je vous le dirais si je le savais !

— Que pensez-vous du four ?

— C’est de l’humour ?

— Le dossier Vivian Finlay était dans votre four.

La lueur réapparaît dans les yeux de Lamont : le soupçon, le mépris.

— Une personne camée et complètement stupide, murmure-t-elle. Quelqu’un qui a une mémoire de moucheron. Pour me discréditer.

— C’est vous qui l’avez caché là ?

— Je ne suis pas idiote, répond-elle en écrasant sa cigarette comme si elle voulait la tuer lentement. Merci, Win. Vous venez de me fournir une explication très importante.

Elle se penche en avant et appuie les bras sur la table, lui offrant une vue qu’il ne devrait pas avoir ; dans ses yeux brille une invitation qu’elle ne lui a jamais faite jusqu’alors.

— Arrêtez, Monique.

Elle ne bouge pas, elle attend, elle l’observe en train de la regarder. Les yeux de Win semblent dotés d’une volonté propre, et il imagine, comme jamais, ce que ça pourrait donner avec elle...

— Ne faites pas ça, dit-il en détournant le regard. Je sais ce que vous devez ressentir. J’ai déjà eu affaire à des victimes de violences sexuelles.

— Vous parlez sans savoir ! Je ne suis pas une victime !

Son accès de colère semble ébranler la cuisine.

— Et moi, je refuse d’en être une, réplique-t-il calmement, froidement. Vous ne vous servirez pas de moi pour prouver que vous restez désirable. Gardez ça pour votre thérapeute.

— C'est *vous* qui me le prouveriez ? s'écrie-t-elle en resserrant les pans de son peignoir d'un geste brusque. Je crois que ce serait plutôt l'inverse. C'est *moi* qui vous prouverais quelque chose.

Elle se redresse dans son fauteuil, les yeux baissés, essayant de refouler ses larmes.

Il s'ensuit un long silence pendant lequel elle tente de se ressaisir.

— Je suis désolée. (Elle s'essuie les yeux.) C'est déloyal, je suis désolée. Ce n'était pas volontaire.

— Dites-moi tout.

— Si vous aviez pris la peine de regarder d'un peu plus près... (Elle a retrouvé son assurance et son ton tranchant.) Vous auriez peut-être constaté que je n'utilisais pas le garage. Je n'y ai pas rangé ma voiture depuis des mois. C'est quelqu'un d'autre qui s'en sert. Ou s'en servait. Je n'y ai pas mis les pieds.

— Qui ?

— Toby.

— Toby ? s'exclame-t-il avec fureur, animé d'un sentiment différent. Vous avez laissé ce débile profond s'installer dans votre propriété ? Bon Dieu !

— Vous êtes jaloux, on dirait.

Elle sourit, fumant toujours.

— Et vous, on dirait que vous estimez être redevable à Huber...

Les pensées s'emmêlent dans l'esprit de Win. Il en bafouille presque.

— Ça n'a aucune importance.

— Si !

— Il m'a demandé si Toby pouvait vivre là pendant qu'il travaillait pour moi. Il voulait le flanquer dehors.

Win pense aux billets de cent dollars dans la poche de Baptista, au bidon d'essence, aux torchons. Il pense aux clés disparues qui ont obligé Lamont à passer par-derrière, là où il fait noir, sous les arbres, pour prendre celles de rechange dans la boîte. Il pense au penchant de Toby pour la drogue, aux inculpations de Baptista pour des histoires de drogue et à son passage récent devant le tribunal pour mineurs.

— Laissez-moi vous poser une question, dit-il. À votre avis, Huber aurait-il une raison de souhaiter votre mort ?

Lamont allume une autre cigarette ; sa voix est enrouée par la fumée. Abandonnant les martinis, elle se sert un verre de vin blanc.

Elle regarde Win, elle le jauge, elle le regarde en train de la regarder, elle attend que ses yeux la trouvent. Bon sang, c'est le plus beau spécimen mâle qu'elle ait jamais vu. Pantalon à pinces de couleur foncée, chemise blanche en coton à col ouvert ; une peau lisse et bronzée, des cheveux de jais et des yeux qui changent comme le ciel. Elle se dit qu'elle est un peu ivre, elle s'imaginer en train de... puis elle s'interdit de s'aventurer sur ce chemin.

Win ne dit rien. Elle ne parvient pas à deviner ses pensées.

— Je sais que vous n'avez aucun respect pour moi, lance-t-elle en tirant sur sa cigarette.

— J'ai de la peine pour vous.

— Évidemment. (Elle sent monter la haine, lui comprimant le cœur.) Vous et vos semblables, vous vous servez de nous, et ensuite vous nous jetez. Vous nous transformez en déchets et vous nous traitez comme tels. Gardez votre pitié pour vos petites bimbos minables !

— J'ai de la peine pour vous car vous êtes vide.

Elle éclate de rire, mais son rire sonne faux.

Vide. Elle a envie de pleurer de nouveau ; elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Elle parvient à se contrôler et la seconde suivante elle s'effondre.

— Vous cherchez quelque chose pour remplir votre vide immense, Monique. Tout ce qu'il y a de mieux. Le pouvoir. La gloire. Toujours plus de pouvoir. La beauté. Tous les hommes que vous désirez. Mais tout cela est terriblement fragile, comme tous vos objets en verre. Le moindre choc, la moindre déception et tout se brise.

Elle détourne la tête ; elle ne veut pas lui montrer ses yeux.

— Je vous pose la question une nouvelle fois : saviez-vous que le dossier de l'affaire Finlay se trouvait dans votre studio, là où logeait Toby ?

— Pourquoi ? s'écrie-t-elle d'une voix tremblante en lui faisant face de nouveau. Pour vous empêcher de mettre la main dessus ? Non. Je vous le répète : je n'ai jamais vu ce dossier. J'ai toujours pensé qu'il était dans le Tennessee.

— Autrement dit, vous ne l'avez pas vu quand il est arrivé ? Toby affirme l'avoir posé sur votre bureau.

— C'est un sale menteur ! Je ne savais même pas qu'on devait me l'envoyer. De toute évidence, il l'a intercepté.

— Je dois en conclure qu'il l'a emporté dans votre studio et qu'il l'a caché. Ou qu'il l'a égaré. Ou je ne sais quoi encore.

— Je ne suis pas montée là-haut depuis qu'il y habite. C'est une sorte de chambre d'amis, rarement utilisée.

— Il semble qu'il ne l'ait pas beaucoup utilisée, lui non plus. Vous ne l'avez jamais vu entrer ni sortir ?

— Je n'ai pas fait attention.

— Vous n'avez jamais vu sa voiture ?

— Je l'ai entendue quelquefois, en pleine nuit généralement. Mais je ne me mêlais pas de ses affaires. Franchement, je m'en fichais. Je supposais qu'il passait son temps à faire la fête avec ses copains camés.

— Peut-être avec un copain camé nommé Roger Baptista. Apparemment, Toby n'avait pas l'intention de retourner au bureau ou dans votre studio après ses vacances au Vineyard.

Lamont réfléchit ; son visage est crispé par la colère. La peur. Win se fait plus pressant :

— Pourquoi Toby aurait-il subtilisé ce dossier dans votre bureau ?

— Par distraction. Il a le cerveau bouffé par la drogue, il n'a plus aucune mémoire...

— Monique ?

— Parce que quelqu'un le lui a demandé, qu'est-ce que vous croyez ? Pour que j'aie l'air incompétente, corrompue. Vous n'aviez pas les éléments nécessaires pour mener votre enquête. Sans dossier c'était quasiment impossible, n'est-ce pas ? Si on le retrouvait à mon domicile, c'était un coup dur pour moi.

Win l'écoute sans rien dire.

— Quelqu'un a demandé à Toby de l'emporter et ce demeuré l'a fait. (Elle reste muette pendant une bonne minute.) Stupide,

incompétente. Morte ou vive. Dans les deux cas, Crawley est réélu.

— Vous pensez qu'il est mêlé à tout ça ?

— Ça tombait bien que Toby soit absent cette nuit-là, non ? Quand vous êtes arrivé, quand ça s'est passé, Toby n'était pas là. Il venait de partir pour le Vineyard. Pas de témoin. Le but de cette lettre ridicule laissée au Diesel Café était sans doute de s'assurer que vous ne débarqueriez pas chez moi pour empêcher ce que vous avez empêché.

— Vous êtes donc au courant de ça également, dit Win. Attendez, laissez-moi deviner. Huber et ses foulards en soie. Rouge écarlate, ce soir-là.

— Je l'ai appris après coup. Mais, maintenant, peut-être que je vois une autre raison pour expliquer son geste. Une lettre moqueuse pour vous occuper. Au cas où vous auriez décidé de faire un saut chez moi, de passer me voir...

— Pourquoi aurait-il pensé ça ?

— Jalousie malade. Il croit que tout le monde me veut. Et il croit que tout le monde vous veut. Toby l'a certainement trié sur le volet, vous avez raison. (Elle est passée à autre chose ; elle est revenue à Baptista.) C'était sans doute un de ses dealers. Il a du faire sa connaissance en traînant autour du tribunal. Vous croyez qu'il l'a payé ?

— Qui ça, *il* ?

Elle le regarde, longuement.

— Vous le savez bien.

— Huber, dit Win.

Il songe que ce ne sera pas facile de l'interroger le moment venu.

— C'est certainement Jessie qui s'est introduit chez moi...

— Pourquoi ? Pour trouver le dossier ?

— Oui... Je ne sais pas. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il voulait me discréditer. Détruire ma réputation. De manière posthume. Ou maintenant. De mon vivant...

Sa voix tremble ; ses yeux sont remplis de larmes de rage. Win l'observe, il attend.

— Racontez-moi. (Elle peut à peine parler.) Il l'a payé pour qu'il me viole, aussi ?

Elle hausse la voix, les larmes coulent.

Win ne sait pas. Il ne sait pas quoi dire.

— Ou bien il l’a payé uniquement pour me tuer et mettre le feu à la maison, et ce sale petit minable a ajouté le viol au programme, gratuitement. Oui, c’est ça. La fameuse occasion qui fait le larron.

— Pourquoi ? demande Win à voix basse. Pourquoi cet...

— Pourquoi cet excès de violence ? le coupe Lamont avec un ricanement. Pourquoi ? Allons, Win ! On voit ça tous les jours. La haine. La jalousie. Être méprisé, rejeté, menacé. La vengeance. Tuer le plus de fois possible, le plus horriblement possible. Humilier sa victime, lui causer la plus grande souffrance, la plus grande douleur imaginables.

Win tente de repousser les images, les images de cette nuit-là, d’elle.

— Eh bien, il a essayé, ajoute Lamont. Combien ?

Il sait ce qu’elle lui demande. Il ne répond pas.

— Combien !

Il hésite, puis :

— Mille dollars.

— C’est tout ce que je vau.

— Ça n’a rien à voir avec ça et vous savez bien que...

— Ne vous fatiguez pas.

CHAPITRE 14

L'armurerie Rex est située dans Upward Road à East Flat Rock ; c'est l'endroit idéal pour un rendez-vous discret car la boutique est fermée le dimanche. Il est rassurant de savoir que les habitants de Caroline du Nord qui ont foi dans les armes à feu et les tenues de camouflage respectent le jour du Seigneur.

Sykes et Win sont assis sur des chaises pliantes au milieu des présentoirs de fusils et d'appâts pour la pêche. Une truite de plus de trois kilos, fixée au mur, observe Sykes d'un œil de merlan frit. Contre une vitrine renfermant des pistolets est appuyé le shérif de Henderson County, Rutherford, un ami de Rex ; c'est comme ça qu'il a eu la clé pour laisser entrer Win et Sykes, afin qu'ils puissent avoir une petite conversation intime sur l'affaire Finlay. Rutherford ressemble à son nom, c'est une chose étrange, un phénomène auquel Sykes est sensible depuis toujours.

Il est costaud et parle d'une voix grondante comme un train de marchandises, il est imposant et décidé... à n'en faire qu'à sa tête. Il leur a rappelé à plusieurs reprises déjà, d'une manière ou d'une autre, que Flat Rock était son territoire, et il leur a bien fait comprendre que si quelqu'un devait arrêter George et Kimberly, « Kim », Finlay, ce serait lui. Mais avant cela, il a besoin de comprendre pourquoi il devrait les arrêter. Alors Sykes et Win font de leur mieux pour lui expliquer, patiemment, tous les détails de l'affaire. Des détails qui leur sont apparus au cours de la nuit dernière, une nuit passée en voiture pour aller de Knoxville jusqu'ici, puis terrés dans un motel Best Western où ils ont démonté, puis remonté toutes les informations provenant d'un dossier auquel ils auraient dû avoir accès dès le départ, des pages et des pages de rapports, de dépositions, et une douzaine de photographies épouvantables grâce auxquelles certaines choses deviennent d'une évidence inquiétante.

C'est Kim qui avait découvert le corps martyrisé de Mme Finlay et qui avait appelé la police à 14 h 14 le 8 août. Elle affirmait qu'elle conduisait la Mercedes blanche de George. Elle était partie faire des courses et avait décidé de rendre une petite visite à Mme Finlay. Mais quelques heures plus tôt, entre 10 h 30 et 11 heures, un retraité vivant tout près de la demeure de Mme Finlay à Sequoyah Hills avait aperçu Kim dans les parages au volant de sa Mercedes décapotable rouge. Quand l'inspecteur Barber l'avait interrogée à ce sujet, Kim lui avait simplement expliqué qu'elle avait profité qu'elle était en vadrouille pour s'arrêter dans le quartier de Sequoyah Hills et promener sa chienne Zsa Zsa, un bichon maltais, sur Cherokee Boulevard. Ce qui n'avait rien de particulièrement suspect en soi car Cherokee Boulevard était alors, et est toujours, un endroit où tous les gens, y compris ceux habitant ailleurs, aimaient promener leurs chiens. Kim, qui n'habitait pas Sequoyah Hills, avait l'habitude d'y promener Zsa Zsa chaque jour, en fonction de la météo, et le 8 août était une journée ensoleillée.

Dans sa déposition recueillie par l'inspecteur Barber, elle continuait à débiter son histoire assez crédible. Elle avait ramené Zsa Zsa à la maison vers midi, pris des nouvelles de George qui était « couché avec un rhume », puis elle était repartie avec la Mercedes de son mari car la sienne « n'avait plus d'essence et faisait un drôle de bruit ». Sur le chemin du pressing, elle avait décidé de rendre une « petite visite » à Mme Finlay. Comme celle-ci ne venait pas lui ouvrir, Kim était entrée et elle avait eu alors le « choc le plus horrible » de sa vie. Elle expliquait à Barber, en pleurant toutes les larmes de son corps, qu'elle s'inquiétait pour la sécurité de Mme Finlay depuis longtemps. « Elle avait beaucoup d'argent, elle l'affichait, elle vivait seule, elle était naïve et elle faisait trop confiance aux gens », disait-elle, avant d'ajouter que quelques jours plus tôt, « quand George et moi, on est arrivés pour dîner chez elle, on a aperçu un Noir à l'air louche qui rôdait près de la maison et qui la regardait fixement. Quand on s'est engagés dans l'allée, il s'est éloigné vite fait ».

George avait confirmé les déclarations de sa femme, évidemment. D'ailleurs, il avait plusieurs bonnes anecdotes à raconter, lui aussi. Ainsi, il était « presque sûr » que sa tante avait remarqué cet homme de couleur quelques jours plus tôt, faisant les cent pas dans la rue devant sa maison. En train de « rôder », avait-elle dit. George était « presque sûr » également d'avoir laissé un marteau sur un rebord de fenêtre dans la chambre de sa tante, après s'en être servi pour accrocher un tableau. Il ne se souvenait plus quand exactement, mais peu de temps avant que ça arrive. Une théorie plausible avait vu le jour : Mme Finlay était rentrée chez elle après être allée jouer au tennis, faire des courses ou autre chose, et elle avait dérangé son agresseur, qui avait eu juste le temps de voler une boîte remplie de pièces en argent censée se trouver « bien en évidence sur une commode dans sa chambre ».

Dans une de ses notes, Barber indiquait qu'à l'arrivée de la police il y avait de l'eau dans la baignoire, une serviette humide était posée à cheval sur le bord, et une autre, plus grande, mouillée elle aussi, était étendue par terre, pas très loin de l'endroit où on avait découvert le corps. Il en avait déduit qu'en entendant arriver Mme Finlay le meurtrier s'était « peut-être caché » et l'avait regardée se déshabiller pour prendre un bain, ce qui « avait pu l'exciter ». Au moment où elle n'avait plus sur elle que « sa culotte de tennis bleue à froufrous », il avait surgi, et quand elle s'était mise à hurler, il avait aperçu le marteau sur le rebord de la fenêtre et s'en était servi.

Ce que n'imaginait pas Barber, du moins par écrit, c'était la possibilité que Mme Finlay ait été déjà dans son bain au moment où son agresseur était apparu, et que son agresseur était peut-être une personne qu'elle connaissait suffisamment bien pour la laisser entrer dans sa chambre, et même bavarder avec elle pendant qu'elle prenait son bain ou se séchait, une amie proche ou quelqu'un de la famille, quelqu'un qui ne s'entendait pas toujours très bien avec elle peut-être. Apparemment, Barber n'avait pas songé un seul instant que Mme Finlay ait pu être assassinée par une personne très proche d'elle, puis le crime maquillé en agression sexuelle, comme le

prouvait sa culotte de tennis roulée sur les chevilles, avant que son agresseur enragé ne la frappe à mort.

À en croire le témoignage d'une des partenaires de tennis de Mme Finlay, cette dernière et Kim étaient devenues très hostiles l'une envers l'autre durant l'été, à tel point que Mme Finlay avait « commencé à dire des choses du genre : « Les Chinois devraient se contenter de travailler dans les Lavomatic au lieu d'épouser des gens comme mon neveu » ». Nul doute que tous les signaux d'alerte de Sykes se seraient déclenchés si elle avait enquêté sur cette affaire et si quelqu'un lui avait parlé de ça ; elle se serait aussitôt concentrée là-dessus, elle aurait rassemblé les pièces du puzzle, elle en aurait conclu que Kim et Mme Finlay se détestaient, et peut-être que lorsque Kim avait fait un saut à Sequoyah Hills après le tennis ce jour-là, à la suite d'une autre frénésie d'achats débités sur le compte de Mme Finlay au *country club*, les deux femmes s'étaient disputées et cela s'était mal fini.

— Ça m'a quand même l'air de manquer de preuves, tout ça, dit le shérif Rutherford, toujours appuyé sur la vitrine de pistolets.

— L'ADN est une preuve, rétorque Win.

Il n'arrête pas de se tourner vers Sykes, comme pour rappeler au shérif qu'ils sont tous les deux concernés par cette affaire.

— Je comprends pas pourquoi ils ont pas analysé l'ADN à l'époque. Vous êtes sûrs qu'un truc a pas été contaminé au bout de vingt ans ?

— Les analyses d'ADN n'existaient pas dans le temps, répond Win en se tournant une fois de plus vers Sykes, qui opine du chef. Ils n'avaient que la sérologie standard, la classification ABO, qui leur a indiqué que le sang retrouvé sur la tenue de tennis était celui de Mme Finlay. Mais ce qu'ils n'ont pas analysé il y a vingt ans, ce sont les autres parties de vêtements susceptibles de fournir d'autres informations biologiques.

— Quelles parties, par exemple ? demande le shérif.

L'impatience se lit sur son visage.

— Les zones qui frottent contre la peau, les endroits qui peuvent recueillir de la sueur ou de la salive, ou d'autres

sécrétions corporelles. On en trouve un peu partout. À l'intérieur des cols, sous les bras, le bord des chapeaux, les chaussettes, dans les chaussures, les chewing-gums, les mégots de cigarettes. Pour ce genre d'analyses, il faut une technologie ultrasensible. PCR. STR. Dernière chose : un échantillon d'ADN contaminé ne donne pas de faux résultats positifs.

Rutherford ne veut pas s'aventurer sur ce terrain.

— George et Kim vous feront pas d'histoires. Et, comme je vous disais, je sais qu'ils sont chez eux. J'ai demandé à ma secrétaire de les appeler en faisant croire qu'elle collectait de l'argent pour les victimes de l'ouragan. Vous avez déjà assisté à des trucs pareils ? Si vous voulez mon avis, y a quelque chose qui chiffonne le Tout-Puissant.

— Il a de quoi être en colère, répond Sykes. L'ambition, la cupidité, la haine... toutes ces choses qui ont conduit au meurtre de Mme Finlay.

Le shérif Rutherford ne dit rien ; il ne veut même pas la regarder : toutes ses remarques sont adressées à Win. C'est un monde d'hommes. Voilà qui explique certainement ces ouragans ; c'est un châtiment divin à cause des femmes qui ne restent pas à la maison pour faire ce qu'on leur demande.

— Avant que vous partiez, dit le shérif à Win, j'aimerais bien éclaircir l'affaire du train car je continue à me demander si ce serait pas un meurtre, un truc du genre crime organisé, mafia du Sud ou je sais pas quoi. Dans ce cas... (il secoue lentement la tête, ce qui fait trembler ses bajoues) peut-être qu'on devrait gérer ça différemment et faire appel au FBI.

— Il ne s'agit absolument pas d'un homicide, lance Sykes, catégorique. Tous les éléments que nous avons découverts dans l'affaire Mark Holland indiquent qu'il s'agit d'un suicide.

— Ça veut dire quoi, « tous les éléments » ? demande le shérif à Win, comme si c'était lui qui venait de faire cette déclaration.

Mais c'est Sykes qui répond :

— Ça veut dire que lorsqu'il était marié à Kim, elle lui piquait son fric et le trompait ; elle avait une liaison avec le meilleur ami de Mark, un autre flic. Mark avait un tas de raisons d'être

déprimé et furieux, dit-elle en regardant le shérif droit dans les yeux.

— Ce n'était peut-être pas suffisant pour que Barber s'emballe, ajoute Win, mais c'était suffisant pour qu'il s'interroge sur la personnalité et la morale de Kim. Ce qu'il a fait de toute évidence puisqu'il a contacté le bureau du médecin légiste à Chapel Hill et qu'il a agrafé un Polaroid des restes de Holland à la liste des effets personnels provenant de l'autopsie de Mme Finlay.

— Une liste d'effets personnels sur laquelle il y avait des affaires de tennis ? Et comme ces affaires étaient du 36, il a fait le rapprochement avec un accident de train grâce à une déduction à la Sherlock ?

Rutherford sort un chewing-gum à la chlorophylle de son emballage et adresse un clin d'œil à Win.

— Je vais laisser mon ADN dessus, je parie ? Allez-y, continuez, dit-il en mastiquant. Je vous écoute. Faites le lien avec l'accident de train. Si vous y arrivez.

Il continue à mastiquer.

— Du 40, rectifie Sykes. Les vêtements de tennis, c'était du 40.

— Je suis pas spécialiste question vêtements féminins, mais je vois pas le rapport entre ce pauvre flic qui se fait écrabouiller par un train et la tenue de tennis de cette vieille dame. Vous êtes en train de me dire que l'inspecteur Barber avait compris que ces fringues étaient trop grandes pour Mme Finlay ?

Il dit tout cela en s'adressant à Win.

— Je parie que Barber n'a rien remarqué, répond Sykes.

— Je crois que j'aurais rien remarqué non plus, avoue le shérif en regardant Win. Et vous ? Nouveau clin d'œil, tout en mastiquant son chewing-gum.

— C'est l'inspecteur Garano qui l'a remarqué, dit Sykes.

— Il y a peut-être une réponse simple : Barber a transmis les vêtements de tennis ensanglantés au TBI pour analyses, suggère Win. Il a fait un double de l'inventaire, il y a agrafé la photo de la morgue et il a glissé le tout dans son relevé de MasterCard du mois de septembre, peut-être pour le mettre avec la liste de ses frais du mois précédent, quand il s'était rendu au bureau du

légiste de Chapel Hill. Les gens font des choses, puis ils n'y pensent plus. Qui sait ?

— C'est la vérité, c'est certain, confirme Sykes en repensant au dossier que Toby Huber a caché bêtement dans le four.

— Il y a un tas de détails qui n'ont souvent aucun sens, ajoute Win. Beaucoup de vides ne sont jamais comblés. Ce qu'on reconstruit *a posteriori* n'a certainement que peu de rapport avec ce qui s'est réellement passé durant ces quelques minutes, ces quelques secondes où une explosion de violence a mis fin à la vie d'une personne.

— Eh, vous êtes philosophe ou quoi ?

Rutherford plisse les yeux tout en mastiquant son chewing-gum.

Win se lève de sa chaise, regarde Sykes et lui donne le signal.

— On a juste besoin d'un peu de temps pour leur annoncer la bonne nouvelle, ensuite vous pourrez les embarquer, dit-il au shérif.

Au moins, il a dit « on », pense Sykes. Il n'était pas obligé de l'inclure. C'est son enquête. Mais elle a beau se le répéter, elle est déçue, déprimée, amère. Après tous ces endroits obscurs, ces coups de téléphone, ces cours manqués à l'Académie et le reste, elle a le sentiment que c'est son enquête *à elle*, et ça lui ferait rudement plaisir d'annoncer à Kim et à George Finlay qu'ils n'ont pas réussi leur coup, et qu'ils vont se retrouver avec les menottes aux poignets dans une grande maison d'un tout autre genre, entourée de barbelés.

— Ce sont des gens sympathiques, dit Rutherford à Win alors qu'ils ressortent sur le parking.

Il pose un regard insistant et désobligeant sur la vieille VW Rabbit de Sykes, comme lorsqu'elle et Win sont arrivés.

— Appelez-moi quand vous serez prêt, lance-t-il à Win en continuant à mastiquer. C'est vraiment moche de devoir les boucler. Ils ont jamais fait d'histoires par ici.

— Ils n'auront plus l'occasion d'en faire, en tout cas, répond Sykes.

À quelques kilomètres de là se trouve Little River Road, où un grand nombre de riches individus possèdent de vastes propriétés, des résidences secondaires essentiellement ; beaucoup viennent de très loin : New York, Los Angeles, Boston et Chicago.

Sykes quitte la grande allée non pavée et se gare sur le côté, dans l'herbe, pour que Win et elle puissent débarquer à l'improviste. Ils descendent de voiture et marchent vers la maison, dont le neveu de Vivian Finlay, George, et son épouse « à 93 % asiatique », Kim, ont hérité après le meurtre de la vieille dame. Ce couple aisé est unie depuis vingt-deux ans ; ils se sont unis six mois après que le premier mari de Kim, l'inspecteur Mark Holland, s'était suicidé sur une voie ferrée déserte dans un coin perdu de Caroline du Nord.

— Je sais que moi, je l'aurais fait, déclare Sykes, poursuivant la conversation qui les occupe depuis dix minutes.

— C'est facile à dire vingt ans plus tard, réplique Win. On n'était pas sur place.

— Tu veux dire que tu n'aurais pas pris la peine de vérifier les réservations des courts de tennis ? demande Sykes tandis qu'ils longent l'allée et se rapprochent de la maison où George et Kim savourent leur existence de privilégiés dans leur joli intérieur. Tu n'aurais pas fait tout le boulot que je me suis tapé ?

Une fois de plus, elle se sent obligée de rappeler à Win qu'elle a effectué un travail colossal, qu'elle a mené une enquête approfondie, avec intelligence.

— Si Barber l'avait fait, il aurait découvert que ce n'était pas Mme Finlay qui avait utilisé le lanceur de balles ce jour-là, ajoute-t-elle. (C'est au moins la quatrième fois qu'elle le fait remarquer.) À moins de s'être inscrite comme « personne invitée ». Il n'avait qu'à poser quelques questions.

— Peut-être qu'il avait un peu le même sentiment que moi, suggère Win. Il n'aimait pas traîner dans un club qui ne l'accepterait jamais comme membre.

Elle marche près de lui. Il la prend par les épaules.

— Elle va aller en prison ? demande Sykes.

Elle ne parle pas de Kim Finlay.

Elle pense à Monique Lamont.

— Personnellement, j'estime qu'elle a été suffisamment punie. Mais je n'ai pas encore fini.

Ils restent muets quelques instants, alors qu'ils avancent sous le soleil le long de cette grande allée qui serpente au milieu des arbres. Win sent que Sykes a le cœur lourd ; il perçoit sa douleur et sa déception.

— Oui, c'est vrai, tu as un tas de choses à terminer là-bas, dit-elle. Je suppose que tu vas y retourner dès que tu te seras occupé de ces deux-là.

Elle tourne la tête vers la maison.

— On aurait bien besoin de quelques bons experts dans le Massachusetts, fait-il.

Elle marche en le tenant par la taille ; elle le serre.

— Tu crois que ce coffret de pièces d'argent a vraiment existé ? demande-t-elle, peut-être pour changer de sujet, pour ne plus penser que Win habite et travaille ailleurs, qu'il a une autre vie, imbriquée dans celle de Lamont, quoi qu'il en dise.

— Probablement. À mon avis, Kim l'a emporté en repartant, la première fois, après avoir tué Vivian Finlay, pour essayer de faire croire à un cambriolage et à un crime sexuel, pour masquer ce qui était probablement un crime impulsif. En faisant porter les soupçons sur un Noir à l'air louche. Ça a fonctionné à merveille, surtout à l'époque. Je me souviens que les gens appelaient la police à cause de mon père. Très souvent. Il était dans son jardin et les gens signalaient un rôdeur.

Le soleil leur chauffe le dessus du crâne, l'air est frais ; on aperçoit maintenant le toit de la maison qui pointe au-dessus des arbres. Ils se lâchent et s'éloignent l'un de l'autre ; ils sont redevenus deux collègues qui parlent de l'affaire : Sykes se demande pourquoi Jimmy Barber n'a jamais cherché à savoir où étaient passées les chaussures et les chaussettes de Vivian Finlay ; elle se demande avec quoi s'était habillée Kim quand elle s'était enfuie après s'être débarrassée de ses affaires de tennis ensanglantées ; elle se demande un tas de choses.

Soudain, la maison se dresse devant eux. George et Kim Finlay, la soixantaine maintenant, sont en train de déjeuner sur leur immense véranda blanche, dans des fauteuils blancs. Win et Sykes regardent fixement le couple, qui les regarde fixement.

— Ils sont à toi, murmure Win.

Sykes se tourne vers lui.

— Vraiment ?

— C'est ton enquête, collègue.

Ils suivent l'allée d'ardoise jusqu'aux marches en bois conduisant à la véranda, où George et Kim ont cessé de manger. Kim se lève ; c'est une femme voûtée aux cheveux grisonnants tirés en arrière par des épingles, avec des lunettes aux verres fumés et des rides qui indiquent qu'elle est souvent renfrognée.

— Vous êtes perdus ? lance-t-elle.

— Non, madame. Absolument pas, répond Sykes, alors que Win et elle prennent pied sur la véranda. Je suis l'agent spécial Delma Sykes, du Tennessee Bureau of Investigation. Et voici l'inspecteur Winston Garano, de la police du Massachusetts. Nous nous sommes parlé au téléphone l'autre jour, ajoute-t-elle en s'adressant à George.

— Euh, oui. En effet.

George se racle la gorge. C'est un petit homme aux cheveux blancs. Il semble hésitant. Il ôte sa serviette glissée dans sa chemise Izod ; on dirait qu'il ne sait pas s'il doit se lever ou rester assis.

— L'enquête sur le meurtre de Vivian Finlay a été rouverte grâce à la découverte d'une nouvelle preuve, annonce Sykes.

— Une nouvelle preuve après toutes ces années ? fait Kim. Je me demande bien laquelle.

Elle joue les ignorantes ; elle essaie même de paraître affligée par ce souvenir.

— Votre ADN, madame, répond Sykes.

CHAPITRE 15

Nana et lui, en mission secrète, à la mi-octobre ; la nuit commence à peine, piquante et fraîche, la lune est presque invisible.

Watertown, ils roulent à toute allure vers une adresse où, d'après une cliente de Nana, des combats de chiens sont organisés en secret, dans la cave, le week-end ; des combats horribles, violents, avec des carlins, des terriers, des bouledogues, des pitbulls, affamés, excités, déchiquetés. Prix d'entrée : vingt dollars.

Win revoit encore l'expression sur le visage de Nana, tandis qu'elle tambourinait à la porte ; il revoit l'expression du type quand elle est entrée, directement, dans sa maison obscure et sordide.

— Je te tiens entre les doigts, lui a-t-elle dit en pinçant le pouce et l'index. Et je t'écrase. Où sont les chiens ? On vient les chercher, tous.

Elle a pincé les doigts de toutes ses forces devant le visage cruel et abruti du type.

Il lui a hurlé :

— Vieille sorcière cinglée !

— Va donc jeter un coup d'œil dans ton jardin, regarde tous ces pennies qui brillent, lui a-t-elle dit.

Le temps a peut-être enjolivé l'histoire, mais dans le souvenir de Win, quand elle a parlé des pennies et quand l'homme s'est approché de la fenêtre pour regarder, un vent violent a surgi d'on ne sait où, et une branche d'arbre a frappé la vitre, qui s'est brisée.

Nana et Win sont repartis avec une voiture remplie de chiens – des créatures mutilées qui faisaient peine à voir –, et il ne parvenait pas à contrôler ses sanglots tandis qu'il essayait de reconforter les bêtes, de faire quelque chose pour qu'elles arrêtent de souffrir et de trembler comme ça, et, après les avoir

déposées à la clinique vétérinaire, ils étaient rentrés, il faisait très froid maintenant, le chauffage était allumé dans la maison. La mère, le père de Win et Crayon étaient morts.

— Crayon ? répète Monique Lamont, assise derrière son bureau de verre.

— Un bâtard de labrador, complètement loufoque. Je l'avais appelé comme ça car il n'arrêtait pas de manger mes crayons quand il était petit.

— Intoxication au monoxyde de carbone.

— Oui.

— C'est horrible.

Ça sonne creux quand Lamont dit ça.

— J'avais l'impression que c'était ma faute, avoue Win. Un peu comme ce qui vous est arrivé ; vous vous dites peut-être que c'est votre faute quelque part. Les victimes de viol ont souvent ce sentiment. Vous le savez. Vous avez vu suffisamment de cas dans votre bureau, au tribunal.

— Je ne suis pas une Victime.

— Vous avez été violée. Vous avez failli être assassinée. Mais c'est juste : vous n'êtes pas une victime. Vous l'avez été.

— Comme vous.

— D'une autre façon, mais c'est exact.

— Quel âge ? demande-t-elle.

— Sept ans.

— « Geronimo »... Je me suis toujours demandé pourquoi « Geronimo ». Le courage ? La détermination ? Le désir de venger les morts de sa famille ? Le grand guerrier apache ?

Elle est redevenue celle qu'elle était, dans son élégant tailleur noir, avec le soleil qui illumine tous les objets en verre de son bureau. Win a l'impression de se trouver au cœur d'un arc-en-ciel, un arc-en-ciel qui appartient à Lamont. Si elle dit la vérité, toute la vérité, il y a encore de l'espoir.

— Parce qu'il fallait que vous deveniez le héros ? demande-t-elle en essayant d'exprimer de la compassion et de masquer sa peur. Il fallait que vous deveniez un guerrier car il ne restait plus que vous ?

— Parce que je me trouvais nul, inutile. Je ne voulais pas faire de sport, participer à des compétitions, appartenir à une

équipe, je ne voulais pas être obligé de me mesurer aux autres, de peur de voir que j'étais nul en réalité. Alors je restais dans mon coin, je lisais, je dessinais, j'écrivais, je faisais toutes sortes de choses solitaires. Et Nana a commencé à m'appeler « Geronimo ».

— Parce que vous aviez le sentiment d'être inutile ?

Lamont prend sa bouteille d'eau gazeuse ; son visage saisissant est dénué d'expression.

Nana lui répétait toujours : « Tu es Geronimo, mon chéri. Ne l'oublie jamais, mon chéri. »

Il répond à Lamont :

— Parmi toutes les choses qu'a dites Geronimo, il y a ceci : « Je ne peux pas croire que nous soyons inutiles, sinon Dieu ne nous aurait pas créés. Le soleil, l'obscurité, les vents écoutent ce que nous avons à dire. » Voilà votre réponse, voilà ce que je peux vous dire sur moi. La vérité, Monique. À votre tour maintenant. Je suis ici pour écouter, mais seulement si vous avez l'intention de tout me raconter.

Elle boit une gorgée d'eau, elle le regarde, elle réfléchit.

— Qu'est-ce ça peut vous faire, Win ? Franchement ?

— Question d'équité. Les pires choses qui se sont produites ne sont pas de votre fait.

— Ça vous embêterait vraiment que j'aie en prison ?

— Votre place n'est pas en prison. Ce serait injuste envers les autres détenus.

Surprise, elle rit. Mais cette allégresse disparaît très vite. Elle boit encore un peu d'eau ; ses mains sont nerveuses.

Win demande :

— Il ne s'agit pas uniquement de l'élection au poste de gouverneur, hein ?

— Apparemment non, répond-elle en gardant les yeux fixés sur lui. Non, bien sûr que non. C'était un double plan. Le fait que j'égare le dossier Finlay et qu'on le retrouve ensuite chez moi aurait transformé le projet « En danger » en farce, j'aurais été ridiculisée et mon bureau avec ; Huber se serait insinué dans les bonnes grâces du gouverneur. Ils sont complices dans cette histoire, j'en suis persuadée. Soit je meurs assassinée, soit je suis fichue, ou les deux. À mon enterrement, personne ne

prononcera des paroles aimables. Inutile. Moi aussi je connais ce mot, Geronimo. (Elle marque un temps d'arrêt et continue à le dévisager.) Inutile et bête.

— Le gouverneur a voulu vous faire assassiner ?

Elle secoue la tête.

— Non. Il ne voulait pas que je remporte les élections, c'est tout. Jessie, lui, voulait la reconnaissance du gouverneur. Comment croyez-vous qu'il soit arrivé là où il est ? Grâce à des faveurs. Des manipulations. Il voulait que je meure et... Oh, nul doute que cela aurait facilité la vie à Crawley également, mais non. Notre cher gouverneur n'a pas assez de cran pour ça. Jessie, lui, veut toujours faire les choses en grand. Surtout quand il est question d'argent.

— Délit d'initiés ? En achetant, peut-être, des actions d'un laboratoire d'analyses d'ADN ultramoderne qui va bientôt se retrouver sous le feu des projecteurs ?

Lamont prend sa bouteille d'eau. Elle est vide. Elle retire la paille et la jette dans la corbeille à papier en verre sous son bureau.

— Prohémogène, reprend Win. La technologie qui permet, grâce à la génétique, de cibler les médicaments adaptés aux malades. Le laboratoire que vous avez choisi pour votre extravagance médiatique établit peut-être des profils génétiques dans les affaires criminelles, mais l'argent se trouve ailleurs.

Elle l'écoute. Avec cet air familier qu'il connaît bien : elle assemble les éléments d'une affaire.

— Le filon, c'est d'utiliser la génomique pour aider à mettre au point ces super-médicaments de la prochaine génération.

Elle ne répond pas, elle écoute avec attention.

Win continue :

— Le laboratoire se trouve en Californie. Toute la publicité que vous lui ferez, le gouverneur et vous, au niveau national, grâce à cette vieille femme assassinée dans le Tennessee... C'est un sacré coup de pouce, non ? Vous attirez l'attention sur lui et sur sa biotechnologie lucrative, vous lui faites une sorte de pub gratuite, et devinez quoi ? Peut-être que le prix de l'action grimpe. Combien de titres possédez-vous ?

— Voilà qui explique au moins une chose. Ça donne l'impression que j'ai emporté le dossier chez moi et que je l'ai caché. Mais j'ai fait en sorte qu'on le découvre.

Il la regarde longuement.

— C'est très astucieux, dit-il finalement. Vous êtes grillée, mais vous sauvez la mise. On finit par retrouver le dossier de l'affaire Finlay. Encore de la pub, toujours de la pub. À vos dépens. Peut-être que l'affaire sera résolue, peut-être que non, mais ça fait énormément de publicité pour ce laboratoire californien.

— Ça lui fera de la pub quoi qu'il arrive. C'est déjà le cas. L'affaire est résolue.

— Le laboratoire n'a commis aucune erreur. En fait, il a bien travaillé. Il a aidé à résoudre l'affaire.

Elle acquiesce, la tête ailleurs.

— La triste vérité, reprend Win, c'est que cette vieille femme assassinée n'avait aucune importance dans cette histoire. Les autorités s'en fichaient.

Lamont réfléchit. Elle cherche probablement un moyen d'orienter les choses dans une direction qui l'arrangerait.

— Vous ne me croyez sans doute pas, mais je ne m'en fichais pas, dit-elle. Je voulais que cette affaire soit résolue.

— Combien d'actions possédez-vous ? répète Win.

— Aucune.

— Vous êtes sûre ?

— Cette idée ne m'aurait jamais effleurée. Je ne savais rien de cette société, mais Jessie, de par sa position, connaît toutes les biotechnologies, tous les laboratoires privés qui surgissent ici ou là dans le monde. Moi, je n'étais pas au courant de tout ça, je ne connaissais ni ce labo ni cette biotechnologie. Je croyais simplement qu'on travaillait sur un meurtre vieux de vingt ans, ayant donné naissance à un projet très médiatique de lutte contre la criminalité, que j'avais baptisé « En danger ».

— Vous étiez avec Huber la veille de votre agression, le soir ? Sans doute quand vos clés ont disparu ? Vous disiez que vous étiez sortie et que vous étiez retournée travailler sans passer chez vous le lendemain matin.

Win a posé un magnétophone sur le bureau en verre. Et il prend des notes.

— Nous avons dîné ensemble. Je ne peux pas... Je suis prête à croire un tas de choses sur lui...

— Le mobile.

Win ne la laissera pas se défiler.

Lamont prend son temps pour répondre :

— Jessie et moi, nous sommes amis. Comme Jessie et vous êtes amis.

— Franchement, je doute que ce soit la même chose.

— Il y a quelques mois, il m'a donné des conseils sur mon portefeuille boursier. (Elle se racle la gorge, elle essaie de maîtriser sa voix.) J'ai gagné de l'argent et j'ai tout compris une semaine plus tard en lisant dans le journal que les autorités américaines avaient autorisé la mise sur le marché d'un médicament fabriqué par un laboratoire, pas celui impliqué dans l'affaire Finlay. Un autre.

— C'est un motif suffisant pour qu'il organise votre meurtre ?

— Il obtient des informations confidentielles en échange de contrats de sous-traitance de milliers d'échantillons d'ADN à analyser pour notre base de données, et pour d'autres bases de données dans d'autres États, grâce à ses recommandations. Et aussi de gros achats d'instruments pour son laboratoire et des recommandations à d'autres labos pour qu'ils effectuent les mêmes achats. Ça dure depuis des années.

— Il vous l'a avoué ?

— Après avoir suivi ses conseils boursiers, j'ai commencé à comprendre un tas de choses. (Elle jette un regard au magnétophone.) Plus il m'en disait, plus il m'impliquait. Je suis coupable de délit d'initié. Ensuite, je deviens coupable d'association de malfaiteurs car je suis au courant des activités du directeur du laboratoire médico-légal de l'État et je ne dis rien. Sans parler de...

— Oui. De vos relations moins professionnelles.

— Il m'aime, dit-elle d'une voix dénuée d'émotion, les yeux fixés sur le magnétophone.

— Drôle de manière de le montrer.

— J'ai mis fin à cette relation il y a plusieurs mois, quand il m'a conseillée sur les actions à acheter et que j'ai compris ce qu'il manigançait, dans quoi il m'avait entraînée. Ce qu'il est. Je lui ai dit que je ne l'aimais plus, pas comme ça.

— Vous l'avez menacé ?

— Je lui ai dit que je ne voulais plus être mêlée à ses activités illégales. Il fallait qu'elles cessent. Sinon, il y aurait des retombées.

— Quand lui avez-vous dit ça ?

— Au printemps dernier. Ce n'était sans doute pas très malin de ma part, murmure-t-elle en regardant fixement le magnétophone.

— Vous auriez pu réclamer la présence d'un avocat, lui rappelle Win. Vous m'avez communiqué tout cela de votre plein gré. Je ne vous ai pas forcée.

— Joli costume, soit dit en passant.

Elle regarde son costume gris clair, déglutit et tente de sourire.

— Emporio Armani, démodé depuis trois saisons environ, soixante-dix dollars. Je ne vous ai pas forcée, répète-t-il.

— Non, en effet. Et j'assumerai les conséquences.

— Vous témoignerez contre Huber ?

— Avec plaisir.

Win récupère le magnétophone, éjecte le disque et demande :

— Vous avez déjà songé que vous aviez suffisamment de verre ici pour faire brûler tout le bâtiment ?

Il choisit un presse-papiers en cristal, le tient au soleil qui se déverse par la fenêtre et braque un petit point blanc sur le disque. Hébétée, Lamont voit s'élever un mince filet de fumée.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande-t-elle.

— Vous vivez dans une poudrière, Monique. Elle risque de s'enflammer à tout moment. Peut-être que vous devriez être plus prudente. Débarrassez-vous de la pression qui pèse sur vous, déplacez-la. Braquez-la au bon endroit.

Il lui tend le disque détruit ; leurs doigts se frôlent.

— Au cas où vous auriez la frousse, ajoute-t-il, mettez-le dehors et souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

Elle hoche la tête et glisse le disque dans une poche.

— Un dernier conseil. Quand quelqu'un d'autre vous interrogera, un jury par exemple, laissez de côté les détails inutiles. À mon avis, la plupart des gens penseront que Huber voulait vous piéger et qu'il complotait avec le gouverneur. Il était jaloux, vindicatif, car vous l'aviez rejeté, et cupide. Etc. J'ai presque tout noté. Les informations intéressantes. (Il brandit son carnet.) J'ai laissé de côté les choses suspectes. Vous savez de quoi je parle. Les titres recommandés par Huber et les activités illégales qu'il vous a avouées et que vous avez gardées pour vous. Il n'y a aucune preuve. Vous avez très bien pu choisir d'investir ici ou là, sans forcément détenir des informations confidentielles, pas vrai ? C'est sa parole contre la vôtre.

Elle le regarde, elle l'observe, tandis qu'il pianote sur son téléphone portable.

— Sammy ? dit-il. Faites venir Huber pour interrogatoire... Oui. C'est le moment. Demandez un mandat, on va fouiller tous les endroits qu'il possède. Ah, n'oubliez pas notre petit ami Toby. Amenez-le, lui aussi.

— Avec plaisir, fait Sammy. Quel est le topo ?

— Tentative de meurtre, association de malfaiteurs et incendie criminel. Et voyons voir... (Win regarde Lamont ; elle a retrouvé un peu de cet éclat d'acier dans les yeux.) Je suis sûr que les agents fédéraux seront ravis de l'interroger sur ses malversations boursières.

— Et ensuite ? Et moi ? demande Lamont une fois que Win a refermé son portable. Vous croyez vraiment que je vais m'en tirer ?

— C'est drôle comme rien ne change, dit Win en se levant de son fauteuil avec un sourire. Il n'y en a toujours que pour vous, Monique.

FIN